24me Année | N° 15 | 1er Août 1917

AUG 31 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Maxime Gorki	*Ma Vie d'Enfant* (4e partie)	449
Y.	*L'Odyssée d'un Transport torpillé.* — IV	486
A. de Lens	*Le Harem entr'ouvert* (fin)	525
Marcel Étévé	*Lettres* (1915-1916)	565
Jane Misme	*Les derniers Maîtres d'Urville*	597
Hector Berlioz	*Lettres* (Le Musicien errant). — V	614
Paul Gsell	*Dans les Pays libérés*	640
J. Tchernoff	*Le Soviet de Pétrograd*	650

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

L'ÉNIGME DE GIVREUSE,
par J.-H. Rosny aîné.

On a déjà lu dans la *Revue de Paris* ce puissant roman dont « l'énigme », si dramatiquement et si mystérieusement proposée, est résolue d'une manière à la fois hardie et scientifique. L'action que nous raconte J.-H. Rosny aîné se passe aux limites du possible, sur les frontières du merveilleux; le récit laisse après lui une impression inoubliable : celle d'avoir frôlé le surnaturel, et cependant le grand écrivain n'a mis en jeu que les forces et les possibilités de la nature. La substance philosophique de l'*Énigme de Givreuse* est aussi remarquable que son intérêt romanesque.

A LA GUERRE,
par Lord Northcliffe.

Dès les premiers bruits de guerre, Lord Northcliffe a employé sa puissante influence dans la presse anglaise à prêcher l'intervention de son pays aux côtés de la France. Esprit combatif, énergique, il n'a cessé de lutter pour que l'Angleterre conduisît la guerre avec toutes ses ressources. Ayant parcouru les divers fronts, il rapporte ses impressions et montre que Français et Anglais « trop fiers pour faire de la réclame » accomplissent pourtant une grande œuvre d'organisation en même temps qu'ils donnent au monde une leçon de courage et de patience. Ce livre est un témoignage significatif et important sur la guerre.

LES DEUX SOLDATS,
par Gustave Guiches.

Le sujet que M. Gustave Guiches a choisi est la fraternelle communion du soldat de l'avant et du soldat de l'arrière. Il nous montre un écrivain qui s'improvise paysan pour remplacer aux champs un paysan qui s'est improvisé soldat. Chacun d'eux livre bataille, l'un contre l'ennemi du dehors, l'autre contre les résistances de son corps et de son esprit, que rebute d'abord la rudesse de la vie rustique. Il doit aussi lutter contre une passion imprévue et forte. Le livre est émouvant par l'intérêt dramatique qui s'en dégage et aussi par sa réelle beauté morale.

CE QUE LES ÉTATS-UNIS NOUS APPORTENT,
par Fernand Maurette.

On ignore trop souvent en France quel appoint formidable représente pour notre cause l'entrée en ligne des États-Unis. C'est pourquoi il faut lire et faire lire cette petite brochure, riche d'une documentation toute fraîche et remarquablement mise en œuvre : on y trouvera le réconfort et l'espérance.

LA GUERRE NAVALE ET L'OFFENSIVE,
par l'Amiral Degouy.

Depuis deux ans, l'auteur a écrit de savantes études, techniques et stratégiques, sur les opérations maritimes. Il explique ce qu'elles sont, comment les Alliés les conduisent et comment ils pourraient les conduire. L'idée fondamentale est celle de la nécessité d'une énergique offensive contre la flotte allemande et ses bases, d'où les sous-marins partent pour des expéditions terriblement efficaces. Préoccupées de la bataille en haute mer, les autorités maritimes se sont mal adaptées aux conditions de la guerre navale imposée par la situation de l'Allemagne. Les critiques de l'amiral Degouy contiennent des enseignements dont elles pourraient tirer parti.

LES NOCES DE JADE,
par J. d'Or Sainclair.

C'est un gracieux roman sur la vieille Chine des campagnes vertes et des temples aux dragons bleus, pays pacifique peuplé de très anciens rêves et défendu par la sagesse des aïeux contre les agitations de l'Occident. Conçu avant la guerre, qui a quelque peu bousculé cette idylle de jade et troublé la songerie des Célestes au bord de leurs fleuves, il garde un parfum délicat que l'on respirera avec une nostalgique douceur, quelque chose comme l'âme subtile et surannée de Canton la mystérieuse.

LA RÉPARATION DES DOMMAGES DE GUERRE,
Avant-propos de H. Berthélemy.

Par l'étendue des pertes et des ruines qu'elle a causées, la lutte actuelle fait de la réparation des dommages de guerre un des problèmes les plus pressants que le juriste ait à déterminer et le législateur à résoudre. D'éminents professeurs de droit l'ont mis au point à l'École des Hautes-Études sociales. Leurs conférences portent sur les principes de la responsabilité de l'État, sur l'évolution de cette idée, sa signification dans le droit national et international, enfin sur les diverses formes de réparation que doit assumer la nation : pensions aux victimes, indemnités destinées à réparer les pertes matérielles. Ces exposés instructifs précisent des notions juridiques généralement mal définies, d'un incontestable intérêt théorique et pratique.

MA VIE D'ENFANT[1]

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

IX *(Suite)*

Bientôt après cette aventure, il en arriva une autre. Depuis fort longtemps, la paisible maison Orsannikof me préoccupait. Cette demeure aux murs gris, me semblait mystérieuse comme certains castels des contes de fée.

Chez les Betleng, on vivait bruyamment, gaîment ; quantité de belles dames habitaient là, des officiers et des étudiants venaient leur rendre visite ; on riait, on criait, on chantait, on faisait de la musique. La façade de la maison elle-même était joyeuse ; les vitres des fenêtres étincelaient et on distinguait nettement le feuillage des plantes fleuries placées près des croisées. Grand-père n'aimait pas cette maison.

Les visiteurs, pour lui, n'étaient que des hérétiques et des impies ! et quant aux belles dames il les qualifiait d'un vilain nom dont l'oncle Piotre m'avait certain jour expliqué le sens.

La demeure silencieuse et sévère des Orsannikof inspirait du respect à mon aïeul.

Cette habitation, très élevée quoiqu'elle n'eût qu'un étage, s'érigeait au fond d'une cour gazonnée, propre et vide ; au

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin, du 1er et du 15 juillet 1917.

milieu, sous un toit supporté par deux colonnettes, se trouvait un puits. La maison semblait s'être retirée en arrière de la rue comme pour se dissimuler aux regards. Ses trois fenêtres, étroites et cintrées s'ouvraient très haut au-dessus du sol et le soleil revêtait leurs vitres troubles de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. De l'autre côté du portail s'élevait une dépendance, d'aspect absolument identique à la demeure principale, mais dont les trois fenêtres étaient seulement simulées au moyen de cadres cloués au mur et dont on avait peint les traverses en blanc. Ces fenêtres aveugles offraient un aspect déplaisant et la dépendance tout entière accentuait encore le caractère mystérieux et dissimulé de la maison. Il y avait quelque chose de paisible et d'humilié ou de fier dans cette propriété aux écuries vides, dont les remises aux grandes portes étaient vides également.

Parfois, un vieillard de haute taille, aux joues glabres, aux moustaches blanches et dont les poils se raidissaient comme des aiguilles se promenait dans la cour en boîtillant. Un autre vieillard, qui avait des favoris et un nez tordu, faisait de temps à autre sortir de l'écurie un cheval gris, aux jambes fines et longues, à la poitrine étroite, qui avait l'air de saluer de tous côtés en arrivant dans la cour. Le boiteux lui donnait, sur la croupe et sur le garrot, des tapes sonores, sifflait, soufflait bruyamment, puis on rentrait de nouveau la bête à l'écurie. Et j'avais l'impression que le vieillard aurait voulu sortir, se promener, mais qu'il ne pouvait pas le faire parce qu'il était ensorcelé.

Presque tous les jours, de midi jusqu'à la tombée de la nuit, trois petits garçons jouaient dans la cour : vêtus tous trois du même costume sombre et coiffés de petits chapeaux exactement pareils, ils avaient la figure ronde et les yeux gris et se ressemblaient à un tel point que je ne les distinguai d'abord que par leur taille.

Je les regardais par une fente de la clôture, mais eux ne me remarquaient pas, et cela m'ennuyait fort. J'aimais les voir jouer gentiment, gaîment, à des jeux que j'ignorais. Leurs costumes me plaisaient, mais ce qui me ravissait, c'était la sollicitude qu'ils se témoignaient réciproquement ; le cadet, surtout, petit bonhomme vif et amusant était l'objet de

l'attention des deux aînés. S'il tombait, les autres riaient, car on rit toujours quand quelqu'un tombe, mais leurs rires n'avaient rien de malveillant ; ils aidaient leur frère à se relever et s'il s'était sali les mains ou les genoux, tous deux essuyaient doigts et culottes avec des feuilles de fenouil ou avec leurs mouchoirs.

— Que tu es *gauce !* — disait seulement d'une voix placide et zézayante le second.

Jamais ils ne se querellaient, jamais ils ne se faisaient de niches et ils étaient tous trois très adroits, robustes et infatitigables.

Un jour, je grimpai à un arbre et je sifflai pour attirer leur attention. Ils s'arrêtèrent net, puis s'étant réunis, se mirent à discuter à mi-voix en me regardant de temps à autre. Je pensai qu'ils allaient me lancer des pierres et je descendis de mon perchoir, pour y remonter bientôt, mes poches et ma blouse bourrées de cailloux. Mais les enfants étaient loin : ils jouaient dans un autre coin de la cour et m'avaient déjà oublié. C'était triste ; je ne voulais pourtant pas commencer moi-même les hostilités ; mais bientôt, un vasistas s'ouvrit et quelqu'un leur cria :

— Rentrez, enfants !

Ils s'en allèrent docilement, sans se presser, comme des canards.

Bien des fois, je me hissai sur l'arbre dominant la clôture, dans l'espoir qu'ils m'appelleraient pour jouer avec eux. Mais ils n'en faisaient rien. En pensée pourtant je participais déjà à leurs jeux et je m'y intéressais au point de pousser de temps à autre un cri ou un éclat de rire. Ils me regardaient alors tous trois et chuchotaient entre eux, tandis que je me laissais glisser à terre, gauche et embarrassé.

Certain jour, ils commencèrent une partie de cache-cache ; le deuxième garçonnet devait chercher ses frères : il se mit dans une coin près de la dépendance et, les mains sur les yeux, sans regarder, il resta honnêtement là pendant que les autres se cachaient. L'aîné grimpa avec des mouvements prestes et adroits dans un large traîneau placé sous l'auvent, tandis que le cadet courait drôlement autour du puits, ne sachant où aller.

— Un, — cria l'aîné, — deux...

Le petit, affolé, sauta sur la margelle, saisit la corde et mit les pieds dans le seau vide qui disparut et se heurta avec un bruit sourd contre la paroi du puits.

Une seconde, je restai pétrifié en voyant la roue bien graissée tourner en silence avec une rapidité vertigineuse ; mais je compris aussitôt ce qui allait advenir et je bondis dans la cour voisine en criant :

— Il est tombé dans le puits...

Le deuxième garçon arriva sur le lieu du drame en même temps que moi et s'accrochant à la corde qui le souleva et lui brûla les mains. Je réussis à la saisir à mon tour et l'aîné, qui survint alors, m'aida à remonter le seau.

— Doucement, s'il te plaît... — recommandait-il.

Nous eûmes bientôt tiré dehors l'imprudent qui était fort effrayé lui aussi : le sang coulait des doigts de sa main droite ; sa joue était meurtrie, ses jambes mouillées jusqu'aux genoux. Quoique blême, presque bleu, tout frissonnant, les yeux écarquillés, il trouvait la force de sourire et disait d'une voix traînante :

— Comme je suis tombé...

— Tu as perdu la tête, voilà tout ! — déclara le second des frères en l'étreignant, et avec son mouchoir il essuya le visage ensanglanté du cadet ; l'aîné reprit, l'air rembruni :

— Rentrons, il faudra tout de même dire ce qui s'est passé...

— Vous serez fouettés? — m'informai-je.

Il hocha la tête et me tendant la main :

— Comme tu as été vite là !

Enchanté de cet éloge, je n'eus pas le temps de serrer sa main qu'il s'adressait de nouveau à son frère :

— Dépêchons-nous de rentrer, il va prendre froid ! Nous dirons qu'il est tombé, mais pas dans le puits...

— Non, non, — acquiesça le petit, en frémissant. — Disons que je suis tombé dans une flaque d'eau...

Et ils partirent.

Tout cela s'était passé si rapidement que lorsque je jetai un coup d'œil sur la branche que je chevauchais avant de sauter dans la cour, elle se balançait encore et abandonnait au vent ses feuilles jaunies.

Pendant une semaine, les garçonnets ne reparurent pas ;

mais, quand ils revinrent, ils étaient plus bruyants qu'auparavant. L'aîné m'aperçut sur mon arbre et m'appela gentiment :

— Viens vers nous !

Nous nous installâmes sous l'auvent, dans un vieux traîneau et tout en nous examinant les uns les autres, nous causâmes longtemps.

— Avez-vous été battus? — demandai-je.

— Oui, — répondit l'aîné.

Il m'était difficile de croire que l'on fustigeait comme moi ces petits garçons ; j'en fus vexé pour eux.

— Pourquoi attrapes-tu des oiseaux? — s'informa le cadet.

— Parce qu'ils chantent bien.

— Laisse-les donc voler à leur guise ; c'est mieux...

— C'est entendu, je n'en prendrai plus...

— Mais avant, tu en attraperas un que tu me donneras...

— Lequel préfères-tu?

— J'en veux un qui soit gai, de ceux qui aiment être en cage.

— Alors, c'est un serin, que tu désires.

— Le cat le manzera, — zézaya le cadet. — Et papa ne nous permettra pas de le garder...

L'aîné confirma :

— Il ne le permettra pas !...

— Vous avez une mère?

— Non, — dit l'aîné ; — mais son puîné le reprit :

— Si, seulement, c'est une autre, ce n'est pas la nôtre, tu comprends ; la nôtre est morte...

— L'autre s'appelle belle-mère, — expliquai-je ; l'aîné secoua le tête :

— C'est vrai.

Tous trois se mirent à réfléchir et devinrent tout tristes.

Après les récits que m'avait faits mon aïeule, je savais ce que c'est qu'une belle-mère et je comprenais la mélancolie de mes compagnons. Serrés les uns contre les autres, ils se ressemblaient comme des poussins. Et me rappelant l'histoire de la belle-mère sorcière qui s'était emparée par ruse de la place de la vraie mère, je leur promis :

— Votre vraie mère reviendra, vous verrez...

L'aîné haussa les épaules :

— Puisqu'elle est morte ! Cela ne peut pas arriver...

Cela ne pouvait pas arriver? Allons donc ! Que de fois n'avais-je pas vu, dans les histoires de mon aïeule, les morts ressusciter, même ceux qui avaient été coupés en morceaux ; il suffisait de les asperger d'eau vive, car, dans ces cas-là, la mort qui n'avait pas été ordonnée par Dieu, mais provenait des sorciers et de leurs maléfices, n'était pas réelle.

Et je me mis à narrer avec ardeur certaines histoires de grand'mère. Au début l'aîné souriait et disait doucement :

— Nous connaissons tout cela ; ce sont des contes...

Ses compagnons écoutaient en silence ; le cadet avait les joues gonflées et les lèvres serrées ; l'autre, le coude appuyé sur le genou, se penchait vers moi un bras passé autour du cou de son frère.

Le soir tombait et les nuages rouges planaient au-dessus des toits lorsque surgit près de nous le vieillard à moustache blanche.

— Qui est-ce? — demanda-t-il en me désignant du doigt.

L'aîné se leva et, d'un mouvement du menton, indiqua la maison de grand-père.

— Il vient de là?...

— Qui est-ce qui l'a appelé?

Tous ensemble, les garçonnets se glissèrent hors du traîneau et se dirigèrent vers leur demeure, d'une allure qui me fit de nouveau penser à des canards obéissants...

Le vieillard me prit à l'épaule sans douceur et me mena au portail. J'aurais voulu pleurer tant il me faisait peur ; mais il marchait à si grandes enjambées qu'avant d'avoir eu le temps d'éclater en sanglots, je me trouvai dans la rue. Sur le seuil, l'homme farouche s'arrêta et, me menaçant du doigt, trancha d'une voix sévère :

— Je te défends de venir chez moi !

Je me fâchai :

— Ce n'est pas chez toi que je vais, vieux diable !

Sa longue main me saisit de nouveau, cette fois il me conduisait jusque chez nous et ses paroles tombaient sur ma tête comme des coups de marteau :

— Ton grand-père est-il à la maison?

Pour mon malheur, grand-père était rentré ; quand le vieillard menaçant se trouva devant lui, mon aïeul leva la tête et tout en fixant les yeux ternes du voisin, balbutia d'une voix précipitée :

— Sa mère est loin ; je suis très occupé et personne ne le surveille ; pardonnez-lui, colonel !

Le colonel brailla de telle sorte que toute la maison l'entendit ; puis raide comme un poteau, il pivota sur ses talons et se retira. Un moment après, j'étais rossé d'importance et j'allais cacher mes larmes sur la télègue de l'oncle Piotre, dans la cour.

— Eh bien, tu as encore écopé, mon petit monsieur? — demanda-t-il en dételant son cheval. — Qu'as-tu fait pour être battu?

Lorsque je lui eus raconté l'aventure, il s'emporta et siffla :

— Pourquoi te lies-tu avec ces gens-là? Ces petits nobles, vois-tu, sont de vrais serpents ; tu vois comme tu as été rossé à cause d'eux ! Mais tu vas leur rendre la pareille sans te gêner, j'espère !

Il parla longtemps ainsi ; irrité par les coups que j'avais reçus, je l'écoutai d'abord avec sympathie, mais son visage ridé tremblait d'une manière si déplaisante, que je lui rappelai que les garçonnets avaient été fouettés eux aussi et qu'ils n'étaient pas plus coupables que moi :

— Il ne faut pas les battre, ce sont de braves enfants, et tu ne dis que des bêtises...

Il me regarda ahuri et furieux tout à coup se mit à crier :

— Descends du char !

— Tu es un imbécile ! — ripostai-je à mon tour, en sautant à bas de la télègue.

Il se mit à ma poursuite, essayant en vain de m'attraper, et il courait en vociférant d'une voix bizarre :

— Moi, un imbécile? Moi, je dis des bêtises? Ah ! tu vas voir...

Grand'mère apparut sur le perron de la cuisine ; je me précipitai dans ses jambes. Piotre se répandit en doléances :

— Il me rend la vie dure, le polisson ! Je suis cinq fois plus vieux que lui, et il m'injurie, il ose m'appeler menteur... et me traiter de toutes sortes de choses...

Lorsqu'on disait des mensonges devant moi, je perdais la

tête et l'étonnement me rendait stupide ; c'est ce qui m'arriva alors, mais grand'mère répliqua avec fermeté :

— C'est toi, Piotre, qui mens pour l'instant ; il ne t'a pas dit de vilaines injures !

Grand-père, lui, aurait cru le charretier.

A dater de ce jour, Piotre me déclara une guerre silencieuse et acharnée. Il essayait de me pousser, comme par hasard, ou bien de m'atteindre avec les rênes de son attelage. Il lâchait mes oiseaux ; une fois, il les mit même aux prises avec le chat. A tout propos, il se plaignait de moi à grand-père, en grossissant les choses. Et cet homme m'apparaissait de plus en plus comme un gamin qui se serait déguisé en vieillard. De mon côté, je m'ingéniais à me venger : je défaisais ses chaussures de tille ; j'entaillais les liens des bandes de toile qui lui servaient de bas et ils se déchiraient quand Piotre voulait les nouer ; un matin, je versai du poivre dans sa casquette, ce qui le fit éternuer pendant une heure entière. En général, je m'efforçais de ne pas demeurer en reste avec lui. Les dimanches, toute la journée, il me surveillait d'un œil vigilant et chaque fois qu'il me prenait en flagrant délit de désobéissance, à bavarder avec les petits nobles ; il ne manquait pas d'aller immédiatement me dénoncer à grand-père.

Mes relations avec les trois garçonnets continuaient cependant et devenaient de plus en plus cordiales. Dans un étroit passage entre le mur de notre maison et la clôture des Ovsannikof avaient poussé un orme, un tilleul et un gros massif de sureau ; profitant de ce retrait abrité, j'avais percé dans la palissade une ouverture exiguë en demi-cercle. L'un après l'autre, ou deux par deux, les frères s'en approchaient et nous causions, accroupis ou agenouillés. L'un d'entre eux montait toujours la garde afin que le colonel ne nous surprît pas.

Ils me racontaient leur vie monotone, me questionnaient à propos des oiseaux que j'avais attrapés, mais jamais ne prononçaient un mot au sujet de leur père ou de leur belle-mère. La plupart du temps, ils me priaient tout simplement de leur raconter une histoire ; je répétais les légendes et les contes de fée de grand'mère et si j'oubliais quelque détail, je leur demandais d'attendre un instant. Je courais alors en hâte à la cuisine

me renseigner auprès de mon aïeule, ce qui lui faisait toujours le plus vif plaisir.

Je parlais aussi beaucoup de grand'mère à mes petits camarades; l'aîné un jour, après avoir poussé un profond soupir, déclara :

— Les grand'mères sont probablement toutes très bonnes ; nous en avions aussi une que nous aimions beaucoup.

Il parlait souvent au passé et d'une voix si mélancolique qu'on lui eût donné cent ans et non pas onze. Je me rappelle qu'il avait des mains étroites et des doigts effilés ; toute sa personne était mince et fragile ; ses yeux très clairs mais très doux faisaient penser à la clarté des lampes éternelles qui brûlent à l'église. Ses frères, aussi sympathiques que lui, m'inspiraient le même sentiment de confiance illimitée ; je me sentais toujours prêt à leur faire plaisir ; mais c'était l'aîné surtout qui m'attirait.

Absorbé par la conversation, je ne voyais presque jamais venir l'oncle Piotre qui nous dispersait en clamant d'une voix traînante :

— En-co-re !

Ses accès de torpeur maussade devenaient de plus en plus fréquents ; j'appris, rien qu'à sa façon de pousser le portail, s'il était bien ou mal tourné, quand il rentrait après son travail ; en général, il l'ouvrait sans se presser et elle grinçait avec lenteur ; mais quand il était de mauvaise humeur, les gonds lançaient un cri bref, comme un gémissement.

Depuis longtemps, le muet, le neveu de Piotre était parti à la campagne pour se marier. Le charretier vivait seul maintenant et son appartement mal tenu était devenu une sorte de taudis, où stagnait une nauséabonde odeur de cuir pourri, de sueur et de tabac. En outre, il n'éteignait plus la lampe quand il se couchait, et cela déplaisait fort à grand-père :

— Prends garde, Piotre, tu mettras le feu !

— Non, non, soyez tranquille ! Je place toujours la lampe dans un bol rempli d'eau, — répondait-il en regardant de côté.

Maintenant, il ne jetait plus que des coups d'œil obliques sur les gens et les choses ; il avait également cessé de venir aux soirées de grand'mère et ne m'offrait plus de confitures. Son

visage s'était desséché, ce qui rendait ses rides plus profondes ; il marchait en trébuchant, les jambes traînantes comme un malade.

Un matin que nous étions en train, grand-père et moi, de déblayer la neige qui était tombée abondamment pendant la nuit, le loquet de la porte basse s'ouvrit avec un bruit insolite et sonore, et un agent de police pénétra dans la cour. Il ferma la porte en s'y adossant et, de son gros doigt fit signe à grand'père d'approcher. Lorsque mon aïeul fut tout près de lui, l'autre pencha son visage au nez proéminent et, comme s'il eût martelé le front de grand-père, il lui confia quelque chose que je n'entendis pas cependant que mon aïeul donnait la réplique avec précipitation :

— Oui, ici ! Quand?...

Et soudain, il sursauta drôlement et s'exclama :

— Seigneur ! Est-ce possible?

— Ne criez pas ! — ordonna l'agent de police d'un ton sévère.

Grand-père promena un regard circulaire autour de lui et m'aperçut :

— Serre les pelles et rentre à la maison !

Je me cachai dans un coin ; les deux hommes se rendirent au logis du charretier ; l'agent avait enlevé le gant de sa main droite et il en frappait sa main gauche en expliquant :

— Il a compris ! Il a abandonné son cheval et a pris la fuite !...

Je courus à la cuisine pour raconter à grand'mère tout ce que j'avais vu et entendu ; je la trouvai pétrissant la pâte pour le pain et secouant sa tête enfarinée. Après m'avoir écouté, elle conclut tranquillement :

— Il aura sans doute commis un vol... Va t'amuser, mon enfant !

Lorsque je descendis dans la cour, g and-père était debout, tête nue près de la porte basse et se signait en regardant le ciel. Une de ses jambes tremblait et il avait l'air très irrité :

— Je t'ai dit de rentrer ! — cria-t-il, en tapant du pied.

Il me suivit ; dès qu'il fut dans la cuisine, il appela grand'-mère :

— Mère, viens ici !

Tous deux passèrent dans la pièce voisine où ils chuchotèrent longtemps. Lorsque mon aïeule revint, je sentis nettement qu'il s'était passé quelque chose d'épouvantable.

— Qu'est-ce qui t'a fait peur?

— Tais-toi ; entends-tu? — répondit-elle tout bas.

Pendant toute la journée, on se sentit mal à l'aise ; mes grands-parents échangeaient des regards inquiets tout en parlant bas ; je ne comprenais pas ce qu'ils voulaient dire et leurs phrases brèves augmentaient encore mon anxiété.

— Mère, allume les lampes partout, devant les images saintes ! — ordonna grand-père en toussotant.

On dîna sans appétit et très vite, comme si on attendait quelqu'un ; mon aïeul gonflait les joues avec lassitude et grommelait :

— Le diable est plus fort que l'homme ! On croyait qu'il était pieux, qu'il aimait l'église et voilà, voilà ! Hein?

Grand'mère poussait un soupir.

Cette journée d'hiver, couleur d'argent terne s'achevait dans une langueur accablante ; l'angoisse et les alarmes emplissaient la maison.

Vers le soir, un autre agent de police arriva, gros gaillard à cheveux roux, qui s'installa sur le banc à la cuisine ; il somnolait, reniflait, et quand grand'mère demandait :

— Comment a-t-on su la chose?

Il répondait d'une voix grasse, après un instant de silence :

— Chez nous, on sait tout, ne vous inquiétez pas de ça !

J'étais assis près de la fenêtre chauffant dans ma bouche un vieux demi-copeck, pour essayer d'imprimer sur le givre de la vitre l'effigie de Saint-Georges combattant le dragon.

Tout à coup, il y eut un brouhaha dans le corridor ; la porte s'ouvrit toute grande et Pétrovna parut en criant d'une voix assourdissante :

— Regardez donc ce qu'il y a derrière votre maison !

En apercevant le sergent de ville, elle voulut s'enfuir, mais celui-ci la retint par sa jupe en demandant :

— Attends ! Qui es-tu? Que faut-il regarder?

Pétrovna trébucha sur le seuil et tombant à genoux, se mit à balbutier, avalant ses mots et ses larmes :

— Je m'en allais traire mes vaches, quand j'ai aperçu dans le jardin des Kachirine quelque chose comme une botte...

Ce fut autour de grand-père de vociférer en tapant du pied :

— Tu mens, vieille bête ! Tu n'as rien pu voir dans mon jardin ; la clôture est trop haute, et il n'y a point de fentes ! Tu mens ! Il n'y a rien dans mon jardin...

— Mon petit père ! — gémit Pétrovna, tendant une main vers lui, tandis que de l'autre elle se prenait la tête, — vous dites vrai, c'est un mensonge, que je viens de dire. En allant traire, j'ai remarqué près de votre clôture des traces de pas ; à un endroit, la neige toute piétinée m'a intriguée ; alors, j'ai regardé par-dessus la clôture, et je l'ai vu...

— Qu-i-i?

Ce cri dura terriblement longtemps, il était tout à fait indéfinissable ; soudain, comme s'ils eussent perdu la tête, tous les assistants se précipitèrent hors de la cusine en se poussant les uns les autres ; on courut au jardin et là, dans le bas fond tapissé par la neige, on aperçut l'oncle Piotre qui gisait, le dos appuyé à la poutre calcinée, la tête pendante sur la poitrine ; sous l'oreille droite, il avait une profonde entaille, rouge comme une bouche d'où sortaient, en guise de dents, des petites choses violacées. Terrifié, je fermai à demi les yeux et à travers mes cils, je vis sur les genoux du charretier le couteau que je connaissais bien et que serraient encore les doigts noirs et recroquevillés de sa main droite. Quant à la gauche, écartée du tronc, elle était cachée dans la neige qui avait fondu sous le cadavre, et tout ce petit corps, profondément enfoncé dans ce duvet lumineux et douillet semblait plus enfantin encore. A la droite de Piotre, un étrange dessin rouge qui figurait comme un oiseau se détachait sur la neige ; à sa gauche, la couche blanche était immaculée. La tête penchée avec soumission s'appuyait du menton sur la poitrine nue, et sous l'épaisse barbe annelée tout en désordre, on apercevait une grosse croix de cuivre entre des filets de sang figé.

Le bruit des voix m'incommodait et me donnait le vertige ; Pétrovna beuglait sans s'arrêter ; l'agent de police hurlait en envoyant Valéy je ne sais où ; grand-père, enfin, criait :

— Ne marchez pas sur les traces de pas !

Mais soudain, il fronça les sourcils et, regardant à terre, devant ses pieds, il dit tout haut et d'une voix autoritaire qui s'adressait à l'agent :

— Ce n'est pas la peine de discuter ! Dieu seul peut juger cette affaire-là. Et toi, tu nous racontes toutes sortes de choses ! Ah ! vous !...

Tout le monde se tut ; les regards se fixèrent sur le mort ; on se mit à soupirer ; et chacun se signa.

D'autres gens, sautant par-dessus la haie de Pétrovna, arrivèrent dans le jardin ; ils tombaient en grommelant, cependant le calme régna jusqu'au moment où grand-père, se retournant, cria d'une voix désespérée :

— Mais vous cassez mes framboisiers ! Faites donc attention, voisins !

Grand'mère me prit par la main et me ramena à la maison. Elle sanglotait.

— Qu'a-t-il fait? — demandai-je.

Elle répondit :

— Tu n'as donc pas vu?

Pendant toute la soirée et très tard dans la nuit, des gens étrangers s'attroupèrent et argumentèrent dans la cuisine et dans la pièce contiguë ; les agents de police donnaient des ordres et un individu qui ressemblait à un diacre écrivait après avoir demandé en croassant comme un corbeau :

— Quoi? Quoi?

A la cuisine, grand'mère offrait du thé à tout le monde, tandis qu'un homme moustachu, grêle et rond racontait d'une voix éraillée :

— On ignore ses véritables nom et prénoms. On sait seulement qu'il était originaire d'Elatma. Le Muet n'est pas muet du tout; c'est seulement son sobriquet. Il a tout avoué d'ailleurs et le troisième aussi, car ils étaient trois. Depuis longtemps leur principal métier consistait à dévaliser les églises.

— Oh ! Seigneur ! — soupirait Pétrovna, toute rouge et moite.

Étendu dans la soupente, je regardais d'en haut l'assistance, et les gens me semblaient tous petits et terrifiants.

X

Un samedi, je m'étais installé de très bonne heure dans le jardin potager de Pétrovna pour prendre des bouvreuils. Je restai là longtemps, mais les jolis oiselets à gorge rouge ne voulaient pas donner dans le piège : faisant parade de leur beauté, comme pour me taquiner, ils se promenaient sur la croûte de neige durcie, se perchaient sur les rameaux des arbustes richement revêtus de givre et s'y balançaient, pareils à des fleurs vivantes en faisant tomber les étincelles bleuâtres de la neige. C'était si beau que je n'éprouvais aucun dépit de mon insuccès : je n'étais pas un chasseur très passionné ; la distraction me plaisait plus que le résultat ; j'aimais me rendre compte de la façon dont vivent les oiselets et je pensais souvent à eux...

Il est si agréable de s'asseoir, seul, au bord d'un champ neigeux et d'entendre les oiseaux gazouiller dans le silence cristallin d'une journée d'hiver. Au loin, chante en s'enfuyant la clochette d'une troïka qui passe, mélancolique alouette de l'hiver russe...

Transi de froid, sentant que j'avais les oreilles gelées, je ramassai cages et pièges, sautai par-dessus la clôture, et, après avoir traversé notre jardin, je rentrai chez nous précipitamment. Le portail était grand ouvert ; un énorme paysan faisait sortir de la cour trois chevaux attelés à un vaste traîneau couvert et une épaisse vapeur se dégageait de ses bêtes.

L'homme sifflotait gaîment ; mon cœur tressaillit :

— Qui as-tu amené?

Il se retourna, me regarda, sauta sur le rebord extérieur du traîneau et répondit :

— Le pope !

L'événement ne m'intéressait guère ; si c'était le pope, sa visite n'était pas pour nous, mais pour un des locataires, sans doute.

— Allons, petites poules ! — se mit à chantonner et à siffler l'homme en touchant de ses rênes les chevaux et sa gaîté communicative sembla remplir le silence.

Les trois bêtes, obéissant avec ensemble, prirent leur élan vers les champs où je les suivis longtemps de l'œil. Ayant pénétré dans la cuisine déserte, j'entendis dans la chambre voisine la voix de ma mère qui prononçait distinctement ces paroles :

— Que vas-tu faire? Me tuer, peut-être?

Sans prendre le temps de retirer mon manteau, je lançai mes cages dans un coin et me précipitai dans le corridor où je me heurtai à mon grand-père. Le vieillard me prit par l'épaule, me regarda d'un air féroce, et après avoir avalé avec difficulté quelque chose qu'il avait dans la gorge, me déclara d'une voix rauque :

— Va voir ta mère qui vient d'arriver; — il me secoua si fort que j'en faillis tomber et me poussa vers la porte de la chambre. — Vas-y, vas-y !...

Je me cognai contre les panneaux garnis de feutre et de toile cirée ; mes doigts tremblaient de froid et d'émotion et je ne parvenais pas à trouver la poignée ; enfin, j'ouvris tout doucement et m'arrêtai sur le seuil, ébloui.

— Ah ! le voilà ! — s'exclama ma mère. — Mon Dieu qu'il est grandi ! Tu ne me reconnais pas? Comme vous l'habillez ! Enfin... Mais il a les oreilles toutes blanches ! Maman, donnez-moi vite de la graisse d'oie.

Debout au milieu de la pièce, elle se penchait sur moi et me déshabillait en me faisant tourner comme une toupie. Son grand corps était enveloppé d'une robe rouge soyeuse et chaude, aussi large qu'une pèlerine d'homme, et ornée depuis le haut de l'épaule jusqu'au bas de la jupe d'une rangée oblique de gros boutons noirs. Jamais je n'avais vu de robe comme celle-là.

Le visage de ma mère me parut plus petit qu'auparavant, plus petit et aussi plus blanc; ses yeux, par contre, s'étaient agrandis ; ils étaient devenus plus profonds et ses cheveux plus dorés. Elle lançait mes vêtements vers le seuil de la pièce ; ses lèvres pourpres se retroussaient en une grimace de dédain et sa voix impérieuse résonnait sans cesse :

— Pourquoi ne dis-tu rien? Es-tu content? Fi, quelle blouse sale !...

Ensuite, elle me frictionna les oreilles avec de la graisse

d'oie ; j'avais mal, mais le parfum frais et doux qui émanait d'elle semblait atténuer mes souffrances. Tout bouleversé par l'émotion, je me serrais contre elle, la regardant droit dans les yeux; j'entendais aussi grand'mère qui disait d'une voix contenue et morne :

— Il est volontaire, je ne puis plus rien faire de lui ; il ne craint personne, pas même son grand-père... Ah ! Variouchа ! Variouchа !

— Ne pleurnichez pas, maman, tout s'arrangera !

En comparaison de ma mère, tout apparaissait petit, mesquin et vieillot ; moi-même je me sentais aussi vieux que grand-père. Mère me serrait entre ses genoux vigoureux et tout en me caressant la tête de sa main tiède et pesante, elle disait :

— Il faut lui couper les cheveux et l'envoyer à l'école. Est-ce que tu veux apprendre?

— J'ai déjà pris beaucoup de leçons !

— Il faut que tu étudies encore. Mais que tu es fort !

Elle riait d'un rire velouté et réchauffant en jouant avec moi.

Les yeux rougis, les poils hérissés, le teint blême, grand-père pénétra dans la pièce. Ma mère m'écarta d'un geste et demanda très haut :

— Eb bien quoi, papa? Faut-il que je reparte?

Il s'arrêta à la fenêtre, égratigna de l'ongle le givre qui recouvrait la vitre et garda longtemps le silence. Autour de nous, tout semblait aux écoutes, prêt à vibrer au moindre choc ; et comme toujours en ces moments-là, il me poussa sur tout le corps des yeux et des oreilles ; ma poitrine se dilata tellement que j'eus envie de crier.

— Va-t'en, Alexis ! — commanda grand-père d'une voix sourde.

— Pourquoi? — interrogea ma mère en m'attirant de nouveau à elle. — Tu ne partiras pas, je te le défends.

Elle se leva, flotta parmi la chambre comme un nuage crépusculaire et s'arrêta derrière mon aïeul.

— Papa, écoutez...

Il se tourna vers elle et glapit :

— Tais-toi !

— Eh bien, moi, je ne vous permets pas de grogner avec moi ! — articula-t-elle tout bas.

Grand'mère quitta le canapé et la menaça du doigt :

— Variouchа !

— Attends ! — grommela grand-père en se laissant tomber sur une chaise... — Qui suis-je, moi? Hein? Comment peux-tu?...

Et soudain, il se mit à hurler d'une voix qui n'était pas la sienne :

— Tu m'as déshonoré !

— Va-t'en, — m'ordonna grand'mère, et cette fois j'obéis.

Mais je grimpai sur le poêle de la cuisine et j'écoutai ce qui se passait derrière la cloison; tantôt, ils parlaient tous ensemble et s'interrompaient mutuellement, tantôt ils se taisaient comme des gens qui s'endorment. Il était question d'un enfant que ma mère avait eu et qu'elle avait remis à quelqu'un. Mais je ne parvenais pas à comprendre en quoi cela pouvait si fort irriter grand-père. Était-ce parce que ma mère avait eu un enfant sans lui en demander la permission qu'il tempêtait, ou simplement parce qu'elle ne lui avait pas apporté ce poupon?

Il rentra à la cuisine, échevelé, écarlate et épuisé. Grand'mère le suivit, essuyant ses larmes avec la basque de sa blouse. Le vieillard, le dos voûté, s'assit sur le banc : il tressaillait et mordillait ses lèvres blêmes. Grand'mère se mit à genoux devant lui, en disant d'une voix basse et ardente :

— Père, pardonne-lui ; au nom du Seigneur, pardonne-lui ! Il n'est si bon cheval qui ne bronche ! Est-ce que des choses pareilles n'arrivent pas aussi chez les nobles et chez les marchands ! Regarde la femme que c'est et pardonne-lui ! Nous avons tous nos péchés !

Grand-père se rejeta contre le mur, regarda son épouse en face et ricana avec un sanglot :

— Mais, oui, naturellement ! Pourquoi pas ! Que ne pardonnerais-tu pas? Tu pardonnes à tout le monde, toi ; ah ! vous !...

Il se pencha vers elle, la prit aux épaules et se mit à la secouer en murmurant précipitamment :

— Et le Seigneur, Lui, nous pardonnera-t-il? Nous voilà au bord de la tombe, et Il nous châtie durement... Dans nos

derniers jours, nous n'avons ni joie ni repos et nous n'en aurons pas ! Rappelle-toi ce que je te dis : nous finirons par mendier ! Quand nous crèverons, il faudra vivre de la charité d'autrui !...

Grand'mère lui prit la main, s'assit à ses côtés et se mit à rire doucement et gaîment :

— Le beau malheur ! Si c'est cela qui t'effraye ! Mendier, ce n'est pas si triste. Tu n'auras qu'à rester à la maison et c'est moi qui irai demander la charité ; n'aie pas peur, on me fera l'aumône à moi et nous aurons toujours de quoi manger ! Ne t'occupe pas de cela !

Il eut aussi un petit rire et, tournant la tête comme une chèvre, saisit grand'mère par le cou. Tout minuscule et fripé, il se serra contre elle et sanglota :

— Eh ! nigaude ! Ma grosse nigaude, tu es la seule personne qui me reste au monde ! Tu ne regrettes rien, nigaude, tu ne comprends rien ! Mais, rappelle-toi ! n'avons-nous pas travaillé pour eux? N'est-ce pas pour eux que j'ai commis des péchés... Ah ! si seulement ils nous rendaient à l'heure actuelle un tout petit peu de ce que j'ai fait pour eux !

Tout ruisselant de larmes, je n'y pus tenir plus longtemps, je sautai à bas du poêle, et me précipitai vers mes grands-parents, en sanglotant de joie parce qu'ils avaient prononcé de si belles paroles et de chagrin parce que je participais à leur douleur. Ils m'enlacèrent tous deux et me pressèrent sur leur cœur en m'arrosant de leurs larmes. Grand-père me chuchota dans les yeux et dans les oreilles :

— Ah ! petit brigand, tu es là aussi ! Maintenant que ta mère est revenue, tu vas rester dans ses jupes et tu feras fi de ton vieux et méchant diable de grand-père ! Et tu négligeras aussi ta grand'mère, qui t'a dorloté, qui t'a gâté, n'est-ce pas? Ah ! vous...

Il nous écarta d'un geste et se calma en concluant d'un ton irrité :

— Chacun va de son côté, tout le monde se sépare ; on ne cherche plus que son propre intérêt... Va, appelle-la, va vite !

Grand'mère sortit de la cuisine ; il baissa la tête et pria en se tournant vers le coin des icones.

— Seigneur miséricordieux, Tu vois ce que je fais, Tu le vois !

Et il se frappa la poitrine ; le coup vigoureux résonna, ce qui me déplut. En général, je n'aimais pas sa manière de s'adresser à son Dieu ; il avait toujours l'air de se vanter.

Ma mère arriva et sa robe rouge rendit la cuisine plus claire. Elle prit place sur le banc, près de la table, entre mes grands-parents. Les larges manches de son corsage reposaient sur leurs épaules ; d'une voix grave et contenue, elle leur raconta quelque chose et ils l'écoutèrent en silence, sans l'interrompre. Ils étaient devenus tout petits et on aurait dit qu'elle était leur mère.

Fatigué par l'émotion, je m'endormis profondément dans la soupente.

Le soir, les deux vieillards revêtirent leurs habits du dimanche et se rendirent à vêpres ; grand'mère cligna gaîment de l'œil pour attirer notre attention sur son mari qui avait endossé son uniforme de président de corporation : pantalon à passe-poil et pelisse de civette ; elle dit même à ma mère :

— Regarde donc comme il a bonne façon ! Il est propret comme une chevrette !

Ma mère eut un rire amusé.

Restée seule avec moi dans sa chambre, elle s'assit sur le canapé les jambes repliées à la turque, tapant du plat de la main sur le meuble, elle m'appela :

— Viens vers moi! Comment vis-tu? Mal, n'est-ce pas? Comment je vivais?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que grand-père te fouette?

— Pas beaucoup, maintenant.

— Vraiment? Dis-moi ce que tu voudrais !... Allons !

Je n'avais pas envie de parler de grand-père et je me mis à lui raconter que dans cette même chambre avait habité un homme très sympathique, mais que personne n'aimait et auquel grand-père avait donné congé. Cette histoire déplut visiblement à ma mère ; elle continua :

— Et puis quoi, que sais-tu encore?

Je parlai des trois petits garçons, ainsi que du colonel qui m'avait renvoyé ; alors, elle me serra énergiquement dans ses bras.

— Quelle fripouille !

Un silence plana ; les paupières baissées, elle hochait la tête. Je la questionnai à mon tour :

— Pourquoi grand-père est-il si furieux contre toi?

— Parce que j'ai mal agi envers lui.

— Tu aurais mieux fait de lui amener l'enfant...

Elle sursauta, fronça le sourcil et se mordit les lèvres ; puis soudain, elle se mit à rire aux éclats en me serrant de nouveau contre sa poitrine :

— Ah ! petit monstre ! Ne parle pas de cela, entends-tu? N'en parle pas, je ne veux même pas que tu y penses !

Longtemps, elle discourut à mi-voix, d'un ton sévère en proférant des paroles incompréhensibles pour moi. Elle se leva ensuite et, tout en arpentant la chambre, elle tambourinait de ses doigts sur son menton.

Une chandelle de suif qui brûlait sur la table se reflétait dans le vide du miroir ; des ombres sales rampaient sur le sol ; dans un coin, devant l'icone, scientillait la petite lampe éternelle. La clarté de la lune argentait la fenêtre givrée. Ma mère, les sourcils froncés, inspectait la pièce, comme si elle eût cherché quelque chose au plafond ou sur les parois nues.

— Quand te couches-tu?

— Dans un petit moment !

— Du reste, tu as dormi toute la journée ! — remarqua-t-elle, et elle soupira.

Je demandai :

— Tu veux t'en aller?

— Où irais-je? — interrogea-t-elle à son tour avec étonnement, et elle me prit au menton et me regarda si longtemps que les larmes me montèrent aux yeux.

— Qu'as-tu?

— J'ai mal au cou...

J'avais mal au cœur aussi ; je sentais qu'elle ne demeurerait pas longtemps dans cette maison et qu'elle s'en irait encore.

— Tu ressembleras à ton père ! — observa-t-elle, en repoussant du pied le tapis. — Grand'mère t'a-t-elle parlé de lui?

— Oui.

— Elle l'aimait beaucoup, beaucoup ! Et il le lui rendait bien !

— Je le sais...

Ma mère jeta un coup d'œil sur la chandelle, fit une grimace et souffla sur la petite flamme en disant :

— On est mieux ainsi !

Oui, c'était plus agréable ; les ombres noires cessèrent de s'agiter; des taches bleu pâle se couchèrent sur le sol et des étincelles d'or flamboyèrent aux vitres.

— Et toi, où as-tu vécu?

Comme si elle évoquait un passé lointain, elle me cita le nom de quelques villes et, tout en parlant, elle tournoyait toujours dans la pièce, comme un épervier dont on n'entendrait pas le vol.

— Où as-tu pris cette robe?

— C'est moi qui l'ai faite. Je me fais tout moi-même...

J'étais très content de ce qu'elle ne ressemblait à personne, mais je regrettais qu'elle parlât si peu ; si je ne la questionnais pas, elle ne me disait plus rien.

Bientôt, elle s'assit de nouveau à côté de moi sur le canapé et nous restâmes silencieux, serrés l'un contre l'autre jusqu'à l'heure où mes grands-parents revinrent de l'office, imprégnés de l'odeur de la cire et de l'encens, solennels, apaisés et affectueux.

Le souper fut cérémonieux, comme il convenait à la veille d'une fête ; on parla peu et avec discrétion ; il semblait qu'on eût peur de réveiller quelqu'un dont le sommeil aurait été léger.

Quelques jours plus tard, ma mère se mit en devoir de m'inculquer vigoureusement les notions d'écriture et de lecture profanes. Elle acheta des livres et ce fut dans l'un d'eux, *la Parole maternelle*, que je surmontai en quelques jours les difficultés de l'alphabet. Ma mère me proposa d'apprendre des poésies par cœur ; et ce fut de ce jour-là que datèrent nos réciproques afflictions.

L'une de ces poésies était ainsi conçue :

Route longue, route droite,
Que d'espace Dieu t'a donné !
La hache ni la pelle ne t'ont égalisée
Tu es douce au sabot et riche de poussière.

J'articulais d'une manière défectueuse et ma mère me reprenait, mais je persistais dans mes errements.

Elle s'irritait, me traitant de benêt et de têtu, et ces paroles étaient dures à entendre. J'essayais très consciencieusement de me rappeler les vers maudits ; mentalement je les récitais sans faute, mais dès que je voulais les dire à haute voix, je me trompais. Je me mis à haïr ces insaisissables phrases et, de rage, je les mutilai de propos délibéré, en disposant à la file l'un de l'autre des mots stupides qui avaient à peu près le même son ; j'étais enchanté quand ces vers ensorcelés ne présentaient plus aucun sens.

Mais ce plaisir me coûta cher : un jour, après une leçon qui avait satisfait ma mère, elle me demanda si je pouvais enfin lui réciter les vers ; et sans le vouloir, je me mis à murmurer :

Route, voûte, droite, roide
Sabot, rabot, radeau...

Je me repris, mais trop tard ; ma mère, les mains appuyées à la table, se leva et scanda :

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Je ne sais pas, — avouai-je.

— Dis-moi ce que cela signifie !

— Je dis ça comme ça...

— Pourquoi?

— C'est amusant !

— File dans le coin !

— Pourquoi?

Elle répéta tout bas mais d'un ton menaçant :

— Au coin !

— Dans lequel?

Sans me répondre, elle me dévisagea de telle sorte que je perdis totalement la tête, ne comprenant pas du tout ce qu'elle voulait. Dans l'angle des icones, il y avait une petite table ronde qui supportait un vase garni d'herbes et de fleurs sèches ; l'autre coin était occupé par le lit, le troisième, par une malle recouverte d'un tapis ; le quatrième coin occupé par la porte n'existait pas.

— Je ne sais pas ce que tu veux ! — déclarai-je, désespérant de la comprendre.

Elle se rassit, garda le silence et s'essuya le front et les joues ; puis elle demanda :

— Grand-père t'a-t-il déjà mis au piquet dans un coin?

— Quand?

— Mais, peu importe : un jour ou un autre ! — cria-t-elle, en frappant à deux reprises sur la table.

— Non, je ne me rappelle pas.

— Sais-tu que c'est une punition que d'être relégué dans un coin?

— Non. Pourquoi est-ce une punition?

Elle poussa un soupir.

— Hou ! Viens ici !

Je m'approchai d'elle et demandai :

— Pourquoi te fâches-tu contre moi?

— Et pourquoi estropies-tu volontairement les vers que je te donne à apprendre?

Tant bien que mal, je lui expliquai que lorsque je fermais les yeux, je me rappelai les vers tels qu'ils étaient imprimés, mais dès que je récitais, d'autres mots me venaient à l'esprit.

— Ne jouerais-tu pas la comédie?

Je répondis négativement, mais aussitôt, je me demandai si, en effet, il n'y avait pas là quelque hypocrisie de ma part. Et soudainement, sans me hâter, je récitai les vers d'une façon si correcte que j'en restai étonné et anéanti.

Sentant que mon visage s'empourprait, que mes oreilles s'alourdissaient et s'injectaient de sang et qu'un bourdonnement désagréable résonnait dans mon cerveau, je demeurai debout devant ma mère, écrasé de honte ; à travers mes larmes, je vis que sa figure s'était assombrie et attristée, que ses sourcils se fronçaient et qu'elle pinçait les lèvres.

— Qu'est-ce que cela veut dire? — demanda-t-elle d'une voix changée. — Tu le faisais donc bien exprès...

— Je ne sais pas. C'est sans le vouloir...

— Que tu es pénible ! — conclut-elle en baissant la tête. — Va-t'en !

Elle exigea que j'apprisse tous les jours de nouvelles poésies, et ma mémoire se faisait de plus en plus rebelle en même temps que l'invincible désir de mutiler ces lignes égales en y ajoutant d'autres mots s'intensifiait en mon esprit. J'y parvenais sans difficulté ; les vocables inutiles venaient à mes lèvres par essaims, embrouillant très vite ce qui était

écrit dans le livre. Souvent, il arrivait qu'une ligne tout entière m'était invisible, et quelques efforts que je fisse pour la saisir, elle se dérobait tout à fait à ma mémoire. Une plaintive élégie du prince Viazemsky, je crois, me causa beaucoup d'ennuis :

A l'heure matinale et à l'heure vespérale,
Beaucoup de vieillards, de veuves et d'orphelins...
. . . . . .
Demandent la charité au nom du Christ.

J'oubliais régulièrement le troisième vers :

Passent sous les fenêtres avec leur besace.

Fort mécontente, ma mère racontait mes exploits à mon aïeul, qui disait d'un ton menaçant :

— C'est de l'espièglerie ! Il sait les prières mieux que moi ! Il ruse, il a une mémoire extraordinaire ; quand quelque chose s'est gravé en lui, c'est indéracinable. Tu devrais le fouetter !

Grand'mère me confondait aussi :

— Il se rappelle les contes, il se rappelle les chansons, et les chansons, n'est-ce pas aussi de la poésie !

Tout cela était exact et je me sentais coupable ; mais dès que je me mettais à apprendre des vers, d'autres mots surgis on ne sait d'où rampaient comme des blattes et venaient s'assembler d'eux-mêmes en lignes plus ou moins rythmées :

A notre portail, beaucoup de vieillards et d'orphelins
Viennent, pleurnichent, demandent du pain,
Ils le prennent et le portent à Pétrovna.
Ils le lui vendent pour ses vaches
Et s'en vont boire de l'eau-de-vie dans le ravin !

La nuit, couché dans la soupente avec grand'mère, je la fatiguais en lui répétant ce que je me rappelais de mes leçons et aussi tout ce que j'avais composé moi-même. Parfois, elle riait de bon cœur, mais la plupart du temps, elle me grondait :

— Tu vois, tu sais tes poésies, tu peux donc les apprendre par cœur quand tu veux ! Mais il ne faut pas te moquer des

mendiants ! Que Dieu soit avec eux ! Jésus était pauvre et les saints aussi...

Je murmurais :

Je n'aime pas les pauvres, ni grand-père non plus !
Que faire? Dieu me pardonne,
Grand-père cherche toujours des prétextes pour me battre !

— Que chantes-tu là? Que ta langue se dessèche ! — se fâchait alors l'aïeule. — Si ton grand-père t'entendait parler ainsi !

— Tant pis !

— Tu as tort de faire le polisson et de chagriner ta mère ! Elle a bien assez de soucis sans cela ! — m'exhortait la bonne vieille, d'une voix affectueuse et mélancolique.

— Quels soucis a-t-elle?

— Tu ne peux pas comprendre... Tais-toi !

— Je sais ! C'est grand-père qui la...

— Tais-toi, te dis-je !

J'étais malheureux ; j'éprouvais un sentiment proche du désespoir ; mais, comme pour une raison inconnue, je voulais le dissimuler, j'accumulai équipées sur insolences. Les leçons de ma mère devenaient de plus en plus fréquentes et de plus en plus incompréhensibles ; si j'apprenais sans peine l'arithmétique, je détestais la dictée et ne saisissais rien à la grammaire. Mais ce qui m'accablait surtout, c'était que ma mère souffrait de vivre chez grand-père ; je le voyais et je le sentais ; elle devenait sombre, ses yeux se faisaient lointains ; pendant de longs moments, elle restait assise, silencieuse, à la fenêtre qui donnait sur le jardin. Elle semblait s'être fanée. A son arrivée, elle était fraîche et alerte ; maintenant, des cernes entouraient ses yeux ; durant des journées entières, elle restait dépeignée, vêtue d'une robe chiffonnée, au corsage mal boutonné. Tout cela me contristait et me vexait : elle aurait dû être toujours belle, sévère, bien habillée, mieux que tout le monde !

A l'heure des leçons, elle fixait sur le mur un regard vague, m'interrogeait d'une voix lassée, oubliait mes réponses, et s'emportait pour des riens. Cela aussi m'offensait : ma mère devait être juste, plus juste que tout le monde, comme dans les contes de fée.

Parfois, je lui demandais :

— Tu n'es pas heureuse avec nous?

Elle me répondait d'un ton rageur :

— Occupe-toi de tes affaires !

Je voyais aussi que grand-père préparait quelque chose qui effrayait grand'mère et ma mère. Il s'enfermait avec elle assez souvent dans la chambre qu'avait occupée Bonne-Affaire et je l'entendais geindre et piailler comme le chalumeau de Nicanor, le berger bossu, dont je détestais le son. Au cours d'une de ces conférences, ma mère cria si fort que toute la maison l'entendit :

— Non ! Cela ne sera pas !

Elle claqua la porte et grand-père se mit à vociférer.

C'était le soir ; grand'mère, assise près de la table, à la cuisine, fabriquait une blouse pour son mari murmurant entre ses dents des mots inintelligibles. Lorsque la porte se fût refermée avec fracas, elle s'écria, l'oreille aux écoutes :

— Elle est allée chez les locataires ! Ah ! Seigneur !

Soudain, grand-père se précipita dans la cuisine, courut à grand'mère à qui il asséna un grand coup sur la tête et se mit à siffler en secouant sa main meurtrie :

— Sorcière, tu bavardes toujours et tu racontes tout ce que tu ne devrais pas dire !

— Et toi, tu n'es qu'un vieil imbécile ! — déclara paisiblement grand'mère en rajustant sa coiffe qui avait glissé. — Non, je ne me tairai pas ! Et chaque fois que j'aurai vent de tes projets, je ne manquerai pas de la prévenir régulièrement.

Il se jeta sur elle et se mit à cogner à coups redoublés sur la grosse tête de sa femme qui, sans se défendre ni le repousser, lui disait :

— Bats-moi ! Bats-moi, imbécile ! Eh bien oui, bats-moi !

Du haut de la soupente, je lançai sur mes grands-parents, les oreillers, les couvertures et même les souliers qui séchaient sur le poêle ; mais mon aïeul, aveuglé par la colère, ne s'en apercevait pas ; grand'mère était tombée par terre et il lui donnait sans répit des coups de pied à la tête ; enfin, il trébucha et tomba en renversant un seau rempli d'eau. S'étant relevé brusquement, crachant et reniflant, il s'enfuit dans sa chambre au grenier. Grand'mère, avec des gémissements, se

redressa à son tour, se hissa sur le banc et se mit à épingler ses cheveux en désordre. Je sautai à bas de la soupente.

— Ramasse les oreillers et remets tout en place, — commanda-t-elle, d'une voix fâchée. — En voilà une idée, de nous lancer la literie ! Est-ce que cela te regarde? Et l'autre, le vieux démon, était-il sorti de ses gonds... l'imbécile !

Soudain, elle poussa un cri et son visage se rida ; penchant la tête elle m'appela :

— Regarde-donc, qu'est-ce que j'ai là qui me fait si mal?

Je fouillai dans son épaisse toison : une épingle à cheveux était profondément enfoncée sous la peau ; je la tirai et j'en trouvai une autre que je voulus arracher également, mais mes doigts s'engourdissaient :

— J'aime mieux appeler mère, cela me fait peur !

Elle fit un geste :

— Non, non ! Je ne veux pas que tu l'appelles ! C'est un vrai bonheur qu'elle n'ait rien vu ni entendu ! Va-t'en !

Et de ses agiles doigts de dentellière, elle se palpa la tête sous sa luxuriante chevelure noire. M'étant un peu remis, je l'aidai à sortir de la chair deux grosses épingles courbées.

— Cela te fait mal?

— Ça n'a pas d'importance, demain, je prendrai un bain, je me laverai la tête et il n'y paraîtra plus.

Et elle implora d'une voix caressante :

— Tu ne raconteras pas à ta mère qu'il m'a battu, n'est-ce pas? Ils sont déjà assez irrités l'un contre l'autre sans cela. Tu ne diras rien, n'est-ce pas, mon petit?

— Non !

— Bien ; rappelle-toi ta promesse ! Viens, nous allons tout ranger ensemble ! Est-ce que j'ai des marques sur le visage? C est parfait ; comme cela, personne ne s'apercevra de rien !

Elle se mit à nettoyer le plancher et je lui dis avec conviction :

— Tu es une vraie sainte : on te tourmente, on te persécute, et cela ne te fait rien !

— Quelles bêtises tu dis là ! Moi, une sainte... Ah ! tu en as des trouvailles !

Longtemps, elle grommela en se traînant sur les genoux tandis qu'assis sur le marchepied du poêle je me creusais la

tête pour savoir comment je pourrais bien punir grand-père de sa conduite et la venger du même coup !

C'était la première fois qu'il avait battu sa femme d'une façon aussi infâme et aussi atroce, en ma présence tout au moins. Dans la pénombre, je revoyais son visage écarlate et fulminant et ses cheveux qui flottaient en désordre. L'outrage brûlait mon cœur et je souffrais de ne pas imaginer des représailles dignes de l'injure.

Mais deux ou trois jours plus tard, étant entré je ne sais pourquoi dans la chambre qu'il occupait au grenier, je le vis assis sur le plancher devant un coffre ouvert, où il rangeait des documents. J'aperçus sur une chaise le calendrier ecclésiastique qu'il aimait tant : c'étaient douze feuilles d'un papier gris assez épais et divisées en autant de carrés qu'il y avait de jours dans le mois ; dans chaque carré, on avait dessiné la silhouette du saint du jour. Grand-père faisait grand cas de son calendrier et ne m'autorisait à le regarder que dans de très rares occasions où il avait été tout particulièrement satisfait de mon travail ou de ma conduite. J'examinais toujours avec un sentiment singulier ces jolies petites images, grises et serrées les unes contre les autres. Je connaissais la vie de quelques-uns des personnages représentés, celle de Kirike d'Oulita, de Varvara la grande martyre, de Pantéléimone et d'autres encore. J'aimais surtout la mélancolique histoire d'Alexis, le saint homme de Dieu et les beaux vers qui la racontaient. Grand'mère me les récitait souvent et d'un accent qui me touchait. Je regardais parfois ces martyrs, qui se comptaient par centaiens et je me consolais un peu en pensant qu'il y a toujours eu des gens persécutés pour leur foi...

Je tenais ma vengeance. Je résolus de couper ce calendrier en mille morceaux, et lorsque grand-père s'en alla vers la lucarne pour déchiffrer un papier, je m'emparai de quelques feuilles. Ceci fait, je descendis vivement, sortis les ciseaux de la table de grand'mère et grimpai dans la soupente où je me mis à taillader la tête des saints. Après avoir décapité une rangée de martyrs, je jugeai dommage d'abîmer le calendrier, et je divisai la feuille en suivant la ligne qui séparait les carrés. Je n'avais pas encore détaché la seconde rangée

que grand-père, pénétrant dans la cuisine, montait sur le marchepied et demandait :

— Qui est-ce qui t'a permis de prendre le calendrier?

En apercevant les petits fragments de papier éparpillés sur les planches, il les ramassa et les porta à son visage, puis les jeta et les ramassa de nouveau. Son menton tremblait, sa barbe avait des frémisssments et il respirait avec une telle force que les débris des saints s'envolèrent sur le plancher.

— Qu'as-tu fait, misérable? — s'écria-t-il enfin il et me tira par le pied ; je fis le saut périlleux en l'air : grand'mère, juste à temps, me reçut dans ses bras et le vieux nous donna une volée de coups de poings en glapissant :

— Je vais le tuer !

Ma mère parut ; je me retrouvai dans le coin près du poêle ; elle se tenait devant moi, barrant le passage à grand-père, dont elle s'efforçait d'emprisonner les mains menaçantes. Elle s'exclama :

— Quelle abomination ! A quoi pensez-vous?

Grand'père s'effondra sur le banc près de la fenêtre et se mit à geindre :

— Vous m'avez tué ! Tout le monde est contre moi, tout le monde !

— N'avez-vous pas honte? — reprit la voix sourde de ma mère. — Vous jouez constamment la comédie !

Mon aïeul criait, tapait des pieds. Sa barbe se hérissait drôlement et ses paupières étaient baissées. Il me sembla qu'il avait réellement honte, qu'il jouait la comédie et qu'il ne fermait les yeux que pour ne pas se trahir.

— Je vous collerai ces morceaux sur de la toile ; ce sera plus solide qu'avant, — promit ma mère, en examinant feuilles et fragments. — Vous voyez, c'est déjà tout chiffonné et usé ; il tombait en poussière, ce calendrier...

Elle lui parlait sur le ton sévère qu'elle employait avec moi lorsque je ne comprenais pas les explications au cours des leçons. Tout à coup, grand-père se leva et après avoir craché, commanda :

— Tu colleras cela aujourd'hui même ! Je vais tout de suite t'apporter les autres feuillets !

Il se dirigea vers la porte ; mais arrivé sur le seuil, il se retourna et me désignant de son doigt tordu :

— Quant à lui, il faut le fouetter !

— Oui, certes ! — acquiesça ma mère en se penchant vers moi. — Pourquoi as-tu agi de la sorte?

— Parce qu'il a battu grand'mère et cela je ne le veux pas, ou bien je lui couperai la barbe !...

Grand'mère, qui enlevait son corsage déchiré hocha la tête et me blâma.

— Tu ferais mieux de te taire, ainsi que tu me l'avais promis !

Ma mère la regarda, traversa la cuisine et revint vers moi :

— Quand l'a-t-il battue?

— Toi, Varioucha, tu devrais avoir honte d'interroger cet enfant, et d'abord cela ne te regarde pas, — intervint grand'mère, irritée.

Ma mère l'enlaça :

— Ah ! maman, ma chère petite maman...

— Laisse-moi ! Laisse-moi !

Elles se regardèrent et se turent, puis se séparèrent : on entendait grand-père qui piétinait dans le corridor.

Dès son retour, ma mère s'était liée avec la joyeuse petite femme du militaire, et presque tous les soirs, elle se rendait chez cette dernière, qui recevait aussi les belles dames et les officiers de la maison Belteng. Grand-père était mécontent de ces visites : plus d'une fois, pendant le souper, il brandissait sa cuiller en maugréant :

— Les maudits ! Les voilà encore réunis ! Ils m'empêcheront jusqu'au matin de fermer l'œil !

Bientôt, il donna congé au militaire, et dès que l'appartement fut vide, ramena on ne sait d'où deux voitures de meubles dont il garnit les pièces qui donnaient sur la rue. Il les ferma ensuite avec un grand calme et déclara :

— Nous n'avons pas besoin de locataires. C'est moi dorénavant qui recevrai les visites !

Et ce fut ainsi que le dimanche nous eûmes des hôtes ; c'était Matriona Serguiéva, la sœur de grand'mère, une blanchisseuse qui avait un grand nez, une voix criarde et qui por-

tait une robe de soie et une coiffe couleur d'or. Elle était accompagnée de ses fils Vassily et Victor ; le premier, tout en gris était un bon et joyeux gaillard, qui exerçait la profession de dessinateur ; son frère exhibait un costume plus fantaisiste et son visage étroit était parsemé de taches de rousseur ; sa tête avait la même forme que celle d'un cheval. Dès le corridor quand il arrivait on l'entendait fredonner :

— André-papa, André-papa...

L'oncle Jacob avec sa guitare venait aussi et amenait avec lui un horloger chauve et borgne, personnage fort réservé que son long vêtement noir faisait ressembler à un moine. Il s'asseyait toujours dans un coin, penchait la tête de côté et souriait. Il n'avait rien de particulièrement brillant, mais son œil unique se posait sur les gens avec une insistance bizarre. Je ne l'ai guère entendu répéter que ces paroles, toujours les mêmes :

— Ne vous donnez pas la peine, cela n'a pas d'importance...

Lorsque je l'aperçus pour la première fois, je me rappelai tout à coup une chose vue bien longtemps auparavant, à l'époque où nous habitions encore la rue Neuve : au roulement lugubre et sonore des tambours, une haute télègue noire, entourée de soldats et de curieux avait passé devant notre maison. Elle venait de la prison et se dirigeait vers la place ; à l'intérieur était assis une petit homme coiffé d'une casquette de drap de forme ronde et chargé de chaînes. Une planche noire qui portait une inscription en grosses lettres était pendue sur sa poitrine. L'homme baissait la tête comme pour lire sa pancarte ; ses jambes tremblaient et les chaînes dont il était chargé cliquetaient.

Aussi, lorsque ma mère dit à l'horloger : « Voici mon fils ! » je reculai précipitamment et me cachai les mains derrière le dos.

— Ne vous donnez pas la peine ! — fit-il et sa bouche se tordit en une affreuse grimace ; il me saisit à la ceinture, m'attira à lui, me fit pirouetter sur moi-même avec rapidité et sans aucun effort me relâcha en me complimentant :

— Il n'y a pas à dire, c'est un robuste gaillard !

Installé dans un fauteuil de cuir, si vaste qu'on pouvait s'y coucher, je pus me rendre compte de quelle façon ennuyeuse

les grandes personnes s'amusaient. Le visage de l'horloger se transformait sans cesse et je trouvais la chose à la fois suspecte et bizarre ; on aurait dit que cette physionomie adipeuse fondait ; quand l'homme souriait ses grosses lèvres s'en allaient sur la joue droite et le nez aussi voyageait, comme un petit pâté sur une assiette. Les grandes oreilles écarquillées remuaient drôlement ; tantôt elles se soulevaient en même temps que le sourcil de l'œil sain, tantôt elles se rabattaient vers les pommettes ; il me semblait que si l'horloger avait voulu, il aurait pu en couvrir son nez. Parfois, après avoir poussé un profond soupir, il sortait une langue aussi ronde qu'un pilon, et lui faisait décrire un cercle régulier en léchant ses épaisses lèvres huileuses. Tout cela, sans me divertir expressément, m'intéressait et m'incitait à le guetter sans cesse.

On prenait du thé additionné de rhum, on buvait les liqueurs de grand'mère, des ratafias verts ou jaunes comme de l'or. On mangeait de succulents beignets à la crème et des galettes au miel saupoudrées de graines de pavot. On avait chaud, on transpirait, on soufflait pour s'éventer et on faisait des compliments à mon aïeule. Lorsque les convives étaient rassasiés, ils allaient gravement s'asseoir sur d'autres chaises et, sans trop insister, on demandait à l'oncle Jacob de faire un peu de musique.

Il s'exécutait : penché sur sa guitare, et pinçant les cordes il chantonnait d'une voix désagréable et obsédante :

Eh, nous avons vécu comme nous avons pu, en criant par la ville,
On a tout raconté en détail à la dame de Kazan.

Je trouvais cette mélodie très triste ; grand'mère aussi, sans doute, car elle disait :

— Jacob, si tu nous jouais autre chose, une véritable chanson ! Te rappelles-tu, Matriona, les belles chansons qu'on savait dans le temps?

La blanchisseuse tapotait sa robe et répondait d'un ton sentencieux :

— La mode a changé depuis, ma chère...

Mon oncle, pour regarder grand'mère, plissait les paupières comme si elle avait été très loin de lui, et s'obstinait à émettre des sons lugubres.

Grand-père énumérant quelque chose sur ses doigts, conversait mystérieusement avec l'horloger ; l'autre, le sourcil haussé, regardait du côté de ma mère et hochait la tête, tandis que son visage huileux tremblotait.

Ma mère, elle, s'asseyait toujours entre les deux Serguiéf : à voix basse et d'un air grave elle s'adressait à Vassily qui soupirait et répondait :

— Oui, il faut réfléchir à cela...

Victor souriait, repu et satisfait, traînant les pieds sur le plancher jusqu'à ce qu'il reprit sa rengaine :

— André-papa, André-papa...

Tout le monde se taisait, on le regardait avec étonnement et sa mère expliquait d'un ton important :

— C'est du théâtre qu'il a rapporté cela ; on chante cet air au théâtre...

Il y eut deux ou trois de ces soirées, et j'en ai conservé le souvenir le plus mortellement ennuyeux qu'il soit possible d'imaginer. L'horloger ensuite vint chez nous, de jour.

C'était un dimanche, immédiatement après la dernière messe. Installé dans la chambre de ma mère, je l'aidais à retirer les perles d'une broderie déchirée, lorsque la porte s'entre-bâilla et le visage effrayé de grand'mère apparut :

— Varioucha, il est là ! — chuchota-t-elle.

Ma mère ne remua pas, et n'eut pas même un tressaillement ; la porte s'ouvrit de nouveau et grand-père, s'arrêtant sur le seuil, s'écria d'une voix solennelle :

— Varioucha, habille-toi et viens !

Sans se lever ni le regarder, ma mère demanda :

— Où dois-je aller?

— Viens, te dis-je ! Trève de discussion ! C'est un homme tranquille, qui connaît bien son métier : ce sera un bon père pour Alexis...

Grand-père parlait d'un ton grave et inusité.

Mère l'interrompit tranquillement :

— Je vous préviens que cela ne se fera pas...

Mon aïeul fit un pas vers sa fille et allongea les bras ; on eût dit qu'il venait de perdre brusquement la vue. Le dos voûté, il râla, tout hérissé de colère :

— Viens ! Sinon, je te traînerai... par les cheveux...

— Vous me traînerez? — répéta ma mère en se levant ; elle avait blêmi et ses yeux s'étaient durcis.

Rapidement, elle enleva jupes et corsage, puis, lorsqu'elle fut en chemise, elle s'approcha de grand-père :

— Eh bien, traînez-moi!

Les dents découvertes, il la menaça du poing :

— Varioucha, habille-toi !

L'écartant d'un geste, ma mère saisit la poignée de la porte :

— Allons, viens donc !

— Je te maudirai ! — chuchota grand-père.

— Cela m'est égal. Venez-vous?

Elle ouvrit la porte ; mais mon aïeul, la retenant par le pan de sa chemise, tomba à genoux, haletant :

— Varioucha, coquine, tu vas me couvrir de honte ! Et tu seras perdue...

Il geignit encore d'une voix plaintive :

— Mère... mère...

Grand'mère, en agitant le bras, comme pour chasser une poule, barrait déjà le passage à ma mère ; elle la fit rentrer dans la pièce et grommela entre ses dents :

— Varioucha, à quoi penses-tu? Veux-tu bien rester ici, effrontée !

Elle la poussa encore, puis après avoir mis le verrou, elle se pencha vers grand-père, qu'elle releva d'une main tout en le menaçant de l'autre :

— Hou, hou ! Vieux démon, vieux nigaud !

L'ayant assis sur le canapé où il s'effondra comme une loque, la bouche ouverte, grand'mère s'adressa à sa fille :

— Et toi, rhabille-toi !

Ramassant ses vêtements épars sur le plancher, ma mère déclara :

— Je n'irai pas vers lui, vous entendez ?

Grand'mère me poussa à bas du canapé :

— Va vite chercher une cruche d'eau !

Elle parlait bas, presque en chuchotant, mais d'un ton calme et autoritaire. Je filai par le corridor ; dans une des pièces sur le devant de la maison, des pas lourds et cadencés résonnaient tandis que dans la chambre de ma mère, sa voix sonore s'élevait :

— Je partirai demain !

J'entrai dans la cuisine et je m'assis à la fenêtre ; il me semblait que je rêvais.

Grand-père gémissait et sanglotait, grand'mère bougonnait, une porte claqua, puis un silence angoissant plana sur la maison. Je me souvins de ce qu'on m'avait commandé et partis puiser de l'eau avec une jarre de cuivre : en traversant le corridor, je rencontrai l'horloger. La tête baissée, il toussotait et de la main lissait sa casquette de fourrure. Grand'mère, les doigts croisés sur le ventre, le saluait, lui faisait des révérences qu'il ne voyait pas et disait à mi-voix :

— Vous le savez vous-même, l'amour est une chose qui ne se commande pas...

L'horloger trébucha sur le seuil du perron et se précipita dans la cour. Toute tremblante, grand'mère se signa ; je ne savais pas si c'étaient les sanglots ou le rire qui la secouaient ainsi.

— Qu'as-tu? — m'informai-je en courant à elle.

Elle m'arracha la jarre des mains, si brusquement, qu'elle répandit de l'eau sur mes chaussures et m'apostropha :

— Où donc as-tu été la chercher cette eau ? Ferme la porte!

Elle se rendit dans la chambre de ma mère et de la cuisine où j'étais rentré, je les écoutai gémir.

La journée était claire, par les deux fenêtres, à travers les vitres givrées, le soleil hivernal lançait ses rayons obliques ; sur la table dressée pour le dîner, la vaisselle d'étain étincelait, ainsi que les deux carafes, remplies, l'une, de kvass roux, l'autre, d'une infusion d'eau-de-vie, de bétoine et de millepertuis, destinée à grand-père. Par places, les vitres débarrassées du givre laissaient voir sur les toits la neige scintillante ainsi que les petits bonnets d'argent qui coiffaient les pieux de la clôture. Aux montants des fenêtres, dans les cages inondées de soleil, mes oiseaux jasaient : les joyeux serins apprivoisés gazouillaient, les bouvreuils sifflaient, le chardonneret exécutait des roulades. Mais cette gaie et sonore journée ne me réjouissait pas, l'ennui m'envahissait et j'eus envie de donner la liberté à mes oiseaux. J'étais en train de descendre les cages, lorsque grand'mère fit irruption dans la pièce et courut au fourneau en ronchonnant.

— Ah ! les maudits ! Que la peste les emporte tous ! Vieille bête que je suis !

Elle sortit du four une pâte dont elle tapota la croûte avec le doigt ; puis elle cracha à terre avec irritation :

— Le voilà tout sec ! Et moi qui voulais seulement le réchauffer ! Ah ! démons, puissiez-vous donc tous être réduits en miettes ! Et toi, chouette, quand tu auras fini d'ouvrir des yeux grands comme des portes. Ah ! comme j'aimerais à vous casser en morceaux, les uns et les autres !

Retournant le pâté de tous les côtés, pour en tâter la croûte elle se mit soudain à pleurer à chaudes larmes.

Mon grand-père et ma mère survinrent et elle lança le plat sur la table si brusquement que les assiettes sautèrent :

— Regardez : voilà de quoi vous êtes la cause ! Puissiez-vous n'avoir ni fond ni couvercle !

Tranquille et joyeuse, ma mère l'enlaça et la consola, tandis que grand-père, fatigué et ratatiné, s'asseyait à table, nouait sa serviette autour de son cou et maugréait, tout en fronçant les sourcils pour préserver ses yeux du soleil :

— Qu'importe ! Nous avons déjà mangé de bons pâtés ! Le Seigneur est parcimonieux : il vous fait payer les minutes de bonheur par des années de souffrance et ne prête pas à intérêts fixes... Assieds-toi, Varioucha... C'est fini... n'en parlons plus...

On aurait dit qu'il avait perdu la raison ; durant tout le dîner, il parla de Dieu, de l'impie Achab, du sort pénible réservé aux parents; grand'mère l'interrompait avec brusquerie :

— Mange donc, entends-tu?

Ma mère plaisantait et ses yeux clairs étincelaient :

— Tu as eu peur, tout à l'heure, n'est-ce pas? — me demanda-t-elle en me poussant.

Non, je n'avais pas eu bien peur à ce moment-là. C'était maintenant que je ne me sentais pas à l'aise, que je ne comprenais pas.

Comme d'habitude, le dimanche et les jours de fête, ils mangèrent tant et si longtemps que j'en étais lassé. Il me semblait que je n'avais pas en face de moi ces mêmes personnes qui, une demi-heure auparavant, s'invectivaient, prêtes à se battre. Non, je ne pouvais déjà plus croire qu'ils avaient agi

alors pour de bon et qu'ils avaient pleuré. Leurs cris et leurs larmes, les tourments qu'ils s'infligeaient mutuellement, les scènes qui éclataient pour s'éteindre aussitôt, m'étaient devenus si familiers que tout cela ne parvenait plus à me toucher que très faiblement.

Bien longtemps après, j'ai compris que les Russes, obligés de mener une vie indigente, arrivent à chercher dans le chagrin une distraction. Ils s'en amusent comme des enfants, ils s'y complaisent et il est rare qu'ils aient honte d'être malheureux.

Durant les interminables journées de travail, la douleur elle-même est une fête, et l'incendie un divertissement, comme sur un visage insignifiant toute égratignure est un ornement.

(A suivre.)

MAXIME GORKI

(TRADUIT D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR SERGE PERSKI)

L'ODYSSÉE

D'UN TRANSPORT TORPILLÉ[1]

Baltimore, États-Unis, 16 juillet 1916.

Mon vieux copain,

C'est tout de même rigolo qu'à deux années d'intervalle je passe le 14 juillet aux États-Unis. Seulement, cette fois-ci, tu n'es pas là, et il n'y a guère de chance que nous tombions en collision. Je me demande si je te trouverais changé, depuis le temps. Peut-être que je ne te reconnaîtrais pas puisque tu t'es rasé la moustache pour faire comme tes camarades. Ce que tu dois le faire à la pose, mon vieux, depuis que te voilà catalogué dans la marine de guerre, mais ça ne prendra pas avec moi. D'ailleurs je ne suis plus le petit gringalet à qui tu flanquais des bourrades pour voir si je tenais sur mes quilles, j'ai une barbe de missionnaire, et ma fiancée dit que j'ai forci et que maintenant j'ai l'air d'un homme. Voilà pour le physique. Pour le reste, c'est encore pire. Faut croire que deux ans de turbin comme celui du *Pamir*, tout ce qu'on voit et tout ce

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars, du 1er avril et du 1er juillet 1917.

qu'on entend, ça met du plomb dans la tête. A la Rochelle, ils m'écoutaient tous comme un oracle, même les vieux, ce qui est plutôt le contraire d'il y a deux ans ! Dame, écoute ! On a réfléchi un peu et on a sa jugeotte. Dans le temps, j'allais à la va comme je te pousse, je me fichais de tout, je trouvais que tout était simple pourvu que j'aie de quoi manger et les pieds au sec sur la passerelle quand on recevait de la flotte. Maintenant, je vois mieux le pourquoi et le comment, je trouve que c'est plus compliqué, et il y a des fois où je pense que je serais bien embarrassé si je devais donner des ordres pour la guerre. C'est l'âge qui vient, la maturité comme ils disent. Alors je me rends compte que plus ça ira plus ça ne fera que croître et embellir, et si jamais j'ai de vraies responsabilités, je serai bien trop vieux et je m'empétrerai dans un tas de considérations qui m'empêcheront d'agir. Après deux ans de guerre, c'est une conclusion dont je suis sûr ; tous les chefs et manitous sont trop vieux, et ce qui me dégoûte, c'est qu'il y a des chances que j'en fasse autant. Tout le monde n'est pas Fourgues, qui a bientôt la cinquantaine, et se décide en cinq secondes parce qu'il encaisse les responsabilités. Mais pour un comme celui-là, il y en a cent qui sont des chiffes, et le pays pâtit de tout cela.

Tu te demandes si le cafard me prend, de te raconter des balivernes au lieu des histoires du *Pamir* qui te distraient, me dis-tu. Le 14 juillet loin de France, sans un copain pour tailler une bavette, ça me flanque des papillons noirs. Fourgues et Villiers, qui sont bien gentils, ont essayé de me distraire au music-hall de Baltimore, mais tout ça m'embête. Et puis la barbe ! je ne vais pas continuer et je reviens à mes moutons. J'ai pu aller à la Rochelle ; nous t'avons envoyé une carte postale, ma fiancée et moi. Après quinze jours à Bilbao, le *Pamir* a été envoyé au Boucau pour vider son minerai. C'est une sale rade, où on roulait bord sur bord avec une houle de rien, et où il y a une mauvaise tenue sur le fond. Comme Fourgues a vu qu'on serait long à nous décharger, vu qu'il n'y a pas le matériel qu'il faut, il m'a laissé filer à la Rochelle, et je n'ai pas demandé de détails. J'étais bien content que ça aille vite sur le chemin de fer, mais je me demande ce que durera cette facétie de boulotter du charbon pour les voya-

geurs en balade, au lieu de le garder pour les soldats et les armées. Quand j'ai dit ça, on m'a dit que le pays rouspéterait si on faisait des restrictions. C'est un raisonnement de pantoufles, on sera obligé d'y venir tout de même, et alors le gouvernement aura l'air d'y être forcé et de n'avoir rien prévu, tandis que s'il commençait tout de suite, personne ne serait étonné. On en a vu d'autres depuis la guerre, et le pays a les épaules assez solides pour qu'on lui dise la vérité. Seulement c'est la consigne de dire que tout va au mieux et qu'on ne sera jamais obligé de faire comme les Boches. J'ai vu au patelin des tas d'amis qui racontaient les histoires des journaux censurés et qui disaient que tout arrive très bien, qu'on a tout ce qu'il faut, que c'est l'affaire de trois ou quatre mois. D'où est-ce qu'ils sortent, tous ceux-là? . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . Ils n'ont qu'à y venir et ils verront bien. C'est comme les sous-marins boches ! Là-dessus, mon vieux, nous, de la mer, nous n'avons qu'à nous clore le bec. Tout le monde le sait mieux que nous. Pendant deux ou trois jours, au patelin, j'ai dit ce que je pensais, mais je me suis ramassé parce qu'on m'a démontré par *a* plus *b* que les sous-marins c'était de la blague.

Tout ce que je racontais, histoires de mer, voyages, et tout ce que j'avais vu, on m'écoutait et c'était flatteur. Même pour l'histoire de la *Mer-Morte* on trouvait ça très intéressant; bref, c'étaient tous comme des concierges lisant un roman et voulant des détails sensationnels. Mais quand je disais que la *Provence*, la *Ville-de-la-Ciotat*, la *Lusitania* et toute la séquelle c'est le commencement, on disait que j'étais pessimiste et qu'on coulait des tas de sous-marins, qu'il était officiel qu'ils n'en auraient plus, et qu'en tous cas il n'y avait qu'un millième du trafic coulé et que ça ne comptait pas. Le plus bête, c'est que j'étais obligé d'en dire autant à ma fiancée, sans quoi elle se serait mangé les sangs. Elle m'a fait jurer de faire attention et que les sous-marins ne sont pas dangereux, d'avoir toujours ma bouée de sauvaetage sur les épaules. J'ai tout juré. Quand elle pleure je ne sais plus où me mettre. Je ne lui ai pas avoué que le *Pamir* n'a ni T. S. F., ni canons et

qu'il n'était pas près d'en avoir, et que si on rencontre un sous-marin, tout ce qu'on pourra faire ça sera de souffler dessus pour voir s'il éternue. Comme je ne suis resté que cinq jours, les papiers n'étaient pas prêts, on n'a pas pu se marier. Nous avons décidé que ce serait pour la prochaine fois, même si je n'ai que quarante-huit heures de permission. J'ai mis quinze cents francs de côté que je lui ai passés, et elle va arranger tout ça, mobilier et trousseau, pour nous installer dans une petite maison à deux ou trois cents mètres de chez ses parents. Enfin, mon vieux, quoique ça ait été plutôt dur de se quitter à la gare, on sera marié avant un an, j'espère. Fourgues m'avait dit que je pouvais compter sur huit jours, mais le déchargement a été très vite au Boucau à cause que le beau temps est revenu, et j'ai reçu le cinquième jour un télégramme qui me disait de rejoindre Saint-Nazaire au trot, parce que le *Pamir* allait y toucher le surlendemain et que sans doute on allait filer pour l'Amérique. J'ai été plutôt sidéré de cette destination parce que le *Pamir* avait plutôt pris l'habitude de roulailler autour de l'Europe, mais il faut que les marins s'attendent à tout. Ma fiancée m'a bourré ma valise de confitures et m'a fait un gros paquet de faux-cols, de mouchoirs, de chaussettes et de chemises. Marguerite a brodé sur tout cela de chouettes initiales et a ajouté des pochettes en soie, des bretelles de couleur, des cravates idoines. Ce que je suis faraud, mon vieux ! Villiers en crève, lui qui passe son temps chez le chemisier pour lever des lingeries multicolores.

A Saint-Nazaire je n'ai trouvé personne, sauf une lettre chez l'agent de la compagnie, où Fourgues me disait de rejoindre à Boulogne parce qu'on y avait réexpédié le *Pamir* et qu'il m'y attendait le dimanche suivant. Tu vois si je me suis trouvé cruche d'avoir cavalé de la Rochelle sans prendre le temps de souffler, d'autant plus que ça ne me faisait que quarante-huit heures de délai et que je ne pouvais retourner au patelin. Alors je me suis arrêté une journée à Paris. Il y a un gendarme qui m'a arrêté en gare de Nantes et un autre dans le métro de Paris pour savoir ma situation militaire parce que j'étais en civil. Si j'avais su, j'aurais fait tout le voyage avec l'uniforme de la compagnie, tout le monde en France vous

regarde du coin de l'œil et dit des choses déplaisantes quand on n'a pas de tenue militaire.

J'ai retrouvé le *Pamir* à Boulogne dans le bassin Loubet, en train de charger du vieux matériel anglais usé sur le front en France : des wagons, des canons, des automobiles, des hangars, de la ferraille, qu'on allait réparer en Angleterre.

Fourgues m'a expliqué que le *Pamir* devait bien aller en Amérique pour chercher des barres d'acier, pour faire des obus en France, mais que cette commande-là ne devait pas être prête avant un mois, et qu'on en profitait pour nous faire bricoler un petit peu dans la Manche. Comme bricolage c'était plutôt du travail important, attendu qu'on a fait deux voyages aller et retour, et que chaque fois on a pris en Angleterre deux cents à deux cent cinquante châssis de camions ou d'automobiles tout neufs pour le front de France. Ils commencent à démarrer sérieusement, les Anglais. Ils y ont mis le temps, mais ce n'est pas tout à fait la même chose que quand nous y avons passé la première année de la guerre. Je ne sais pas combien il leur faudra de temps pour entraîner leur nouvelle armée et en faire des soldats et des officiers, mais pour ce qui est du matériel ça se pose un peu là. Tu n'as pas idée du trafic qui peut passer entre l'Angleterre et la France ; tous les ports reçoivent : Calais, Boulogne, Fécamp, le Tréport, Dieppe, le Havre, Rouen, Caen, sans compter les petits. Et ils sont chargés ceux-là ! A peine arrivé en Angleterre, ça ne faisait pas long feu, le *Pamir* était collé à quai, on lui extirpait sa camelote et on lui en fourrait d'autre. Ça durait plus longtemps en France, mais ça va tout de même un petit peu mieux que l'an dernier. Oh ! ça n'est pas le rêve, et tu te demandes souvent ce que fabriquent les bateaux et les wagons vides ; enfin, dans quatre ou cinq ans, les officiels et les Lebureau regarderont peut-être leur montre au lieu d'empiler du papier.

Enfin, on est parti pour Baltimore, avec quelques dizaines de caisses d'exportation française ; des tissus, des articles de Paris, pas grand'chose. Quand je pense que les Allemands continuent à envoyer leurs catalogues et leurs marchandises dans le monde entier, par l'intermédiaire des neutres, et qu'on trouve moyen de faire filer un *Pamir* de trois mille

tonnes avec à peine deux ou trois cents tonnes de pacotille, je trouve que ce n'est pas la peine de chanter dans les journaux qu'il faut faire des économies. Ce petit voyage d'Atlantique aura coûté quelque vingt mille balles à la princesse, qu'elle aurait pu récupérer en partie. Et c'est partout comme ça, on peut préparer un nouvel emprunt. Fourgues dit que c'est économiser sur les centimes et jeter les milliards à l'eau.

Villiers et Fourgues ont passé leur temps à s'attraper pendant la traversée, à table, en discutant tout ce qui arrive depuis deux ou trois mois : la rébellion d'Irlande, la retraite de Mésopotamie, l'affaire du Jutland, la mort de Kitchener, sans compter nos histoires à nous . . . . . .
. . . . . .
. . . . . Au début, Fourgues tenait un peu la dragée haute à Villiers, parce qu'il croyait que l'autre le contredisait pour le faire monter à l'arbre, et il lui a dit deux ou trois fois que ça suffisait, et qu'il était inutile de continuer sur ce ton-là. Mais ça c'était en Méditerranée, quand Villiers est venu à bord avec ses cravates et ses mains soignées. Comme il a reclinqué la machine en deux temps trois mouvements et que tout marche sur des roulettes, Fourgues a compris qu'on ne pouvait pas la lui faire, et que c'est chic d'avoir un officier sur qui on peut compter. Maintenant il lui demande son avis sur des tas de questions techniques. Mais pour les grandes discussions navales et politiques de la guerre, ils se bousculent comme des chiffonniers, ils sont au fond du même avis, mais je commence à croire que ça les amuse de se chamailler. Villiers a une petite manière de discuter avec une voix calme, comme s'il avait peur de déranger sa raie ou son faux-col. Fourgues essaie de tenir le coup et il dit :

— Eh bien ! Villiers, causons tranquillement, on n'est pas du même avis, mais ça fera du bien à ce petit-là d'entendre vos raisonnements.

Le petit, c'est moi. Depuis que Villiers est arrivé, Fourgues m'a mis dans le tiroir, parce que je n'ai pas l'estomac à lui tenir tête. Et puis il m'en veut parce que je ne me suis pas marié à la Rochelle. Il me répète que je suis un tire-au-flanc, que la prochaine fois il ira avec moi à la Rochelle et me

conduira à la mairie en sortant du train. Si ça doit me faire rappliquer plus tôt, je ne demande pas mieux.

Donc je les écoute, sans être forcé de répondre. Quand Villiers est optimiste, Fourgues dit que tout est fichu ; quand Villiers est pessimiste, Fourgues dit que les Alliés n'ont pas raté une seule bêtise, et que du moment que les Boches ne les ont pas eus, on tient le bon bout et on leur rentrera dedans. Seulement il dit tout cela en rugissant, parce qu'après cinq minutes il ne peut pas tenir le coup devant l'impassibilité de Villiers.

Je crois qu'à chaque repas ils ont parlé de cette histoire du Jutland : savoir qui était battu, quels étaient les résultats, etc. Villiers est en relations avec des tas d'officiers-mécaniciens de la marine de guerre, qui ont passé comme lui aux Arts et Métiers, et puis il a l'habitude des chiffres et de la précision. Il dit que des histoires comme le Jutland ça fait du tapage dans les journaux et dans les discours, mais qu'au fond ça ne sert exactement à rien. Fourgues, lui, est pour taper sur les Allemands, toutes les fois qu'on peut, et il dit que si les Anglais avaient pu démolir la flotte allemande tout entière, la guerre serait bien avancée. Villiers répond que ce n'est pas vrai du tout, que même si tous les gros bateaux allemands étaient au fond, leurs côtes seraient défendues aussi bien par les canons et les mines et les sous-marins et les zeppelins, et que les Anglais n'en approcheraient pas davantage ; il dit aussi que, même si les Allemands avaient perdu tous les gros bateaux, ça ne changerait pas un iota à la guerre sous-marine, et que les sous-marins, nous empoisonneraient autant; que les cuirassés c'est de l'histoire ancienne, comme qui dirait les canons qui se chargent par la gueule ; qu'il n'y avait plus, dans l'avenir, que les sous-marins, les mines, les navires légers qui feraient du vrai travail, comme cette guerre le démontrait. . . . . .

. . . . . .

. . . Quoique je sache que c'est plutôt l'avis de Fourgues, il répondait, rien que pour tenir tête, que tant qu'un côté ferait des gros bateaux, l'autre était obligé d'en faire. Mais Villiers n'a pas été collé, il a demandé avec quoi le *Gambetta*, l'*Ocean*, le *Crecy*, la *Hogue*, l'*Aboukir*, le *Bouvet*, le *Hampshire*

et toutes les autres grosses barques avaient été coulées ; pas par des gros navires, mais par des torpilles qui coûtent vingt mille francs au plus et envoient trébucher des cuirassés de cinquante millions et plus ; que si chaque bateau de cinquante millions avait servi à faire, par exemple, vingt-cinq sous-marins torpilleurs ou porteurs de mines, les Alliés en auraient peut-être un millier, et les Allemands pourraient avoir tous les dreadnoughts du monde, ils n'oseraient pas mettre le nez dehors ; et qu'inversement, si les Allemands avaient cinq cents ou mille sous-marins au lieu de gros bateaux, ils nous rendraient la vie intenable sur mer, mais que, comme ce ne sont pas des gens qui s'obstinent dans de mauvaises voies, ils auront vite compris que le sous-marin et la mine étaient l'arme maritime, et allaient en sortir comme des petits pâtés. Fourgues m'avait assez répété cette histoire-là pour que je sache que Villiers avait fait mouche ; mais il a voulu ergoter. Alors Villiers lui a dit un soir :

— Je vous apporterai demain un calcul de ce qu'à coûté la bataille du Jutland, d'après les comptes rendus officiels qu'on a eus au départ d'Angleterre, et vous verrez si ça vaut la peine de construire de gros bateaux.

Il est revenu le lendemain avec son topo au déjeuner, et Fourgues s'est ramassé. Villiers m'a permis de le recopier pour te l'envoyer. Il l'a mis à jour avec les derniers tuyaux qu'on a eus en Amérique, et il n'y a pas à dire, on ne peut pas sortir de là, c'est des chiffres. Voilà le topo. Je te le copie tel quel, comme l'a arrangé Villiers.

COÛT DE LA BATAILLE DU JUTLAND

Le total de l'argent perdu dans la bataille du Jutland se divise en cinq chapitres :

1° Navires anglais et allemands coulés ;

2° Réparations des navires avariés ;

3° Dépenses de l'artillerie ;

4° Dépenses de charbon et accessoires ;

5° Capital représenté par les hommes noyés et les pensions aux ayants droit.

CHAPITRE I. — NAVIRES COULÉS

			Francs
Allemands :	*Dörflinger*		60 millions
	Lützow		60 —
	Kaiser		60 —
	Hindenburg		60 —
	Pommern		30 —
	Elbing		10 —
	Wiesbaden		10 —
	Rostock		10 —
	Frauenlob		6 —
	Neuf destroyers (en tout)	(environ)	27 —
	Un sous-marin	—	2 —
	Total allemand		335 millions
Anglais :	*Invincible*		50 millions
	Indefatigable		50 —
	Queen Mary		60 —
	Black-Prince		30 —
	Warrior		30 —
	Defence		35 —
	Huit navires légers (en tout)	(environ)	25 —
	Total anglais		280 millions
	Total général des navires coulés		615 millions

CHAPITRE II. — RÉPARATIONS DE NAVIRES AVARIÉS

Le nombre des navires avariés est de beaucoup supérieur à celui des navires détruits. Quelques-uns sont certainement inutilisables et représentent la perte sèche de leur valeur. Il est impossible de déterminer le prix de la réparation des autres, mais on ne doit pas être loin de la vérité en estimant ce chapitre à environ le tiers du chapitre des destructions totales, soit environ 200 millions, qui, ajoutés au premier total, font environ 800 millions.

CHAPITRE III. — DÉPENSES DE L'ARTILLERIE

Il y avait cinquante gros navires environ engagés dans la bataille, armés de canons de 305, 340 ou 380, en nombre variable. En admettant le nombre moyen de 10 canons par bateau, tirant deux coups à la minute et d'un prix moyen de 3 000 francs par coup, cela fait $50 \times 10 \times 2 \times 3\,000 = 3$ millions de francs par minute. En totalisant les minutes de tir et en admettant 45 minutes pour l'ensemble, cela ferait $3 \times 45 = 135$ millions. Si l'on ajoute le tir de l'artillerie moyenne,

les canons éclatés ou à changer, on peut admettre un total d'artillerie voisin de 150 millions, qui, ajoutés aux autres, font 950 millions.

CHAPITRE IV. — DÉPENSES DE CHARBON ET ACCESSOIRES

Un gros navire à toutes vitesses brûle environ 1 000 tonnes par jour à environ 50 francs la tonne (sinon plus), soit 50 000 francs en un jour. On peut considérer que l'ensemble des opérations à grande vitesse et chauffe activée a duré au moins un jour, soit 2 millions et demi pour les gros bateaux seuls ; si l'on ajoute le charbon des petits bateaux cela fait bien 3 millions. Les usures de chaudières, de dynamos, de mécaniques, autres que celles provenant d'avaries de combat, font bien monter ce total à 20 millions, qui, ajoutés aux 950 précédents et en arrondissant pour les imprévus, constituent un total d'environ 1 milliard pour le matériel seul.

CHAPITRE V. — CAPITAL REPRÉSENTÉ PAR LE PERSONNEL

Certains bateaux n'ont eu qu'un ou quelques hommes sauvés. Le nombre total des morts excède assurément 10 000 hommes. Beaucoup de blessés aussi, les uns définitifs, les autres à moitié mutilés. En admettant un total de 20 000 personnes pour qui l'État doit payer une pension, soit à eux, soit à leurs ayants droit, et mettant une moyenne de 10 000 francs par pension annuelle, on arrive à 20 millions d'arrérages annuels, soit 5 p. 100, un capital immobilisé de 400 millions. Il est impossible d'apprécier la valeur intrinsèque que représentent les 10 000 tués et les 10 000 blessés, tous pris parmi les plus valides des deux nations, non plus que les ruines engendrées par leur mort dans les familles : mais on n'est pas loin de la vérité en posant à 500 millions le total de la perte humaine, ce qui, ajouté au milliard précédent, met les quelques heures de la bataille du Jutland à 1 milliard 500 millions environ.

Voilà le topo de Villiers. Pour la forme, Fourgues a voulu chicaner sur tous les articles, mais Villiers était solide au poste, parce qu'il avait calculé tout cela d'après des revues techniques qu'il avait prises en France et en Angleterre, et il a dit qu'il était resté plutôt en dessous de la vérité, vu que les bateaux coûtent toujours plus cher qu'on ne le dit officiellement, qu'en temps de guerre le charbon, les obus et tout montaient de semaine en semaine, et qu'il était bien gentil d'avoir pris du 5 p. 100 au lieu de 9 p. 100 pour les pensions.

— D'ailleurs, commandant, ce n'est pas la question d'ergoter sur cent millions de plus ou de moins. Mettons n'importe quel prix entre un et deux milliards. Voulez-vous me dire si cela aura avancé la guerre d'un quart de seconde?

— Mais enfin, si on avait pu assommer les Boches et leur bousiller toute leur flotte...

— Ça aurait fait trois ou quatre ou cinq milliards, parce que les Anglais auraient écopé aussi, et puis après?

— Eh bien, les Anglais n'auraient plus qu'à rentrer au port et à se chauffer les pieds au lieu d'être sur le qui-vive et mener une vie de chien à cause des gros bateaux allemands.

— C'est justement ce que je voulais vous faire dire, commandant. Je vous fais la partie belle. J'admets que la grande flotte allemande soit détruite. Est-ce que cela diminuera d'un seul le nombre de leurs sous-marins? Est-ce que leurs mines ou batteries ou torpilles ne nous empêcheront pas aussi bien d'approcher leurs côtes? Est-ce que nous aurions un seul bateau de commerce de plus sur l'eau et un seul de moins coulé?

— Oui, oui, oui ! Mais tant qu'ils ont des gros bateaux, il faut en avoir contre eux.

— Je n'en suis pas d'accord. Il nous suffirait d'avoir des centaines de sous-marins pour les empêcher de sortir de chez eux ou de les traquer sur l'eau comme ils font pour nous.

— Mais enfin leurs navires cuirassés couleraient nos cargos à nous.

— Où avez-vous vu que les cuirassés de combat et les croiseurs de bataille fassent la guerre de course? Ils sont trop délicats et ne peuvent pas emporter de charbon pour tenir longtemps la mer. Ce sont les navires légers ou les sous-marins qui font la chasse au trafic.

— Bref, où voulez-vous en venir?

— A ceci : que le gros bateau ne sert plus à rien, qu'à faire dépenser des milliards en quelques heures sans que personne s'en trouve ni mieux ni plus mal. Cela me paraît limpide. Tandis qu'un bon sous-marin, qui coûte deux millions, emporte six ou huit torpilles et des canons, peut couler ses huit ou dix cargos dans le mois avec un peu de veine. Même s'il y reste, il a fait sa force, parce que vingt ou trente mille

tonnes de blé, de charbon, d'acier ou de caoutchouc sont au fond de l'eau. Voilà qui embête l'ennemi. Ça fait moins de bruit dans les journaux, mais c'est le vrai travail de guerre, et dans cette guerre-ci la victoire sera à celui qui fera le plus de mal à l'autre, dans le plus bref délai. D'ailleurs ç'a toujours été comme ça, et je ne comprends pas qu'on ne l'ait pas encore compris cette fois-ci.

Je n'en finirais pas de te raconter leurs palabres là-dessus. Il y a de quoi d'ailleurs, la question en vaut la peine, et je serais bien aise que tu me fasses une tartine sur ta façon de penser. Toi qui es sur un dreadnought, tu dois trouver saumâtre que je t'écrive des choses pour vilipender ta partie, mais entre nous deux on n'en est pas à faire des chichis. Sans blague, j'attends ta réponse.

Naples, 23 septembre.

Mon cher vieux,

Depuis ma dernière, le *Pamir* a fait Baltimore, New-York, Brest, Cardiff, Gênes et Naples. Tu vois qu'on n'a pas perdu de temps. On a bien failli retourner en Amérique pour reprendre des barres d'acier et des obus, mais au dernier moment on nous a désignés pour ravitailler l'Italie. Alors nous voici sous le Vésuve et, comme ils disent, il ne nous reste plus qu'à mourir. Mais je n'en ai fichtre pas envie, parce que Fourgues vient d'écrire une lettre tapée à la compagnie, disant qu'il faut qu'il passe au bassin depuis le temps qu'il bourlingue, d'autant plus qu'on a tapé dans quelque chose de dur par là du côté de l'Angleterre, et qu'il voudrait bien savoir ce qu'il a au ventre, vu que l'eau entre dans la cale et qu'on a vingt centimètres par jour qu'il faut pomper sans s'arrêter. Alors, j'espère qu'on va rentrer en France pour se faire caréner, et comme ça prendra bien huit ou dix jours, Fourgues m'a promis que je serais bon pour la mairie et pour l'église. Alors il y a du bon. Ce n'est pas à Baltimore qu'on a pris de l'acier, attendu que le nôtre n'y est pas arrivé. Fie-toi aux Boches pour fabriquer des grèves dans les usines, des accidents sur les voies ferrées et des égarements de trains. En tous cas, Fourgues a appris en roulaillant par-ci par-là, mais pas auprès des auto-

rités consulaires, que, pendant qu'il n'y avait pas d'acier pour nous à Baltimore, il y en avait à New-York des monceaux qui se rouillaient sur les quais en attendant preneur. Alors Fourgues a pris ses cliques et ses claques, et le *Pamir* est allé s'amarrer près du pont de Brooklyn, et on s'est introduit trois mille tonnes d'acier et du rabiot sur le pont. Tu peux dire que Fourgues n'y est pas allé avec le dos de la cuiller, et qu'il regrettait de ne pas en mettre dix mille tonnes. Le *Pamir* entrait dans l'eau jusqu'aux écubiers, et il a marché comme une tortue, avec un petit mauvais temps d'été qui n'était pas dans un étui à jumelles. Mais on s'en fichait, parce que cette fois on servait à quelque chose.

A New-York, Fourgues est tombé pendant une bordée qu'i a tirée dans Broadway et les quartiers chics avec Villiers, sur le type Flannigan que je t'ai raconté qu'on avait tossé en Norvège, l'autre année. Ils sont tous revenus à bord au milieu de la nuit avec une bouche en palissandre, en faisant un bouzin à réveiller un cimetière et avec un gramophone qu'ils avaient étouffé dans un bar. Ils se sont mis à jouer des cake-walk et des airs de nègres, sur les disques qu'ils avaient aussi refaits, et je me suis levé à deux heures parce qu'il n'y avait pas moyen de roupiller. Comme Flannigan repartait le matin pour les pays scandinaves, comme il dit quand il va faire un tour en Bochie, il est resté à bord jusqu'à six ou sept heures à boire du Dubonnet à l'eau de seltz, histoire de se fourbir la luette, et à raconter ses campagnes à Fourgues et à Villiers qui buvaient des litres et des litres d'eau de Vichy, pour laver toutes les drogues qu'ils s'étaient enfournées dans l'estomac.

Flannigan a beau dire, nous sommes sûrs qu'il fricote chez les Boches et que ce n'est pas au bout de la longue-vue qu'il a appris tout ce qu'il chante. Mais on n'a rien à y voir, n'est-ce pas, du moment qu'il est neutre, et que la politique officielle de l'entente c'est de laisser les Boches faire leurs petits micmacs pendant que les journaux impriment que le blocus est parfait, que les Allemands font ceinture et qu'ils vont arriver après-demain en disant « Kamerad » et avec la bouche ouverte pour que nous leur donnions à croûter. Ce n'est pas l'opinion de Flannigan, et la nôtre non plus, et celle de per-

sonne faisant le trafic. Je résume les renseignements de Flannigan :

« Les Boches ne mangent pas autant qu'avant, c'est certain, mais tout le monde sait qu'on mange toujours trop. Mais ils savent bien que nous laissons passer par la Suisse, la Hollande et les pays scandinaves des tas de marchandises bonnes à manger.

» La terre aussi est toujours là. Elle produit moins à cause que les hommes valides sont au front, mais si on admet qu'elle produit la moitié d'avant, ce n'est pas encore la famine. Alors, les Allemands font là-dessus de la musique à l'usage des étrangers, mais ils sont tranquilles. Seulement ils savent aussi que l'Angleterre n'a pas plus de deux dixièmes de son territoire réellement cultivés pour la nourriture et que si on lui coupe les vivres qu'elle reçoit du monde entier, c'est elle qui fera ceinture. Ils savent aussi qu'ils ont choppé à la France et à la Russie le meilleur de leurs mines de charbon et de fer ainsi que leurs usines, et que pour l'acier et le charbon, l'Italie, la Russie et la France dépendent des envois qu'on leur fait par mer. Alors, pour tout cela, les Boches préparent quelque chose de bien tassé comme guerre sous-marine. Ils ont établi en 1915 un programme de constructions, et quand ce programme sera exécuté, ils déclareront la guerre sous-marine à outrance. Ils n'étaient pas du tout prêts, à la déclaration de guerre, à la guerre sous-marine, puisqu'ils n'avaient que vingt ou trente sous-marins, et qu'on peut se fier à eux pour ne pas avoir négligé d'avance ce moyen-là s'ils avaient cru qu'il serait bon.

» Mais comme ils ont vite compris que c'était une de leurs meilleures chances, ils se sont mis à construire de pied ferme, et les sous-marins vont sortir. Ils seront armés de gros canons, iront plus vite que les cargos, et pourront sans se gêner rester dehors vingt à trente jours. Il y en aura d'autres qui seront mouilleurs de mines, et qui les sèmeront sur tous les bons passages. Tous peuvent couper les filets de barrage et se poser au fond de l'eau. Flannigan dit que c'est la conversation courante en Allemagne, et que, même si les gens officiels en France et en Angleterre ne croient pas ce qu'ils disent publiquement : que c'est un bluff, ils feront bien de s'attendre à quelque chose

de salé comme guerre sous-marine, vu que quand les Allemands démarreront, ils s'y mettront aussi fort qu'ils ont fait à leur démarrage sur terre. »

Flannigan a brodé sur ce thème pendant trois ou quatre heures, et je ne me rappelle pas tous les chiffres qu'il a donnés. Villiers les écrivait à mesure, pour les passer à des copains en France, ...

. . . . . .

Le *Pamir* a quitté New-York le lendemain que Flannigan est parti. A New-York, nous avons embarqué un type des munitions, un ingénieur dans le civil, qui était allé en Amérique s'occuper des commandes des munitions, d'aciers, etc., et qui a profité de nous pour accompagner le chargement de barres d'acier qu'il avait surveillé en usine. Il s'appelle Mousseaux ; il n'y connaissait guère à la marine avant la guerre, mais il a déjà fait quelques voyages en Serbie, en Russie, en Espagne, en Amérique, et ce n'est pas tout à fait un éléphant. Il nous a raconté des tas d'histoires sur les munitions, les marchés, les commandes, les Boches, et m'est avis que Mousseaux pense aussi que si nous gagnons la victoire, ça ne sera pas faute de lui avoir tourné le dos. Il est astucieux. C'est un Normand grand, blond, les yeux bleus. Bref, il a de la branche.

Il a plutôt fait la tête quand il a vu que le *Pamir* n'avait ni T. S. F., ni canons, ni rien contre les sous-marins. Mais comme il nous avait télégraphié de l'intérieur qu'il prendrait passage avec nous et qu'il est seulement arrivé le matin du départ, il n'a pas voulu s'en dédire et il a avalé la pilule, d'autant que ça lui faisait gagner quatre ou cinq jours. Il n'y a pas des bateaux pour la France comme on veut, maintenant. D'ailleurs c'était son douzième voyage depuis la guerre, et il a été huit fois sur les bateaux sans T. S. F. ni canons. Alors, comme tous ceux qui roulent un peu leur bosse sur l'eau, il pense la même chose que nous tous, et on est vite tombé d'accord que la marine marchande des Alliés est quasiment offerte aux sous-marins boches, et que ça durera ce que ça durera. Lui qui est ingénieur, il a assuré que ce serait rien comme galette d'installer la T. S. F. sur les bateaux, et que le prix d'une seule grosse barque bien chargée qui a été coulée pour ne pas avoir été avertie, aurait couvert le prix de la T. S. F. pour au

moins cent cinquante à deux cents cargos. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (*6 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

Fourgues et Mousseaux se sont aussi un peu piqués parce que Mousseaux demandait ce que ça signifiait de mettre des canons à l'arrière des cargos qui en ont et pas à l'avant. Fourgues lui a demandé ce qu'il voulait dire par là.

— Oui, — a répondu Mousseaux, — j'ai voyagé sur plusieurs bateaux qui avaient un seul canon, et ce canon était à l'arrière.

— Dame, — dit Fourgues, — on n'a pas dû demander l'avis des commandants de bateaux. Si jamais on m'envoie un canon, on y mettra autour des tas de bougres de la marine qui le mettront derrière, parce que la doctrine de l'Entente est de faire de la défensive contre les sous-marins.

. . . . . .

. . . . . (*18 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

» Et si nous attrapons la purge? Regardez ma mâture, nous n'avons pas même quatre fils de fer pour envoyer un radio aux camarades qui sont dans les parages ! . . . .

. . . . . .

. . . . . (*9 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

— D'autant plus, commandant, que sans vouloir chiner la marine marchande, les passagers sont à peu près sûrs d'être noyés si on les torpille. Vous, sur le *Pamir*, vous avez deux canots qui pourraient suffire à votre quarantaine d'hommes. Mais j'ai voyagé sur des bateaux avec mille ou douze cents hommes de troupe, et il n'y avait pas de quoi en sauver plus de quatre ou cinq cents. Comme la plupart du temps la moitié des embarcations, toutes celles du côté qui monte en l'air après torpillage, est inutilisable, vous voyez qu'il faut tout de même du courage pour aller sur l'eau, et de la folie pour envoyer des régiments entiers sans protection. . .

. . . . . .

. . . . . (*6 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

— Tonnerre de tonnerre, — a répondu Fourgues, — vous appelez ça de la veine ! C'est-à-dire que c'est à se casser la tête contre le compas. Et encore c'est pire que vous croyez, monsieur. Après tout, je m'en fiche, on est entre amis, et on peut parler. Croyez-vous que sur les paquebots et transports, la marine n'a pas encore fait de consigne, affichée partout, où les passagers sachent ce qu'ils ont à faire en cas de sous-marins. Alors ils embarquent comme des moutons, avec le dernier journal où est imprimé que les sous-marins c'est de la blague. Et quand ils sont torpillés, c'est de la boucherie, monsieur, c'est du massacre, et il n'y a rien à dire, puisque c'est comme ça qu'on veut que ça soit. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fichent, ces centaines d'éléphants, quand le bateau commence à basculer. On ne leur a rien dit. Ils ne savent pas. Ils courent partout. Ils gueulent comme des ânes, sautent dans les embarcations, coupent les cordages, et ça fait des noyés qu'on passe aux profits et pertes. Si un seul général traitait nos soldats comme cela, on l'enverrait à Limoges d'abord, et on le ferait passer en conseil de guerre ensuite.

Tu vois d'ici le ton de Fourgues. On ne s'occupe plus guère des affaires terrestres et diplomatiques, à bord du *Pamir*. La mer nous suffit, on sent qu'on est traqué de jour en jour, un peu plus serré à chaque traversée, et on ne peut rien faire, et on ne peut rien dire. C'est défendu ! Ah ! j'oubliais une conversation après ce que nous a dit Flannigan, à New-York, sur les équipages des sous-marins allemands. Les journaux et les . . . françaises racontent que tous les bons équipages allemands sont détruits depuis longtemps, et que les équipages de sous-marins, ça ne se fabrique pas comme des gaufres, et qu'alors nous pouvons être bien tranquilles. Flannigan a dit que c'est une blague. D'abord, avec de l'argent on a ce qu'on veut dans tous les pays, et les Allemands payent royalement leurs sous-marins. Ensuite, tout le monde sait que dans un sous-marin, il n'y a que deux types qui doivent connaître leur affaire, le commandant et le second qui font les manœuvres de plongée et de direction. Quant à l'équipage, ils ont des postes de mécaniciens avec des volants, des manettes, des soupapes, comme dans n'importe quelle usine, et

ils n'ont qu'à exécuter les ordres des deux chefs, tourner à droite, vider à gauche, chasser au centre. Ce n'est pas la mer à boire. Le premier mécano venu est à la coule en un mois, et ça fait des équipages épatants tout comme ceux des zeppelins. Il n'y a que le risque. Mais je voudrais bien savoir dans quel pays le risque arrête les types qui ont du cran? Pas en France, ni en Bochie. D'ailleurs, a dit Flannigan, quand les sous-marins ont trimé dur pendant quinze ou vingt jours à la mer, on les envoie en permission à leur arrivée au port, pendant huit ou quinze jours dans leur famille, pendant que d'autres pieds noirs remettent toute la mécanique en état. Ils sont traités en héros et fêtés partout, plus les parts de prise et destruction. C'est-à-dire qu'on doit refuser les candidats, tout comme dans l'aviation française où on se fait pourtant casser la figure, mais après avoir tapé sur l'ennemi.

Et puis Flannigan a dit que l'amirauté allemande n'emprisonne pas les commandants de sous-marins, sous prétexte qu'ils sont jeunes. Elle leur met la bride sur le cou, les envoie avec pleins pouvoirs, et ne s'occupe pas plus de ce qu'ils ont fait que des papelards qu'ils écrivent. Avec ça, on peut s'attendre à quelque chose de salé comme affaires sous-marines. Si on en faisait le quart à des Français, je crois qu'ils cracheraient la lune.

A Brest on a débarqué notre acier, pas bien vite, mais c'est la règle. En voilà une chic rade ! Elle pourrait contenir tous les bateaux d'Europe et d'Amérique, et c'est la plus près des États-Unis. Elle ferait gagner de douze à vingt-quatre heures sur tous les voyages d'Atlantique. Fourgues prétend qu'il n'y a que les Français pour ne pas se servir d'un port pareil. C'est qu'on est trop riche, dit-il. Si les Boches, ou les Anglais, ou les Yankees avaient Brest, ils y auraient fait le premier port transatlantique du monde, qui enfoncerait Hambourg, Rotterdam, Londres, Liverpool et New-York réunis. Mais la marine de guerre ne veut pas, et le fret de l'Atlantique passe ailleurs, et notre bonne galette s'en va aux autres.

Il y avait à Brest des tas de bateaux qui partaient pour Arkhangel, avec du matériel qui ira se perdre en Mandchourie ou au Tibet probablement, vu que Flannigan nous a dit que le tsar est entouré de toute une clique qui travaille pour les Boches. Fourgues aurait bien voulu que le *Pamir* refasse

le petit voyage de l'an dernier en Russie, mais on nous a envoyés à Cardiff où il y avait ordre de prendre du charbon. Alors on est parti à vide, selon le coup habituel. Ça embêtait Fourgues de prendre du charbon, parce que depuis longtemps le *Pamir* n'avait trimballé que des choses propres. Mais on a compris pourquoi à Cardiff, et c'est le patron qui est là derrière. Je comprends qu'à l'heure d'aujourd'hui il y ait du bénef à charger du charbon. Et le *Pamir* aura payé son prix avec ce voyage. Il peut couler maintenant. Fourgues et moi avons fait notre force, le patron pourra s'offrir des cigares à cent sous.

On a failli couler d'ailleurs au large de Sallys, en partant de Cardiff pour Gênes. C'était pendant le quart de Fourgues, entre deux et trois heures de l'après-midi. Le *Pamir* a tossé dans quelque chose qui l'a secoué depuis la quille jusqu'à la pomme des mâts. Mais ça n'a pas éclaté. C'était peut-être un sous-marin qui l'aura senti passer, vite le pire. Ou bien une mine qui n'a pas éclaté. Toujours est-il que rien ne s'est produit, sauf que nous embarquons par jour quarante tonnes d'eau dans la cale, et qu'on pompe sans arrêter. Comme il y a encore du charbon à bord, je ne peux pas te dire ce que c'est, mais nous avons reçu un pain sérieux. Fourgues et Villiers disent qu'on peut marcher encore jusqu'en France, pour passer au bassin, mais nous saurons après-demain ce qu'il y a de démoli dans la carène, quand nous aurons vidé le charbon. De Cardiff à Gênes, ça a lansquiné tout le temps ! Jamais nous n'avons eu une traversée aussi humide. Beau temps, d'ailleurs. Pas rencontré un seul navire de patrouille, sauf à Gibraltar. Nous ne sommes pas étonnés qu'il n'y ait pas de navires de patrouille, seulement on a tort de dire que les routes sont gardées.

A Gênes, poireauté pendant quatre jours. Il y avait erreur sur la destination du charbon, qui était pour les usines de Naples et de Rome. Visité la ville et les environs. Ils ne se frappent pas, en Italie. Au fond, mon vieux, il n'y a guère que la France qui trinque pour de bon dans cette guerre, hommes, territoires, galette et effort.

On a déblayé de Gênes pour Naples, où ils s'en font encore moins. Ce n'est pas pour dire, mais il y a plutôt quelques

classes qui ne sont pas mobilisées. D'ailleurs, ce n'est pas mon affaire. Moi je m'y connais en marine marchande, mais pour le reste on peut toujours me dire que je dis des inepties. Nous sommes mouillés dans le port entre deux navires de guerre qui ne sont pas au canal d'Otrante. On nous débarque notre charbon couci-couça.

Pour parler d'autre chose, on parle de la Roumanie qui rentre dans la fête, et de l'Italie qui déclare la guerre à l'Allemagne. Fourgues dit que ça veut dire au moins six mois de guerre de plus. Alors quoi, plus qu'on a d'alliés, plus ça durerait ?....

Sur ce, mon vieux, je te la serre. Fourgues et Villiers me mènent ce soir dans un beuglant de la rue Tobdo, pour voir si je suis, comme ils disent, un fiancé à l'épreuve des feux. Je vais me barber. Si on va au bassin en France, je t'enverrai un télégramme par le ministère de la Marine. Si ton *Auvergne* est en France rapplique immédiatement à la Rochelle, et c'est toi que j'embrasserai le premier après ma femme.

Marseille, octobre 1916.

Mon vieux copain,

Les gens heureux n'ont pas d'histoire. Tu es parti vers Argostoli ou le Pirée, et j'ai reçu ton télégramme le jour de mon mariage. Ma femme est avec moi à Marseille et t'envoie bien le bonjour avec ses regrets que tu n'aies pas été là. Fourgues était venu. Il a fait un petit speech qui nous a fait littéralement tordre. Il m'a offert une chouette lampe en fer forgé. Villiers m'a donné un amour de narghilieh à deux tuyaux pour nous apaiser moi et ma femme quand nous nous serons disputés. Je te remercie du cadeau que tu m'annonces. Le *Pamir* est au bassin, il sera prêt dans quatre ou cinq jours. Au revoir, vieux, je suis heureux comme un roi et je t'en souhaite autant quand ton tour viendra.

Marseille, 30 octobre 1916.

Mon cher ami,

Ma femme est repartie hier pour la Rochelle, parce que le *Pamir* devait quitter Marseille hier soir. Mais on a été retardés attendu que Fourgues pense que nous allons charger de la

marchandise. Alors je t'écris, vu que je t'ai envoyé une petite lettre d'ici, et que j'en ai reçu hier une longue de toi. Je ne veux pas te faire de la morale, mais cherche une femme. Cherches-en une qui te plaise et vas-y tête baissée. Crois-moi, pour des types comme nous, qui avons une autre chose que ces embusqués de terriens, c'est une révélation et c'est le vrai bonheur. Je ne suis plus le même, je ne te fais pas l'article. Si c'était le contraire, je crois que je te le dirais tout aussi bien. Me voilà le cœur tordu parce que Marguerite est partie hier, et parce que le *Pamir* appareille bientôt. Avoir une jeune fille pour soi tout seul, écouter ce qu'elle vous dit et que personne n'a jamais entendu, et s'en aller sur l'eau, c'est quelque chose qui ne peut pas se décrire.

Ajoute la guerre et les mines et les sous-marins ! Fourgues avait bien raison. L'homme ne sait ce qu'il a dans le coffre que quand il a pris une femme, une vraie, et qu'il la quitte. Quel métier que le nôtre ! Tout feu tout flamme quand on est dans le monde comme un bateau sur l'eau ! Mais quand il faut gagner sa vie pour faire vivre une femme que l'on adore, au prix de n'être jamais là, c'est le pire de tout... Hier, à la gare, elle est partie, et moi je restais sur le quai. Elle m'avait supplié d'être prudent, de me sauver si le *Pamir* coulait, de ne pas avoir d'amour-propre et d'oublier que je suis officier et de penser à elle ! Je jurais ! Mais tu sais ce que c'est que l'honneur professionnel. Je sais bien que je mentais. Je sais bien que le marin, si la catastrophe arrive, passera avant le mari. Quel atroce dernier jour ! Nous nous aimons tant, nous n'osions plus parler. Il y avait la mer entre elle et moi. J'ai souffert comme un damné. Je me demande si j'ai bien fait de l'épouser pendant la guerre. Plus tard, il n'y aurait plus eu ni torpilles ni sous-marins. Nous aurions pris notre séparation en patience. Mais cette fois-ci ! J'ai peur maintenant pour ma peau ! Ma peau passe encore ! Mais c'est elle ! Mon corps s'en ira, mais tout reste avec elle. Et si je fais la culbute, quelles seront mes dernières pensées. Je la verrai à la Rochelle, m'attendant et se tordant les bras, et elle ne saura jamais si je suis mort. C'est atroce ! Ne te marie pas avant la paix. Je lui ai juré que les sous-marins, c'est de la blague. Mais, toi et moi, nous savons bien, ils sont là et partout. Et nous

n'avons rien contre eux sur le *Pamir*. . . . . .
. . . . . .
. . . . . (*6 lignes censurées*) . . . . . .
. . . . . .
. . . La mer et les torpilles me font peur, mon pauvre ami. J'ai peur, moi, j'ai peur.

Marseille, 2 novembre 1916.

Pardon, mon pauvre ami, de ma lettre d'avant-hier. J'ai eu une crise. Je ne te souhaite pas de jamais passer par là. Mais on comprend les choses, quand on adopte pour la vie un deuxième soi-même, et qu'on veut son bonheur. C'est fini. Le *Pamir* est en train de charger du matériel pour l'armée d'Orient et l'armée navale qui est à Salonique. Alors la boutique me reprend et calme tout. Ma femme m'écrit de gentilles lettres. Elle n'est pas aussi inquiète que quand elle était ici. Ça va, mon vieux. J'ai passé par un mauvais typhon, mais c'est fini. Ce que tu as dû te moquer de moi!

J'ai lu à Fourgues et à Villiers ta réponse sur la bataille du Jutland et les grands cuirassés. Ça leur a fait plaisir. Ils ont très bien compris ce que tu dis, que toute la jeune marine sait très bien que les gros dreadnoughts ne servent à rien, sinon à faire conditionner pour le grade supérieur les capitaines de frégate et de vaisseau, et les contre-amiraux. Ça c'est clair. Villiers dit que c'est de la psychologie, mais qu'il faut être dedans pour comprendre ça. Toi tu y es et tu nous expliques très bien . . . . . .
. . . . . .
. . . . . (*5 lignes censurées*) . . . . . .
. . . . . .
. . . . . C'est très simple, merci de ton renseignement ; le *Pamir* est au courant désormais, et c'est tout ce qu'il faut, aussi longtemps qu'on ne va pas par le fond.

Le *Pamir* charge : farine, obus, canons, matières consommables et non consommables, toute la lyre. En ce moment, mon pauvre ami, ma plume t'écrit, mon corps est ici, mais mon cœur est à la Rochelle, et je sens bien que tout est fini maintenant, que je donnerai toute la guerre pour un voyage là-bas.

Bien sûr que je veux notre victoire, mais si jamais le *Pamir* s'écroule sur une torpille, tu peux croire que je m'en irai au fond en maudissant pour l'éternité tous ceux que je ne connais pas et qui nous auront laissés sans défense.

Je t'embrasse.

Argostoli, 16 décembre 1916.

Mon vieux copain,

En allant de Marseille à Salonique, avant d'arriver à Matapan, le *Pamir* a été torpillé, canonné et raté par un sous-marin boche. Au fond on s'en ficherait d'être envoyé par le fond, si on pouvait répondre et si toutes les précautions étaient prises. Quand un poilu reçoit une balle à l'assaut et qu'il a le temps d'y voir avant de mourir, il sait que les copains vont arriver au but, et ça lui donne du cœur au ventre au moment de larguer son bout. Mais nous, mon vieux, ce n'est pas notre faute ni celle du sous-marin si je t'écris aujourd'hui. Il y en a qui ont la guigne, d'autres qui ont la veine et puis ça colle ! C'est au petit matin, entre chien et loup, pendant mon quart, qu'on a commencé à recevoir des dragées. Il faisait un de ces petits temps du jugement dernier, et moi je regardais les rouleaux de houle qui faisaient plouf sur l'étrave et qui s'en allaient couverts d'écume. Tout à coup voilà des colonnes d'écume qui grimpent comme des aigrettes, par bâbord à environ trois cents mètres, et qui montaient aussi haut que des cheminées. Zut que je me dis ! on est près des cailloux et c'est la mer qui brise. J'envoie la barre à droite et vais regarder la carte. Ah ouat ! il n'y avait pas plus de cailloux marqués dessus que dans le blanc de mon œil. Alors j'ai remis en route après avoir fait prévenir Fourgues qu'il y avait quelque chose de drôle sur mer, et comme il arrive sur la passerelle, une gerbe d'obus nous tombe à vingt mètres par tribord.

Il n'y avait plus à chiquer, c'est un sous-marin qui nous seringuait, et nous les bras croisés sans pouvoir répondre ! D'ailleurs on aurait été bien en peine car nous étions restés près de dix minutes sans savoir ni d'où ni de qui ça pleuvait. Le *Pamir* roulait comme une brute, et il y avait un clapotis

aux petits oignons. C'est ça qui a dû gêner le sous-marin, parce que les coups tombaient devant, derrière, à droite et à gauche.

Enfin, pendant un peu de calme, on a aperçu des flocons de fumée au diable bouilli à trois ou quatre milles devant, et les embruns qui déferlaient sur le boche. Alors on lui a tourné le dos et on a taillé dans la plume comme on a pu, à toute vitesse. Je ne peux te dire tous les « tonnerre de Dieu ! » qu'a lâchés Fourgues ! Je ne les ai pas comptés ! Il trépignait et s'arrachait le bouc :

— Tu le vois, ce bougre-là ! qui nous refile ses pruneaux, et nous qui nous taisons comme des eunuques ! Et puis d'ailleurs, même si on nous avait mis des canons, ça serait des sarbacanes ou des chalumeaux de cocktail, et on ne pourrait pas tirer à plus de quatre à cinq mille mètres. Regarde-le, il est au moins à sept mille mètres, et il nous rate à cause de la houle. S'il faisait beau, tu parles qu'on y serait déjà passé !

Au bout d'un quart d'heure on avait compté environ quarante obus, et le sous-marin s'est arrêté de gaspiller ses pastilles. Mais il nous a foncé dessus à toute vitesse et tu peux croire, vieux, qu'il nous gagnait mains sur mains.

Le *Pamir*, chargé à trois mille cinq cents environ s'écrasait dans les creux comme un cul de plomb, et ne devait pas donner plus de sept nœuds à tout casser et en démolissant tout sur le pont. Le boche filait là-dedans comme un anchois. Il avait dû fermer ses panneaux, et tu penses s'il se moquait d'encaisser la houle par-dessus, lui qui est fait pour naviguer avec de l'eau tout autour. Il devait bien gagner trois ou quatre nœuds sur nous, car après trois quarts d'heure de chasse il n'était plus qu'à mille mètres. Alors nous l'avons vu ralentir un peu et ouvrir les panneaux, et il y a des canonniers qui sont venus tirer de dessus le pont. Les deux premiers coups ont tombé vingt mètres court et cinquante long. Fourgues s'est dit que le troisième nous rentrait dedans et il a mis la barre à gauche toute, en grande vitesse, pour dévier le tir. Juste à ce moment arrive une lame qui fait cuiller, nous secoue à croire qu'on faisait la pirouette; tout ce qu'il y avait sur le pont se met à trimballer et bloque la drosse bâbord. Plus moyen de gouverner. Le *Pamir* continue à faire son tour sur

la gauche ; seulement il ne tournait pas vite à cause de la grosse mer, et le sous-marin a cru sans doute que c'était pour le charger qu'on mettait le cap sur lui. Alors les canonniers boches se sont vite cavalés dans les panneaux qu'ils ont fermés, et le sous-marin a plongé dare-dare. Après ça, bernique pour rien voir. Pendant que notre équipage déhalait sur les caisses du pont pour dégager la drosse, le *Pamir* continuait à tourner en rond comme une bourrique de chevaux de bois et à rouler et à tanguer sans s'arrêter. Le sous-marin a dû s'approcher, car on a vu deux sillages de torpilles, l'un devant à trente mètres l'autre qui a passé derrière. La deuxième était bien pointée et arrivait droit sur nous qui ne pouvions remuer pied ni patte : rien que faire le signe de croix et penser à sa famille, mais cette torpille ne devait pas être réglée très profond vu que le *Pamir* n'est pas cuirassé et qu'un trou à la flottaison suffit pour le faire basculer ; alors une lame creuse a attrapé la torpille et l'a fait sauter en l'air comme une carpe, à cent mètres de nous, et l'a renvoyée dans l'eau à angle droit de son parcours, ce qui fait qu'elle a passé derrière et qu'on a dit ouf !

Le boche a dû être dégoûté de perdre une heure, deux torpilles et pas loin de cinquante obus sur un bateau qui faisait bouchon ; il a remonté en surface a environ deux ou trois mille mètres sans plus rien nous envoyer, et a pédalé sur une autre barque qui venait de l'ouest, le *Worthminster*, un grand patouillard anglais chargé de munitions qui avait fait escale à Marseille et en était sorti à la même heure que nous, mais qui avait un peu perdu de vitesse sur le *Pamir* et que nous avions perdu de vue la veille au soir. Je crois que le *Worthminster* y a passé, car il n'est pas arrivé à destination à Salonique. Nous avons demandé les nouvelles à Salonique mais c'est motus partout, et on saura la semaine des quatre jeudis si les copains du *Worthminster* donnent à boulotter aux crabes.

Tu penses si Fourgues a fait de l'orchestre parce que le *Pamir* ne pouvait pas envoyer de radiogramme au *Worthminster*, qui avait la T. S. F. qu'on avait vue à Marseille. Voir un sous-marin courir sur un frère et ne pas pouvoir dire : « Retourne à l'ouest ! voilà des obus et des torpilles qui arrivent ! » Avoue qu'il y a de quoi en râler. Si encore notre

drosse avait été disponible, Fourgues aurait couru après le boche au risque d'encaisser des pruneaux, mais le *Worthminster* aurait vu l'affaire et se serait débiné. Seulement, il a fallu deux heures pour dégager la drosse et la réparer et finir de tourner en rond. Alors Fourgues a continué sa route en hissant les signaux qu'il avait vu un sous-marin boche vers Matapan, et tous les bateaux qu'on a rencontrés ont gagné au sud. Quant à ceux qui venaient après nous, ils se sont fait déquiller sans qu'on ait pu rien leur dire !

A Salonique, les autorités maritimes ont posé à Fourgues cent mille questions sur cette aventure. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (*14 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu le *Worthminster*?

— Pas de T. S. F.

— Pourquoi n'avez-vous pas couru après le sous-marin?

— Drosse engagée et avariée.

— Pourquoi n'avez-vous pas attaqué le sous-marin?

— Pas de canons et une mer démontée.

— Pourquoi n'avez-vous pas hissé des signaux au *Worthminster*?

— Il était à l'horizon, il pleuvait. On n'aurait pas vu un pavillon à cinq cents mètres.

Et patati et patata. Fourgues est parti tout court en laissant son papier écrit, ...

. . . . . .

. . . . . (*5 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Mais ça, mon vieux c'est de la mauvaise humeur du moment, et il n'a pas plus envie que moi que le *Pamir* aille baliser le fond de l'eau. Pendant qu'on débarquait notre matériel pour l'armée d'Orient, il y avait pas mal de cargos sur rade, et un jour Fourgues a invité à déjeuner tous les commandants des cargos. Comme il est très populaire, on s'est trouvé une tablée de quinze ou vingt, tous des types à poil et à cran, qui, depuis le début de la guerre, bourlinguent au nord et au sud avec des millions de marchandise dans le ventre ou bien des troupes en veux-tu,

en voilà. Tu sais, ça fait plaisir d'écouter des conversations pareilles, des gens qui turbinent pour de bon et qui n'ont pas la trouille, et puis entre marins on ne la fait pas à la pose; d'ailleurs Fourgues qui présidait n'avale pas les bourdes comme un mousse. Alors chacun racontait sa petite histoire, comme ça lui était arrivé et sans bourrer le crâne de personne. Ils avaient tous été plus ou moins attaqués, torpillés, canonnés, mais ils en étaient sortis puisque tous étaient là. Ils disaient cependant que c'était là jeu de quilles qui commençait sérieusement, que tôt ou tard, chacun ne s'en tirerait pas sans avaro. Il y en a qui avaient la T. S. F. et des canons ; seulement leurs canons ne portaient pas si loin que ceux des sous-marins qui les avaient attaqués, et quand ils appelaient par T. S. F., pendant des heures, pour prévenir d'un danger, personne ne leur répondait. Il y en avait qui avaient la T. S. F. et pas de canons, et comme ils n'avaient qu'un seul opérateur, et qu'un homme n'est jamais qu'un et ne peut pas rester avec les écouteurs aux oreilles sans dormir pendant vingt-quatre heures sur vingt-quatre heures sous peine de devenir fou, leur bateau n'était pas informé des dangers et l'avait parfois échappé belle. Il y en a qui avaient des canons et pas de T. S. F., mais on leur avait donné des canons de rebut qui s'enrayaient au troisième coup et c'est comme s'il n'en avaient pas. Il y en a qui n'avaient ni canons ni T. S. F. : voir *Pamir* ; c'était le plus grand nombre et ceux-là n'avaient qu'à faire leur testament comme réponse aux sous-marins. Tout ça n'était pas très folichon à constater, et sans Fourgues, qui était à la bonne ce jour-là, ça aurait tourné à la cérémonie funéraire. D'autant plus qu'on parlait aussi des embarcations de sauvetage, qui sont insuffisantes partout ; des machines à bout de souffle depuis qu'on les fait tourner, marche ou crève ; des bateaux qui tiennent debout parce qu'ils ont bon caractère mais qui se décollent dans tous les coins. Bref, toutes les misères que tu as connues dans le temps, mon vieux, mais qui n'étaient que rigolade à côté de l'emberlificotage présent.

. . . . . .

. . . . . (*16 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Amen et gloire aux torpillés!

Si j'avais le temps et si je savais y faire, je te raconterais des tas de choses intéressantes sur Salonique pendant qu'on y était. Venizelos avance du côté de Monastir, le gouvernement national, etc... Tu peux dire qu'il y a du mouvement et des papotages. Mais il me faudrait des journaux de bord entiers, et puis, en dehors du métier j'ai peur de dire des bêtises. Je te prie de croire qu'ils ont été contents de recevoir notre camelote de Marseille, à l'armée d'Orient : matériel de voie ferrée, tracteurs, pneumatiques, affûts et essence. Quand les bateaux sont en retard, ça retarde les opérations d'autant. Quand ils sont coulés, il faut attendre le remplaçant pour aller de l'avant : alors, en France, il faut reconstituer le stock, l'envoyer à Marseille, trouver un autre bateau et le remplir ; bref, un petit mois de retard ; sans compter qu'il manque toujours quelque chose dans le deuxième envoi, un rien du tout qui arrête une voiture, un canon ou une voie ferrée. Ils ne se doutent pas de ça sur le front de France, où ils n'ont qu'à donner un coup de téléphone sur l'arrière pour faire rappliquer la marchandise. Ici, quand on n'a pas, on n'a pas, et ça fait le compte. Mais les journaux de France du pays hurlent qu'on a un poil dans la main. Je ne suis que commandant en second du *Pamir*, mais j'aime mieux ma place que celle de Sarrail.

De Salonique on est allé au Pirée, Salamine et partout par là pour passer des rechanges et approvisionnements aux bateaux de l'armée navale : hélices, tubes de chaudières, câbles électriques, torpilles, tôlerie, petit outillage, une vraie quincaillerie. On allait d'un mouillage à l'autre, crachant quelques tonnes par-ci par-là, et on apprenait les bribes des histoires du 1er décembre à Athènes, qui étaient toutes chaudes. Ne t'attends pas non plus à ce que je te dégoise tout ça. La poste n'est pas sûre, et ce n'est pas les choses arrivées réellement qui comptent, c'est celles qu'on dit officiellement.

. . . . . .

. . . . . (*6 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Pendant que le *Pamir* faisait sa petite odyssée dans les ports grecs, comme dit Villiers, nous nous demandions encore tous trois à quoi servent les

grosses barques de guerre avec leur mille hommes d'équipage et leurs canons énormes. Si c'est pour notre prestige en Orient, une journée comme celle du 1er décembre démolit la présence de mille cuirassés. Si c'est pour faire une bataille navale, c'est contre qui? Les Autrichiens? alors pas besoin de garder plus que le double des bateaux autrichiens, et il vaut mieux désarmer les bateaux français qui boulottent du charbon et ahurissent à ne rien faire des dizaines de milliers de matelots, qu'on verrait mieux sur des chalutiers et des petits bâtiments de surveillance : avec une seule grosse barque inutilisée on en armerait dix ou quinze qui serviraient à quelque chose. Si c'est pour offrir aux sous-marins boches des cibles qui en vaillent la peine, quand les grosses barques vont se faire caréner en France ou à Bizerte — pourquoi pas au Kamtchatka — alors qu'il y a l'Italie à portée de la main, alors on comprend. Mais tout ça ne me regarde pas et j'ai bien assez du *Pamir* et de la navigation.

A Argostoli, où on nous a envoyés pour vider nos cales pour des cuirassés qui se trouvaient là, nous avons continué à faire les mêmes réflexions. Équipages et jeunes officiers s'ennuient à crever et ils se rongent les poings à essayer d'avoir du service actif, le seul possible maintenant pour les marins de guerre, la chasse aux sous-marins sur des petits bateaux. . . . . Alors, pour avoir l'air de les occuper, on leur fait faire des tas d'exercices du temps de paix. Dame ! que veux-tu? la guerre ne viendra pas pour eux, sauf d'être torpillés peut-être, et il faut bien qu'ils aient l'air de servir à quelque chose. En voilà encore une force française qu'on aura laissée en carafe. Et de la première qualité. Rien que des gars costaux qui demandent à quitter leur bateau pour aller au danger. C'est pas comme les types qui demandent à quitter les tranchées pour gagner de la galette loin des coups. Les marins voudraient faire de la vraie mer en gagnant peau de balle autant qu'avant. Mais qu'ils en aient envie ou non, c'est kif-kif ! Le fil est coupé avec la France, où tout le monde ignore la marine et s'en soucie comme du Siam.

Tu parles si on nous est tombé sur le paletot à Argostoli pour avoir les derniers cris d'Athènes et de l'armée navale,

d'où nous arrivions tout droit. Ils ne savent rien ici, ou presque. . . . . .
. . . . . .
. . . . . (*7 lignes censurées*) . . . . . .
. . . . . .
. . . . . Alors Fourgues et nous, avons mis notre langue dans le coin avec la chique dessus, et on a répondu, aux jeunes, qui connaissent des bribes, que nous n'avions pas qualité pour dire ce qu'on savait. Et voilà ! Tu nous vois, mon vieux, dans le rôle de censeurs ! Ça nous va comme des gants à une tortue. D'ailleurs, comme les aventures forment la jeunesse, je comprends très bien la censure après cette histoire-là, tandis qu'avant je n'y pigeais goutte et me demandais pourquoi un pays comme la France n'était pas digne de la vérité. La censure, mon vieux, c'est pour empêcher les gens d'avoir une maladie de cœur. Pas les gens du front ou de la mer, qui ne seraient pas plus malades de la vérité que d'un obus ou d'une torpille, mais tous les potentats qui se font sur la guerre de l'avancement ou une réputation, et qui n'aiment pas qu'on leur mette le nez dans leur histoire. Dire qu'un pays comme le nôtre, où tout le monde se fait casser la margoulette en riant est traité de la sorte pour couvrir une bande d'imprévoyants ! C'est à rire jusqu'au jugement dernier.

Tout de même, c'est plus ou moins drôle de voir les indigènes du pays nous regarder avec l'air de se payer notre fiole, depuis le 1er décembre. Qu'est-ce qu'on attend pour leur faire suer dix fois le sang des marins français? Il n'y a pas d'influence extérieure qui tienne ! On s'en bat l'œil que celui-ci ou celui-là ne veuille pas faire bobo à leur Constantin chéri, mais le sang français c'est une affaire française, et nous pouvons bien répondre aux autres : « A bas les pattes. Laissez-moi régler ce compte ! » D'ailleurs, avec des bonshommes qui n'ont d'admiration que pour la trique, à preuve qu'ils sont bouche bée sur leur derrière devant les bandits boches, il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures. Seulement nous nous gargarisons avec les souvenirs de l'antiquité, et comme tous ces helléno-boches connaissent notre gourderie, ils jouent de ce violon-là en roulant des yeux blancs. Mince alors ! faut-il

que ça nous tienne au sang d'être poires pour couper dans cette chanson ! Fourgues m'a expliqué ça en trois paroles, comme il sait faire.

— Voilà l'histoire, petit. Il y a des aventuriers, des escrocs qui veulent épouser une bonne madame avec le sac. Alors, ils lui récitent des vers, font la bouche en cœur et prennent des poses romantiques. La bonne dame se laisse chatouiller et passe devant le maire, ses patards en serre-file. Alors qu'est-ce qu'elle prend? Le joli cœur lui boulotte sa galette, lui tape dessus et se paye sa tête pour faire un total. Eh bien ! le gouvernement grec et l'Entente, c'est le même tonneau. On nous joue l'orchestre des grands aïeux, Thémistocle et Canaris, et quand nous arrivons la main tendue, bon pour cent marins massacrés ! Si encore on leur retournait la botte, ça irait peut-être. Mais nous leur répondons : « On peut causer. » Alors tout le monde s'assied sur les cadavres en rond, et c'est le sang français qui fait tapis vert !... Au lieu de ça, qu'on leur dise : « Constantin ou du pain !... » Qu'on leur ferme les ports puisqu'on a des bateaux qui ne fichent rien, et dans huit jours nous serions débarrassés des gars qui nous tirent dans le dos, nous coupent les ponts, et reçoivent tous les matins leurs instructions de Potsdam. Mais que veux-tu, petit, le Français est bon pour se faire tuer et demander pardon ensuite. Du moins, c'est la doctrine.

Moi, mon vieux, je ne sais pas ce que c'est que Canaris et Thémistocle, de vieux farceurs sans doute, mais le reste est clair comme le jour. Qu'est-ce qu'on peut bien raconter là-dessus en France ? Ici déjà, à deux jours du Pirée, il n'y a pas moyen que nous du *Pamir* qui y étions, nous nous fassions entendre, juge un peu de ce que ça doit être là-bas !

Et puis, la barbe ! Le *Pamir* attend des ordres. C'est l'habitude. Fourgues a peur qu'on ne nous fasse prendre du charbon, vu que ça devient une denrée plus chère que le gigot. Moi je m'en fiche, je m'en refiche et contrefiche. Si tu n'es pas comme moi, c'est que les galons t'ont bien changé.

La patte.

Norvège, 13 février 1917.

Mon vieux parrain,

Ça t'épate que je te donne ce nom-là. Ce n'est pourtant pas malin. Il y aura pour la classe 1937 un petit conscrit ou une petite maman qui me ressemblera, je l'espère, et tu es le parrain d'office. Pas de réclamation, hein? J'ai appris ça l'autre jour en arrivant à Bergen ; la lettre me courait après depuis deux mois, mais on a tellement roulaillé, depuis deux mois, et puis la censure a retenu les lettres en Grèce, en sorte que c'est un futur papa tout neuf qui t'envoie son faire-part. Si tu ne me félicites pas tu n'es pas un frère. Ça suffit pour les histoires de famille. Il n'en arrive d'ailleurs pas si souvent dans la vie des hommes. Ne va pas croire que je fais le malin parce qu'il va sortir une petite carte postale dont j'aurai fait le cliché. Non, mon vieux! Je ne t'écrase pas. Fais-en autant quand tu pourras et si tu peux et nous serons quittes. Et puis, si c'est toi qui as la veine de voir le premier mon ou ma moustique, embrasse la maman et le bébé de ma part. Tu vois que c'est de bon cœur.

Il y a si longtemps que je ne t'ai pas écrit que je ne me rappelle pas d'où est partie ma dernière. Je crois que tu te faisais caréner à Bizerte et que moi j'attendais à Argostoli. Si je me répète passe les redites et prends où je t'aurai laissé.

Voilà ce qu'on a fait : Argostoli, Messine, Ajaccio (mais ça c'est du rabiot comme tu verras), Lisbonne, Bilbao, Brest, Liverpool, Bergen et les ports norvégiens où le *Pamir* ramasse du bois. Et tu sais on n'a pas moisi en mer ni dans les ports, comme tu t'en rendras compte. Cette fois on a fait du travail utile et sauf cette déclaration de blocus allemand, qui nous prend en Norvége, tout irait pour le mieux. Mais je fais comme Villiers quand il discute : je série les questions.

Il y avait à Argostoli trois autres patouilleurs qui partaient en même temps que le *Pamir* ou à peu près, et on nous a fait faire route ensemble pour rejoindre un gros croiseur à l'ouest de Cérigo, afin de faire convoi avec d'autres bateaux que le croiseur avait ramassés à Salonique, à Salamine, ou ailleurs. Il y avait un contre-torpilleur, le *Revolver*, pour nous convoyer tous tant que nous étions. Comme tu penses le convoi était

formé de hourques qui donnaient les unes huit nœuds et les autres quatorze, et comme on s'est tous rencontrés au soir, le lendemain matin il y en avait qui étaient perdus devant l'horizon et les autres derrière. Enfin on s'est rabiboché comme on a pu et on a suivi la route . . . Vers le matin du deuxième jour, le croiseur a hissé des tas de signaux pour nous dire de piquer au sud, parce que pendant la nuit un sous-marin avait travaillé sur la route . . ., et nous nous sommes tous cavalés au sud, les plus rapides en tête, les rouleaux mécaniques derrière, et le *Pamir* dans la tonne moyenne. Ça valait le coup de voir cette course d'obstacles. Le croiseur avait ordre de toucher à Messine ou ailleurs de ce côté-là, il ne nous l'a pas dit, mais il nous a ramassés tant bien que mal et nous a conduits dans le détroit de Messine où on s'est trouvé tous en tas vers midi ; et s'il y avait eu un sous-marin à nous regarder il ne nous aurait pas plus manqués qu'un éléphant dans une fenêtre. Là le croiseur et le contre-torpilleur nous ont signalé bon voyage, et nous ont donné ordre de filer par la route . . . jusque devant Marseille où chacun suivrait sa destination par les routes . . . Mais comme il n'y avait plus personne pour faire la police, les bons marcheurs en ont mis, les autres ont calé, et avant d'arriver à Bonifacio le *Pamir* n'avait plus en vue qu'un grand vapeur qui a disparu à la nuit à l'horizon devant. On a marché toute la nuit et le lendemain, au jour, qu'est-ce que Fourgues voit? Le grand vapeur désemparé qui avait reçu une torpille dans le gouvernail et l'hélice, et qui demandait à être remorqué. Comme ce vapeur avait un canon, Fourgues a pensé qu'il avait arrosé le sous-marin et que celui-ci s'était trotté pour attendre les copains qui suivaient la route secrète. Il nous a peut-être manqués d'une heure à une heure et demie, au plus, mais nous n'avons rien vu pendant qu'on a rejoint le grand vapeur, la *Sainte-Eulalie,* non plus que pendant qu'on l'a remorqué jusqu'à Ajaccio. Ça n'a pas été commode à lui passer la remorque, vu qu'il y avait un reste de mistral et que la *Sainte-Eulalie,* était tombée travers au vent. Il y a eu un de nos hommes qui a eu une patte cassée par la première aussière qui a pété. La deuxième a tenu bon, et le *Pamir* a remorqué l'éclopé jusqu'à Ajaccio à cinq nœuds de vitesse. A Ajaccio

on a débarqué notre blessé, et comme il n'y avait plus de raison pour aller devant Marseille vu que le convoi était dispersé, Fourgues a fichu le camp droit sur Lisbonne où on lui a dit de passer à Argostoli, ...

. . . . . .

. . . . . (*10 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .Alors il a rejoint la côte espagnole un peu au sud des Baléares et on a suivi la terre jusqu'à Lisbonne.

Fourgues dit que ça lui a peut-être fait perdre un jour, mais que les sous-marins sont moins dangereux à proximité des côtes, vu que s'ils nous envoient une torpille on peut avoir le temps de jeter le bateau au sec et de le sauver subséquemment ; et qu'en tous cas les équipages et les embarcations sont presque sûrement sauvés puisqu'ils n'ont qu'à donner quelques coups d'aviron pour gagner la terre ferme. Fourgues ajoute que cette règle devrait être générale.

A Lisbonne on fait du charbon, et le *Pamir* a pris le matériel que nous a passé la marine portugaise pour le corps expéditionnaire que le Portugal forme en France. Nous avons été très bien reçus à Lisbonne, ce n'est pas comme dans d'autres pays alliés où ça n'est ni chair ni poisson. Les Portugais y vont franc jeu. Ils ne sont pas riches et leur armée n'est pas immense, mais ils ne demandent qu'à taper sur les Boches et à les démolir, ce qui devrait être l'idéal de tous les alliés, au lieu de faire des combinaisons louches comme certains.

Nous avons à moitié rempli nos cabs ; la cab arrière, à Lisbonne, avec le matériel de guerre portugais, et nous sommes allés à Bilbao pour fourrer de l'acier dans le cab avant. Tout ça a été fait en cinq sec. Les Espagnols, je veux dire les armateurs, commencent à renâcler pour nous passer du minerai, parce qu'ils disent que les Boches vont envoyer tous les bateaux par le fond et que l'Espagne ne tient pas à perdre toute sa flotte. Alors ils demandent des prix formidables ; ça fait des négociations à n'en plus finir, et le minerai s'empile sur les quais. C'est pourquoi le *Pamir* a vite chargé.

Je passe à toute vitesse parce que je veux arriver au trot

aux affaires actuelles et aux histoires de Norvège, et que le courrier part après-demain. Nous avons fichu le camp pour Brest où le *Pamir* a débarqué le matériel portugais et le métal espagnol. Pendant la traversée nous avons passé près d'une épave ou plutôt de cinquante épaves : bois, bûches, bouées, etc., qui occupaient un demi-mille de mer. Fourgues a fait chercher pendant tout l'après-midi pour voir si on ne trouverait pas quelque radeau ou canot du bateau démoli. Mais ça a dû être le même coup que le *Suffren*, qui n'a laissé que son absence comme preuve de naufrage, et nous n'avons rien cueilli. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Quand on a eu vidé notre camelote à Brest, le *Pamir* a attendu un jour tout au plus et on l'a expédié en Norvège pour chercher des bois en planches et madriers, Faut croire qu'il n'y a pas des bateaux de reste maintenant, quoique les journaux racontent qu'il y a cent mille sorties et rentrées à la semaine, et que la guerre sous-marine est un fiasco pour les Boches. Au début de la guerre, on n'avait pas peur de faire poireauter le *Pamir* des huit et dix jours sans rien faire dans un port. Maintenant au galop ! Tous les copains qu'on a vus, ils serrent les rangs aussi. Ça ira tant que ça pourra. Et puis à un moment donné, il n'y aura plus mèche. Alors on commencera à serrer d'un cran la boustifaille et le charbon du pays, et puis de deux, et puis de trois pendant que nous continuerons à être envoyés au fond. Si ça pouvait ouvrir au pays les yeux sur l'importance de la marine et le besoin de la protéger ! Passe encore. Mais tu verras qu'on trouvera moyen de lui faire avaler une nouvelle vessie. La France n'est pas maritime et se laissera toujours bourrer le crâne sur la marine. D'ailleurs j'anticipe et je te dis cela comme si le blocus boche était déclaré à ce moment-là, tandis qu'il ne l'est que depuis qu'on est en Norvège. Donc nous partons de Brest.

Nous avons ordre de filer par le canal d'Irlande, vieille connaissance depuis la guerre. Dans la Manche, vers dix heures du matin, j'ai vu droit devant le *Pamir* une mine qui avait dû se décrocher du fond, et qui filait en dérive comme

un simple bout de bois. Si ça avait été la nuit je ne t'écrirais pas, mon vieux, ni personne du *Pamir* parce qu'il y avait de quoi faire sauter quatre *Pamir* réunis. J'ai mis à droite. Nous avons regardé et admiré la mine et puis c'est tout. Pas un canton pour l'envoyer au fond. Pas de T. S. F. pour informer les autorités à Liverpool, au sujet de cette mine. Mais il voulait aussi prendre du matériel de rechange à Birkenhead et on a mouillé dans le Mersey.

Fourgues a eu le malheur de télégraphier au patron qu'il était à Liverpool, et le patron qui ne perd jamais l'occasion d'arrondir son pécule nous a répondu d'attendre quarante-huit heures pour embarquer du fret urgent pour la Norvège. Ce fret urgent, mon vieux, c'étaient des wagons et des montagnes de sucre, de conserves et de confitures pour la Norvège. Il paraît qu'en Norvège ils n'ont pas peur d'acheter ce qui se paye en France le poids de l'or. Si tu veux mon avis, c'est pas la cargaison du *Pamir* qui rendra l'embonpoint aux Norvégiens qui en manquent. Plus au sud, il y a des claqueurs de bec et nous aurons travaillé pour eux. Quand on est bête c'est pour longtemps. Comme blocus les Alliés se servent d'un filet aux mailles crevées, ici comme en Grèce et ailleurs. Mais ça c'est d'autres histoires. Pendant la traversée de Liverpool à Bergen, que je te recommande si tu aimes la gymnastique, vu qu'on n'a pas cessé une minute de rouler bord sur bord, Villiers s'est amusé à faire des calculs d'après le journal de navigation pour voir combien le *Pamir* avait fait de kilomètres et transporté de marchandises depuis trente mois de guerre. Il a trouvé qu'on a fait trois fois et demie le tour du monde, transporté entre quatre-vingts et cent millions de camelote. On aurait pu dépasser ce dernier chiffre — et comment! si nous n'avions pas eu tant de voyages à vide. Mais enfin, tel qu'il est, Fourgues a dit que le *Pamir* avait fait sa force. Quand on pense que les plus gros cargos ont pu en trimballer le double ou le triple et que la France avait besoin de tout cela, on peut dire que les marins marchands n'ont pas démérité. Oh ! mon vieux, ce n'est pas pour nous pousser du col et dire qu'on est des types épatants. Tout ça c'est bon pour les fils à papa qui se font photographier dans les journaux ou bien les bonshommes qui se pavanent dans les brasseries de Paris. Ceux-là

en ont peut-être fait gros comme l'ongle et font du volume gros comme la tour Eiffel. Mais nous qui trimons sans que personne le sache, et qui recevons des engueulades plus souvent que des récompenses, sans compter les capilotades de torpilles et de mines et pas plus de huit jours de permission en rade, mais je me demande ce que l'entente aurait fait si nous n'avions pas été là, solides au poste et silencieux. Si les Français n'arrivent pas à comprendre après cela ce que représente la marine marchande, c'est qu'ils sont bouchés à la colle forte, et qu'il n'y a plus qu'à larguer tous les bateaux pour s'en aller planter des topinambours dans son patelin. Arrange tout ça comme tu voudras, la France a besoin du monde entier pour gagner sa victoire, et comme il n'y a pas de chemins de fer pour aller en Australie, en Argentine ou aux États-Unis, ni dans aucun des pays qui nous refilent des matières premières, on était bel et bien cuits sans la marine marchande. Mais va-t'en voir s'ils viennent, Jean ! Il n'y a pas de danger pour qu'on insiste là-dessus à Paris, et nous continuerons à rester sur le trimard, comme devant, pendant que ces messieurs se gargariseront les uns de palabres et les autres de fafiots à leur crever les poches.

. . . . . .

. . . . . (*6 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

C'est pendant que le *Pamir* était à Bergen qu'est arrivée la nouvelle de la guerre sous-marine que les Boches vont mener sans merci, avec blocus, zones défendues, pas d'avertissements, et tout le catalogue. Tu penses que sur le *Pamir* personne n'a été bien épaté de cette histoire qui fait pousser les hauts cris à tous les gros légumes et aux journaux de l'entente. Nous et tous les copains qui bouffons des lieues sur mer et entendons parler un peu partout, il y a belle lurette que nous sentons venir le grain. Seulement nous ne sommes pas des officiels, alors il fallait croire qu'on se trompait. Eh bien ! La bombe arrive. Qui est-ce qui va trinquer? D'abord les petits bateaux qui vont sur l'eau. Ensuite la France qui va faire ceinture. Qu'est-ce qu'on va prendre, au pays, comme augmentation de prix du charbon, de la farine, du beurre et de tout?

Nous qui avons l'habitude de transporter toutes ces camelotes, nous savons ce que représente une tuile pareille. Mais le bon public qui achète ça à la boutique du coin, et qui croit que ça vient tout seul comme la pluie ou l'air qu'on respire, il va plutôt faire une tête. Bien sûr on ne lui dira pas d'où ça vient et il ne se doutera pas qu'il paye le double ou triple prix à cause que les bateaux trébuchent sur l'eau. On lui servira des raisons à l'eau de savon, parce qu'il est défendu de dire la raison de rien. Mais la censure n'empêchera tout de même pas de couper le gaz, l'électricité, les chemins de fer, les restaurants et tout ce qui rend la vie facile. Car tu peux croire que les Boches ne vont pas y aller avec le dos de la cuiller. Ici, tout près de chez eux, on a des tuyaux, et nous en avons ramassé pas mal à Bergen et à Christiansund, d'où je t'écris pendant que nous chargeons des stères et des kilostères de bois en planches et en madriers. C'est encore heureux d'ailleurs que le *Pamir* se trouve ici pour prendre ce bois, car tous les bateaux norvégiens ont reçu l'ordre de rester là sans bouger à cause du blocus allemand, et je te prie de croire qu'il y a quelques milliers de tonnes de bois de construction. Comment va-t-on faire, déjà que ça manquait? Le pire est que les Hollandais, Espagnols et autres neutres vont aussi suspendre leur trafic parce qu'ils ne tiennent pas à faire culbuter leurs bateaux. Enfin le *Pamir* aura toujours ses trois à trois mille deux cents tonnes de bois qui serviront bien à construire des baraquements de poilus, des voies ferrées, des montants de tranchées, pour au moins un corps d'armée.

C'est au moins aussi utile que les obus et le charbon, et nous sommes contents de cette cargaison.

Pour en revenir aux tuyaux qu'on a recueillis ici, il paraît que ça bouillonne en Russie, et qu'un tas de gens trouvent à Pétrograd et ailleurs que ça suffit de subir l'influence des Allemands, qui mettent des bâtons dans les roues jusqu'à la cour et la famille impériale. Beaucoup de gens prétendent que ça ne peut finir que par la paix séparée ou la révolution. Pour tout dire, les affaires sont assez troubles là-bas, de l'avis de personnes qui en viennent.

En Allemagne, on ne parle plus que de sous-marins, et le public en attend des merveilles. Les Norvégiens disent qu'il

est sorti plusieurs sous-marins par semaine depuis plusieurs mois et qu'il y en a beaucoup qui sèmeront des mines. Alors, comme tu peux croire que les Boches vont faire comme ils ont dit, la navigation va devenir comme des pièges à loups, et on sautera sans savoir ni qui ni comment. Le *Pamir* est bien servi pour la première traversée après le blocus. Il a à franchir en long toute la zone défendue, ...
. . . . . .
. . . . . D'ailleurs, Fourgues dit que l'Entente est assez riche pour prétendre qu'elle peut supporter tout ça. Qu'on coule par mois mille ou cinq mille tonnes, Fourgues dit qu'on mettra dans les journaux que c'est du bluff. Seulement c'est le public qui paiera en fin de compte. Nous, qu'on y passe ou non, ça n'a guère d'importance. Tout ce qu'on aura comme oraison funèbre c'est le silence partout. Mais tout ça, c'est des balivernes. Je vais ce soir au cinéma avec Villiers qui m'offre cette fête en l'honneur de ma paternité. Nous dînerons à terre. Nous appareillerons dans trois jours pour un port de l'Atlantique qui n'est pas fixé. Tu vois cette veine, si c'était la Rochelle ou Saint-Nazaire? J'irais embrasser la jeune maman. Bah ! qui vivra verra. Les marins ne sont pas faits pour être en famille, et, comme dit le proverbe, femme de marin, femme de chagrin ! Je t'envoie ma photo que j'ai fait prendre à Bergen, et que j'envoie aussi à ma femme pour qu'elle me regarde en attendant le bébé. Tu verras que je me porte bien et que la guerre me réussit. Ce que j'écris sur la photo, je le pense, tu le sais. Tu es mon vieux frère et je t'embrasse jusqu'à la prochaine.

Y.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL (fin février 1917)

On est sans nouvelles du Pamir *que les radiogrammes allemands signalent comme torpillé. Ce navire, d'un vieux modèle, et qui ne transportait aucun militaire, doit être considéré comme perdu corps et biens.*

LE HAREM ENTR'OUVERT[1]

MŒURS TUNISIENNES

VII

LES DÉSENCHANTÉES A TUNIS

Je les avais rencontrées pour la première fois aux noces de Lella Sbeïtla, fille d'un cheikh cadhi. Leurs robes étroites, également pailletées d'acier, l'une en satin rose, l'autre en satin ciel, et quelque peu décolletées, détonnaient fort au milieu des pantalons bouffants, des gebbas brodées d'or, des boléros étincelants. Elles leur donnaient l'apparence d'honnêtes chanteuses de petit café-concert bien provincial, mais une certaine distinction et je ne sais quelle grâce un peu hautaine détruisait vite cette impression pour faire place à l'incertitude.

— Ce sont les dames Dali Bach, deux femmes turques épousées par des Tunisiens, — me dit ma voisine, une poupée fardée, bouffie de graisse.

Justement elles s'avançaient toutes deux vers moi et engageaient la conversation avec aisance.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1917.

— Nous sommes enchantées de faire votre connaissance, madame, nous avons si rarement l'occasion de rencontrer des Européennes ! Permettez-moi de vous présenter ma cousine Zeïneb, madame Ali Dali Bach, — me dit la robe rose dans un français sans accent.

— Et moi, — reprit la robe bleue, — je vous présente ma cousine et belle-mère Tejbeha, madame Tahar Dali Bach.

Elles étaient pareillement jeunes, minces et pâles. Leurs visages aux traits menus ne se rehaussaient d'aucun fard, et leurs coiffures ressemblaient à celles des petites bourgeoises légèrement en retard sur la mode.

— Nous avons épousé, il y a quatre ans, messieurs Dali Bach, père et fils, venus à Stamboul, et c'est ce qui crée entre nous cette étrange parenté, — expliqua madame Zeïneb.

— Oh ! dites-nous, je vous prie, les dernières nouvelles de la guerre ! — implora madame Tejbeha, — nous ne recevons point de journaux.

— Et songez, — ajouta Zeïneb, — que nos frères, nos cousins, tous nos parents et leurs amis, se battent là-bas !

Une véritable angoisse les défigurait dans l'attente de ma réponse.

Hélas ! les nouvelles étaient bien mauvaises ! Andrinople venait de tomber aux mains des Bulgares. Pouvais-je leur apprendre cela, au milieu de cette fête, de cette musique, de ces danses?

Je répondis évasivement :

— La situation de l'armée turque est toujours critique, mais à Constantinople on s'occupe d'une réorganisation, on va sans doute envoyer des renforts...

— Vous comprenez, c'est si triste d'être loin des siens, en pareilles circonstances.

— Oh ! oui, c'est déjà bien dur en tout temps, d'habiter un autre pays. Alors maintenant !...

— Vous ne vous plaisez pas à Tunis, — demandai-je, heureuse de détourner la conversation.

— Non certes ! — s'écrièrent-elles toutes deux. — L'existence ici est odieuse lorsqu'on en a connu une autre plus libre, plus animée, plus intéressante.

— Pensez, — dit Zeïneb, — que nous sommes cloîtrées ici

comme toutes les musulmanes de notre condition, ne sortant jamais, jamais à pied, et si rarement en voiture close pour un mariage !

— C'est la troisième fois en quatre ans... A Stamboul au contraire, nous circulions avec notre institutrice. Le tcharchaf n'est pas bien gênant, à peine plus épais qu'une voilette d'automobile.

— Nous allions voir nos amies, nous les réunissions à des thés, nous jouions la comédie entre nous.

— Ah ! Stamboul !... — soupirèrent-elles, un sourire d'extase au coin des lèvres, et les yeux humides.

— Mais alors, puisque vous viviez si heureuses là-bas, pourquoi avoir épousé des Tunisiens?

— Savions-nous ce qui nous attendait?... Nous avions seize ans, nos parents nous poussaient à ce double mariage. Les Dali Bach sont riches et de noble famille... il y avait aussi l'attrait du voyage, d'un pays nouveau, et surtout celui de ne pas nous séparer, nous qui nous aimions tant.

— C'est la seule chose qui ne nous ait pas déçues !...

— Mais, — dis-je, — sont-ce vos parents qui ont décidé le mariage de l'une avec Si Tahar, et de l'autre avec Si Ali?

— Non, ils nous ont laissé le choix. Nous ne les connaissions pas, l'âge seul était en question. Nous les avons tirés au sort.

— Les lots se valent, — murmura Tejbeha.

Et comme je me levais pour partir, elles s'écrièrent :

— Déjà ! Nous étions si contentes de parler avec vous ! Toutes ces Tunisiennes sont tellement nulles et ignorantes ! Oh ! vous viendrez nous voir, n'est-ce pas?

— Avec plaisir, — répondis-je, en prenant leur adresse.

Maintenant je vais assez souvent chez mes amies turques, bien que leur logis et leurs discours provoquent la tristesse.

Elles habitent une grande et luxueuse demeure près de Tourbet El Bey, cage dorée, mais trop bien close. Et leurs vêtements européens, étriqués et ternes semblent dépaysés au milieu des faïences, autant que le mobilier anglais de leurs chambres, et les petits fauteuils Louis XVI du salon.

— C'est un cadeau de nos parents, — dit Zeïneb, — n'est-ce pas qu'il est joli? Lorsque nous sommes arrivées ici, il n'y avait que des coffres et des divans, — ajouta-t-elle méprisante.

— Vous avez vu notre piano? Il n'est pas très bien accordé. Vous pourriez cependant nous jouer quelque chose?

— Je le voudrais, mais je ne sais pas. Vous sûrement, vous êtes musiciennes et vous connaissez de jolis morceaux.

— Nous en avons appris quelques-uns autrefois, Tejbeha est la plus forte, — dit Zeïneb en poussant sa cousine au piano.

La *Valse bleue*, *Amoureuse*, les *Lanciers*, retentirent drôlement sous les voûtes de stuc ciselé. Les négresses et toutes les servantes de la maison sont accourues, et regardent, vite renvoyées du reste par Zeïneb.

— Et ne savez-vous rien d'oriental? — demandai-je.

— Non, rien du tout... Ah ! si, la *Marche turque*.

... Grave, recueillie, Tejbeha commence à jouer. Zeïneb l'écoute les regards perdus dans un rêve lointain. Et le morceau fini, un silence s'établit entre nous, les deux jeunes femmes se détournent émues, les yeux pleins de souvenirs et de larmes. On dirait qu'une brise fraîche venue de Stamboul, a passé dans le grand salon sombre.

— Te souviens-tu, — dit Zeïneb, — de ce jour où nous étions allées aux Eaux-Douces avec Madji?

— Oui, des soldats manœuvraient de l'autre côté du Bosphore, et l'on entendait par instants la *Marche turque*.

Et soudain Tejbeha éclate en sanglots.

— Oh ! nous ne retournerons jamais plus là-bas !...

— Voyons, calme-toi, ma chérie, aujourd'hui est un beau jour, puisque nous avons notre amie.

— C'est vrai, je suis ridicule, excusez-moi.

— Tiens, prépare donc le thé, — dit Zeïneb, — tandis que je vais montrer à madame R... ma nouvelle robe. Voulez-vous venir?

— Cette pauvre Tejbeha est si nerveuse, — continua-t-elle dans sa chambre. — Vous n'imaginez pas l'existence que Si Tahar lui fait. C'est un vieillard despotique et vicieux, il voudrait la plier à ses caprices les plus lubriques. Il s'est pris pour elle d'une passion folle, une véritable frénésie, et Tejbeha du premier jour s'est révoltée de dégoût. Chaque soir, quand il rentre, excité, ignoble, ce sont des scènes affreuses. J'entends les cris et les plaintes de ma cousine et je ne puis rien. C'est terrible !...

— Quel âge a Sî Tahar?

— Soixante-douze ans au moins... Mais il est solide, allez ! Il n'y a pas à espérer une prompte délivrance, — ricane Zeïneb avec une expression haineuse. — Voulez-vous voir ma robe puisque nous sommes montées pour cela?

Elle tire de l'armoire à glace un costume tailleur gris à peu près à la mode.

— C'est une ouvrière italienne, madame Buona Cordi, qui travaille pour nous. Il paraît que ces jaquettes sont le dernier cri. Qu'en pensez-vous?

— C'est très bien. Tout à fait dans le mouvement.

Zeïneb exhibe une toque de loutre à grande aigrette.

— Et ceci?

— Charmant ! Mais que vouvez-vous faire d'un costume tailleur et d'un chapeau puisque vous ne sortez jamais?

— C'est vrai ! Mais ça nous fait tant de plaisir d'en avoir ! Nous les mettons de temps en temps, et nous marchons dans le patio en nous imaginant qu'il n'y a pas de murs autour de nous... C'est triste, n'est-ce pas?...

— Oh ! être enfermées toujours ainsi, ne plus voir un arbre, ni une rue, ni d'autres visages que ceux des servantes stupides ! — s'exclame rageusement Tejbeha qui vient d'entrer. — Il y a des jours où l'on croit devenir folles !

— Comment vous occupez-vous? Avez-vous des livres?

— Quelques-uns seulement apportés de Stamboul : Loti, naturellement, ce délicieux Loti qui aime tant les Turcs... Vous avez lu les *Désenchantées*? Que c'est beau !...

— Oui, — reprend Zeïneb, — mais les héroïnes se rendent bien malheureuses à envier le sort des autres Européennes, alors que leur vie à Stamboul est en somme si charmante. Nous n'en demanderions pas tant, je vous assure ! Reprendre notre ancienne existence serait tout notre bonheur.

— Si vous voulez, — proposai-je, — je vous enverrai des livres et des journaux.

— Vous êtes gentille ! Ça nous fera tant de plaisir !

Lorsque je revins, deux semaines plus tard, Tejbeha seule me reçut.

— Zeïneb sera désolée, elle est souffrante et dort en ce moment.

— Ce n'est rien j'espère?

— Ce n'est pas grave, mais c'est terrible. Je puis bien vous le confier puisque vous êtes notre amie, — ajouta-t-elle en rougissant...

— Oh ! la pauvre petite !

— N'est-ce pas? Et encore vous ne vous doutez pas de sa vie. Si Ali est jeune, mais brutal et libertin, il passe son temps en bonnes fortunes et Zeïneb en est horriblement jalouse. C'est drôle, car je ne crois pas qu'elle aime vraiment son mari... Dès qu'il sort, elle s'imagine un tas de choses, elle lance les servantes à ses trousses pour l'épier et la renseigner. Et elles ne la renseignent que trop, la malheureuse !... Ah ! si mon mari faisait ses fredaines au dehors, je vous assure que je ne m'en tourmenterais guère ! Mais Zeïneb se ronge... et lorsque Si Ali rentre, ce qui ne lui arrive pas tous les jours, elle lui fait des reproches qui l'horripilent. Quelquefois il va jusqu'à la battre !...

— Vraiment vous êtes à plaindre toutes les deux. Quel dommage que vous n'ayez pas d'enfants, ce serait une consolation.

— Hélas ! mon mari est trop vieux pour m'en donner.

— Comme les journées doivent vous sembler longues !

— Oui, et les nuits surtout, — répond Tejbeha, la voix changée.

J'étais devenue peu à peu leur confidente ; elles me racontaient toutes leurs tristesses, même les plus intimes, cédant à ce besoin bien naturel de s'épancher et d'être plaintes.

Un jour, je reçus une lettre plus joyeuse que de coutume :

« Chère amie,

» Nos maris sont absents pour la semaine, et une idée folle nous est venue, celle d'en profiter pour aller vous voir.

» Depuis que nous avons admis la possibilité de cette escapade nous en mourons d'envie.

» Voudriez-vous pour cela, venir demain nous prendre en voiture ? Nos servantes ne nous vendront pas, il s'agit seulement de dépister les voisins. Votre présence s'en chargera, et comme nous habitons au fond de l'impasse, nul ne nous verra monter avec vous. Bien entendu, chère amie, il nous faut prier

votre mari de quitter sa demeure pendant toute notre visite, ainsi que nos domestiques mâles. Et il est inutile de vous demander la discrétion la plus absolue, car vous savez toute l'importance que cela pourrait avoir pour nous.

» Nous vous attendons avec impatience, et vous envoyons mille souvenirs affectueux.

» Vos amies,

» ZEÏNEB et TEJBEHA »

Le programme des deux cousines s'accomplit sans encombre, et je les emmenai dans ma voiture aux rideaux à demi baissés. D'abord, elles s'étaient rejetées, craintives, dans le fond, mais à mesure qu'elles s'éloignaient de leur quartier, elles reprenaient de l'assurance jusqu'à risquer des regards par la portière. Qui du reste eût pu les deviner? Elles portaient leurs fameux costumes tailleurs et leurs toques à aigrettes, enfin utiles ! et des voilettes extrêmement épaisses.

— Ah ! que c'est bon ! que c'est bon ! — soupiraient-elles.

L'arrivée dans ma maison leur fut une déception.

— Mais c'est tout à fait arabe ! bien plus arabe que chez nous.

— C'est même de l'arabe vieux d'un siècle, ce coffret, ces étoffes, ces tapis...

— C'est vrai, nous avons la manie de reconstituer ce que vous vous acharnez à détruire.

— Moi qui espérais vous voir un joli petit salon moderne !

Elles savaient bien pourtant que j'habite une demeure indigène, le Dar Ben Fridja, célèbre par le luxe de sa décoration, ses faïences, ses lustres, son grand patio vitré.

Mais elles s'attendaient à y trouver des meubles Louis XVI.

— Alors montons au premier, ma chambre vous plaira, car elle est bien française.

Tout d'abord, les fenêtres délivrées des moucharabiés, et par où l'on découvrait la rue et un grand hoziron de terrasses, les attirèrent.

— Que vous êtes bien ici ! C'est gai, l'air entre librement.

Puis ayant aperçu des photographies sur ma table, il fallut que je leur présente mes parents, mes sœurs, mon mari.

— Comme il est jeune ! — dit Tejbeha.

— Et comme il paraît gentil et bon ! — dit Zeïneb.

Elles couraient d'une pièce à l'autre, joyeuses et enfantines.

— Ah ! se sentir loin de cette horrible maison où l'on étouffe, c'est exquis !

Je proposai de monter sur la terrasse, elles n'osaient pas...

— Qui vous verra? et du reste on vous prendra pour des Françaises.

— C'est vrai. Et puis c'est un plaisir que les femmes du peuple prennent bien. Pour une fois, les dames Dali Bach se le payeront, — décida Zeïneb mutine. Et devant le ciel libre, les montagnes lointaines, elles respiraient à longs traits.

— L'air est bon ! bien meilleur que celui de notre patio : il a un goût d'autrefois !...

Le retour fut triste. Après une journée de liberté, la prison leur semblait plus farouche.

La semaine suivante, je reçus encore une lettre de Zeïneb.

« Chère amie,

» Nous ne nous doutions guère mercredi de ce qui allait arriver : Si Tahar est mort subitement. Surtout ne nous envoyez pas de banales condoléances, vous êtes assez notre amie pour comprendre quelle inespérée délivrance représente cet événement pour ma chère Tejbeha...

» Ne venez pas en ce moment, vous trouveriez une maison en deuil, pleine de parentes, et nous ne pourrions vous recevoir tranquillement. Mais dans une quinzaine, le calme sera rétabli et nous vous attendrons. »

A la date fixée, je les trouvai vêtues de noir, mais les yeux plus gais.

— Moi, cela ne me change guère, — me dit Zeïneb, — mais j'en suis bien heureuse pour ma cousine. J'avais très peur qu'elle ne me quittât, et la chérie fait le sacrifice de rester à Tunis.

— Ce n'est point un grand sacrifice, — reprit Tejbeha, — je n'aurais guère de joie à revoir Stamboul sans toi. Et maintenant, je suis libre, je n'ai pas de parents pour me surveiller et vais me faire une existence... à la turque. J'ai loué une petite maison toute voisine, car je n'ai plus aucun droit à demeurer ici, et je viendrai tous les jours voir Zeïneb.

Je les laissais à leurs espérances. Elles furent de courte

durée. Les pauvres petites libertés que Tejbeha s'accordait — à la turque — firent vite scandale, et Si Ali ne tarda pas à lui interdire tout rapport avec sa femme. Je dus servir d'intermédiaire pour porter les nouvelles de l'une à l'autre. Et puis, je reçus enfin une lettre désolée de Tejbeha :

« Chère amie,

» Je pars, je quitte Tunis où j'ai tant souffert, et j'y laisse ma pauvre Zeïneb... Vous devinez combien cette pensée m'est horrible et tout ce qu'il m'a fallu endurer pour en arriver à cette détermination. Ma vie n'est plus tolérable ici, il semble que tous se liguent contre moi pour me faire expier mes rares sorties sous le tcharchaf. Et maintenant que son père est mort, Si Ali me poursuit d'une manière odieuse. L'autre jour il s'est insinué dans ma maison, je ne sais ce qui serait arrivé sans mes servantes... Il m'est impossible de rester seule plus longtemps et je ne prendrais point ici, vous le pensez bien, un autre défenseur légal. Enfin, je ne puis plus voir Zeïneb... J'ai donc écrit à ma famille et mon frère est venu me chercher. Nous nous embarquons après demain. Je voudrais tant vous dire adieu ! »

Notre dernière entrevue fut courte. Tejbeha sanglotait.

— Qui m'eût dit que je retournerais à Stamboul en pleurant ! Ma pauvre petite Zeïneb, toute seule dans cet enfer !... Il a fallu que mon frère s'interposât pour que Si Ali me permît de l'embrasser encore une fois... La reverrai-je jamais?... Je vous la confie... tâchez de la consoler, allez souvent la voir, n'est-ce pas?...

Huit jours après le départ de Tejbeha, on trouvait Zeïneb pendue à la colonne de son patio.

VIII

LA MARIÉE AU HAMMAM

Ma voisine Manoubiia vient de se marier. J'étais invitée à toutes les fêtes, à commencer par la cérémonie du hammam, où elle est allée se « purifier » avec ses parentes et invitées.

J'ai vu bien des mariages plus brillants que le sien ; je commence à me blaser sur la petite minute émouvante, quand l'époux dévoile et aperçoit pour la première fois sa femme, au seuil de la chambre nuptiale.

J'ai souvent circulé la nuit, dans un carrosse fermé, accompagnant la fiancée chez son mari, au son des yous-yous aigus dont les femmes du cortège déchirent le silence des rues obscures.

J'ai contemplé bien des mariées, hiératiques en leur attitude rituelle, aux visages uniformes et conventionnels sous le fard et le henné.

J'ai même pris part à ces pantagruéliques festins, où chacune pique du doigt parmi les victuailles surchargeant la table.

Mais une noce au hammam réveillait ma curiosité.

Manoubiia et ses invitées s'y sont rendues la nuit, les voiles et les voitures closes n'étant pas jugés suffisants sans la protection supplémentaire des ténèbres. Des servantes nous avaient précédées, portant les tapis, et les corbeilles pleines de linge et d'objets de toilette.

C'est une occasion pour chacune de faire parade de ses richesses. Les plus opulentes avaient tout un attirail d'argenterie : aiguières, coupes à henné, peignes, boîtes à fard, coffrets, étuis à kohol, miroirs.

Elles s'installèrent dans une grande salle, aux colonnes gaîment coloriées de vert et de rouge, sur des estrades où l'on avait étalé les tapis et les nécessaires, et commencèrent à se déshabiller.

Dans un coin, une négresse préparait des rafraîchissements et des sucreries : limonades, café, gâteaux.

On m'invite à quitter mes vêtements pour entrer dans les étuves.

— Non, non, je ne veux pas me purifier, je tiens seulement à voir.

— Mais tu n'y pourras résister...

N'importe, je pénètre quand même toute vêtue. La chaleur est suffocante. La vapeur condensée ruisselle sur le sol et les murailles. Au bout de quelques minutes je dois fuir.

Mais j'ai eu le temps d'apercevoir le plus étrange spectacle : au milieu d'un brouillard épais, vaguement éclairé par quelques lumignons, une soixantaine de femmes nues circulent,

s'agitent et causent... Il y en a des grosses, des minces, des petites, des grandes, des blanches, des jaunes, des noires, des vieilles, des jeunes...

La lumière jaunâtre pique des reflets de-ci, de-là, sur un torse brun, une croupe rebondie, frottée par une négresse en sueur, une gorge trop opulente, des bras, des jambes, se détachent de la foule... Manoubiia, la fiancée, promène une anatomie grasse et tassée, dont l'époux aura bientôt l'heureuse surprise.

La plupart des hommes, prompts à se réjouir de ces tableaux, en concevraient des pensées égrillardes.

Pourtant je crois que, dans la réalité, ils seraient comme moi abasourdis et horrifiés par cet ensemble indubitablement grotesque de corps féminins.

Sans doute, il devait y avoir de jolies filles bien faites, mais elles disparaissaient dans la masse affreuse. Une phénoménale matrone étalait une obésité digne d'être exhibée dans une foire, à côté de vieilles guenons squelettiques, absolument décharnées, semblables à des harpies.

En vérité, c'était là un spectacle d'enfer, comme en eût imaginé Gustave Doré, bien plus qu'une paradisiaque vision musulmane.

IX

LES QUATRE FEMMES DE BABA YOUSSEF

— Le salut !

— Le salut pour toi !

— Comment vas-tu ?

— Comment est ton état ?

— Avec le bien !

— Grâce à Dieu !

L'homme que nous venions de rencontrer était un bédouin d'une soixantaine d'années, brun, sec, tanné, le visage osseux et sillonné de longues rides verticales, les yeux perçants profondément enfoncés dans les orbites, le nez saillant en bec de rapace, le cou décharné, mais vigoureux encore, très droit, les mollets maigres et bien dessinés, les bras solides, nerveux

et musclés. Depuis quelque temps nous l'apercevions campé sur sa mule. Derrière lui deux silhouettes courbées, écrasées sous de lourds fardeaux, se détachaient sur le sable fauve.

Nos bêtes moins fatiguées que celle du bédouin l'entraînaient d'un pas plus alerte, et les formes bleues peinaient davantage, se hâtaient, couraient presque, sans parvenir à nous égaler. L'homme s'étant retourné les gourmanda d'une voix rude :

— Halima ! Zoh'rah ! Allons, chiennes filles de chiennes !

Et le vent écartant les voiles, on apercevait deux visages bruns et luisants de sueur, l'un vieux, ridé comme celui du bédouin, l'autre jeune et sans beauté, aux traits secs, découpés à l'emporte-pièce, dans l'encadrement des nattes noires et des grands anneaux d'oreille.

Nous avions compris que c'étaient ses femmes, mais comme il sied, nous n'y fîmes point allusion, et même nous n'eûmes par l'air de les regarder.

D'un commun accord, nous avions retenu le pas de nos montures que le voisinage de l'écurie rendaient trop fringantes, et les formes voilées cheminèrent plus paisiblement derrière elles. Nous devisions avec l'homme, comme il est d'usage entre gens qui se rencontrent dans le désert et s'avancent vers un même but.

— D'où venez-vous?

— De Tozeur. Et toi?

— De Tozeur aussi ; je suis parti avant midi.

— La route est longue, nos mules ont mis quatre heures.

— Vous allez passer quelque temps à Nefta?

— Nous y demeurons.

— Où donc?

— Chez le cheikh Abd-el-Aziz !

— Ah ! c'est vous les Français qui logez chez le cheikh !

Le vieux renard le savait bien. Depuis huit jours que nous étions installés, pas un Nefti ne l'ignorait.

— Comment t'appelles-tu?

— Youssef ben Tahar. Ma maison est presque voisine de la vôtre.

— C'est donc toi Baba Youssef?

— Oui, c'est moi.

Chedlïa notre servante, que nous avions emmenée jusqu'au

fin fond de ce désert, nous entretenait parfois de Baba Youssef et de ses femmes, avec lesquelles, promptement, elle avait fait connaissance.

Les deux formes voilées qui peinaient derrière nos mules étaient ces fameuses voisines chez qui souvent elle passait la journée.

Le soir tombait, brusque et rose, noyant de brume mauve les dunes lointaines sur lesquelles se découpaient en silhouettes fines les caravanes de chameaux. Nefta aux cent coupoles apparaissait, tout orange, au-dessus de l'immensité fauve, dominant sa forêt de palmiers, la masse sombre de son oasis. Très au delà, le chott el Djerid aux horizons infinis, mer d'argent sans remous, étincelait sous les derniers rayons.

C'est l'heure où le désert s'anime : des files de bédouins revenant on ne sait d'où, se détachent minuscules sur les sables. Les femmes vont en procession vers l'Oued puiser l'eau dans les grandes cruches, qu'elles ne portent pas sur l'épaule du geste antique et gracieux, mais qu'elles chargent péniblement sur leur dos, courbées en deux, comme de pauvres bêtes harassées.

Au milieu d'un nuage de poussière arrivent les troupeaux, bêlant, hennissant, cabriolant. Des centaines de chèvres turbulentes, d'ânes, de vaches, de chameaux se dirigent vers la ville. Dans les rues tranquilles, où les Arabes devisaient gravement, accroupis par groupes devant les portes, chacun s'affaire pour rentrer ses bêtes au logis. Il y a des courses folles après un cabri ou un veau indiscipliné. Les fillettes, les gosses, toute la marmaille s'en mêle avec des rires et des cris.

Nous étions arrivés près de notre demeure. Baba Youssef descendit de sa mule :

— Avec le salut !

— Avec le salut !

— Puisses-tu t'éveiller demain matin avec le bien !

— Que tu te trouves au matin ayant progressé !

— Sommeil de paix !

— La paix sur toi !

Derrière le vieux, les deux formes accablées s'engouffrèrent dans une maison.

Tout rentrait dans l'ordre et le calme ; la nuit pleine d'étoiles enveloppait Nefta, et les chiens régnaient en maîtres sur le silence et les terrasses.

Le lendemain je dis à Chedlïa :

— J'ai fait connaissance avec Baba Youssef.

— Quel rude homme !

— Tu l'as vu?

— Oui, quelquefois, à travers mon voile, lorsqu'il entrait dans sa maison.

— Il est vieux.

— Oui, mais solide, et quand il frappe, il frappe dur.

— Est-ce qu'il bat souvent ses femmes?

— Oh ! presque chaque jour. Il ne trouve jamais qu'elles aient assez travaillé.

— J'en ai vu deux qui revenaient de Tozeur.

— C'est Halima et la vieille Zoh'rah qui y sont allées. Meryem était restée à la maison. Elle et Halima sont enceintes, et Baba Youssef répudiera Halima aussitôt après ses couches. Il veut savoir si ce sera une fille ou un garçon.

— Pourquoi?

— Parce que si c'est un fils il le gardera, sinon il renverra la mère et l'enfant. Il a déjà répudié Fathma il y a peu de temps, et dans huit jours il la remplace. Il épouse la petite Nefissa bent Ali el Trabelsii.

— Tu la connais?

— Non, mais les femmes de Baba Youssef disent qu'elle est jolie. Elle a douze ans.

— Ah ! le sale bonhomme !

— Que veux-tu, c'est l'habitude ici. Dieu est grand !... Mais sais-tu le plus drôle? Baba Youssef n'a qu'une seule chambre pour lui et ses quatre femmes...

Chedlïa la citadine s'étonne autant que moi des mœurs de ce pays où rien ne ressemble aux choses de Tunis.

— Ces gens-là vivent comme des animaux, — dit-elle avec mépris.

Elle se juge, non sans raison, infiniment supérieure à toutes ces bédouines, mais étant femme et curieuse, elle n'a pas de plus grand plaisir que de bavarder avec elles des journées entières.

— Je t'accompagne, Chedlïa.

— Dieu soit loué !

La maison du vieux Youssef est semblable à toutes les autres. Bâtie en boue sèche et en briques à peine cuites, elle a une teinte générale fauve un peu rosée. Sa façade sans fenêtres s'agrémente de dessins réguliers formés par la saillie ou l'enfoncement de quelques briques.

Passé le premier vestibule, je me trouve dans une grande cour intérieure assez semblable à une cour de ferme entourée d'étables ; des poules et des chèvres y vagabondent. Au milieu les ordures rissolent au soleil.

Une troupe de bédouines s'est jetée sur moi et m'étourdit de salutations et bénédictions. Elles m'entourent, me pressent, me palpent, relèvent mes jupes, soupèsent mes cheveux, excitées et indiscrètes... Je reconnais la vieille Zoh'rah ainsi que Halima au visage sec et à la taille lourde. Meryem s'approche pesamment. C'est la dernière épousée et la plus jeune. Elle a peut-être quinze ans, et sa petite figure bronzée, que le travail et la vie dure commencent à marquer, garde encore quelque grâce. Ses cheveux nattés avec des laines de couleur sont enfermés dans une sorte de turban plat en soie noire rayée d'argent ; des chaînes et de grands anneaux d'or pendent de chaque côté de son visage. Elle se drape dans une meleh'fa de soie violette, salie et déchirée. Ses compagnes ont des bijoux d'argent et de grossières meleh'fa en toile bleue à bandes pourpre. Halima et la vieille Zoh'rah s'apprêtent à rejoindre Si Youssef qui travaille à sa palmeraie. Il les attelle à la charrue, côte à côte avec un âne.

Meryem reste au logis, car elle est moins robuste. Elle tisse des haïks de soie, et Si Youssef les vend à ces marchands dont les caravanes emportent jusqu'aux villes lointaines les étoffes tramées par toutes les femmes du Djerid.

Déjà elle s'est réinstallée avec une voisine derrière le métier où ses doigts habiles marient, du matin au soir, les fils de laine et de soie ; et les autres femmes, réunies pour le travail en commun, s'accroupissent tout autour dans la poussière, étirant, dévidant et filant la laine.

La curiosité tombée à mon égard, elles entament une conversation avec Chedlïa. On m'a donné un tabouret bas et on ne s'occupe plus de moi. J'observe, j'examine, j'écoute. Je

ne comprends pas toujours, car la langue du Djerid est un idiome quelque peu différent de celui de Tunis et plus rude. Mais Chedlïa vient à mon aide quand je le désire.

Les femmes parlent toutes à la fois. Meryem a été battue la veille au soir, plus cruellement que de coutume, et elle exhibe ses bras et sa gorge meurtris.

Baba Youssef se montre fort exigeant pour le travail, car il lui faut compléter la somme d'achat de sa nouvelle épouse. Fathma, Hanifa et Douja les voisines ont été battues aussi...

Mabrouka n'a point encore reçu un seul coup depuis un an qu'elle est mariée. Patience, cela viendra. Femme bédouine ne vécut jamais sans « manger du bâton ». En attendant, elle secoue insolemment les colliers d'or et d'agathe que le gros Sadok lui rapporta l'autre soir, et elle balaye le sol poussiéreux et semé d'immondices, avec sa superbe meleh'fa de soie orange.

Tout en dévidant la laine, Fathma, Hanifa et Douja lancent des coups d'œil venimeux à l'épouse favorite et trop fière.

Meryem, de sa voix criarde, commente les événements de sa maison et de tout le voisinage. Derrière les grands murs sans fenêtres les nouvelles courent de bouche en bouche, d'un bout à l'autre de Nefta :

Une caravane de trente chameaux, venant d'El Oued, s'est arrêtée ce matin sur la grand'place et repart demain pour Tozeur.

Si Chedli ben Sadok s'est cassé la jambe en tombant de sa mule.

Beurnia, femme de Salah, vient d'avoir un garçon. Que ses couches soient bénies !

Et soudain la conversation devient plus aiguë, plus passionnée et plus difficile à suivre. Il est question de la petite Menena bent Ali, dont les noces avec Mohamed le chamelier eurent lieu la semaine passée, et qui se meurt des brutalités de son époux.

Mais, — par Allah ! — la famille de la petite a porté plainte, et l'affaire, — s'il plait à Dieu ! — ira devant l'ouzara [1].

1. La justice.

— Quand on épouse un vieillard il faut s'attendre à bien des choses, — murmure stoïquement Salouh'a, dont le mari a soixante-dix ans passés.

— Eh ! Eh ! la petite Nefta ne sait pas ce que le mariage lui apportera, — ricane Mabrouka la trop fière.

— Baba Youssef est un vaillant, malgré son âge, il donne bien ses preuves, — proteste aussitôt Meryem en tapant sur son ventre rebondi. — Et, par la tête du Prophète ! il est capable de nous accorder à toutes la « part de Dieu » après celle de sa nouvelle épouse.

— Quand un homme chargé d'années prend une petite colombe fraîche éclose comme Nefissa, ce n'est pas pour l'atteler à la charrue.

— Par l'Élevé ! c'est lui-même qui labourera, — dit Mabrouka de sa voix aigrelette.

Les rires fusèrent de tous côtés, entremêlés de plaisanteries que je ne comprenais plus. Puis Meryem reprit :

— Nefissa ne restera pas longtemps prunelle de son œil, car Halima ne tardera pas à enfanter, et Si Youssef la répudiera aussitôt.

— Plaise à Dieu qu'elle ait un fils et demeure encore à la maison le temps de sa nourriture !

— Plaise à Dieu ! En attendant Si Youssef amasse déjà l'argent de sa remplaçante, — dit Meryem. — Hier il a vendu quarante francs le grand haïk que nous venions de terminer, Halima et moi. Elle lui a dit : « Donne-moi de quoi acheter un peu d'étoffe, ma meleh'fa est en lambeaux et j'ai froid la nuit. » Si Youssef lui a répondu : « Que ta langue soit nouée ! Crois-tu que j'ai de l'argent à dépenser pour une chienne comme toi? Je veux avoir promptement de quoi payer celle qui te suivra. Ainsi travaille et ne m'importune plus ! »

— C'est la quatrième fois qu'Halima sera répudiée, elle n'a pas de chance, et quand on passe d'un mari à l'autre, c'est pour tomber du chameau à l'âne.

— Pourquoi, — hasardai-je en me mêlant à la conversation, — Baba Youssef garde-t-il la vieille Zoh'rah?

— Parce qu'elle est forte et travailleuse, elle tire la charrue mieux qu'un mulet. Voilà trente ans que Si Youssef l'a épousée et elle lui a donné trois fils, il ne la répudiera jamais.

— Et moi non plus, il ne me répudiera pas, — ajouta Meryem, — car je suis habile et vive à tisser la soie, je sais faire les tapis avec des dessins et des chameaux, et, plaise à Dieu ! — c'est un fils que je porte.

Je pris congé après les salutations d'usage. Meryem se leva lourdement pour m'accompagner.

— Veux-tu voir la chambre?

Elle ouvrit une porte, de l'autre côté de la cour, en face du petit réduit au métier où les femmes étaient réunies. Je vis une longue pièce sombre, aux murs de boue sèche et au sol de terre battue. Une seule ouverture sur la cour, simple trou dans la muraille, dispensait parcimonieusement l'air et la clarté. Du plafond en poutres de palmiers, les toiles d'araignée pendaient innombrables et grises. Quelques coffres de bois grossièrement peints, d'énormes jarres de terre, des cruches, une cinquantaine de plats à couscous accrochés au mur, et la paillasse de Baba Youssef formaient tout le mobilier. A l'autre extrémité de la chambre de vieilles loques et des lambeaux de couverture marquaient la couche des femmes...

— Ce n'est pas riche, — dit Chedlïa une fois dehors. — Et pourtant Baba Youssef a de l'argent. Mais dans ce pays-ci on n'est pas habitué comme à Tunis aux bonnes et jolies choses. Les Nefti sont des sauvages. Tu n'imagines pas le couscous qu'ils préparent, avec du grain pilé et des piments ! Par l'Élevé ! je n'en pourrais manger.

Un bruissement particulier nous fit retourner. Derrière nous, trois étranges animaux cheminaient, balayant le sol de leurs queues immenses et blondes. Ils s'arrêtèrent à la porte de Baba Youssef, et je reconnus son âne et ses deux femmes qui, chargés de palmes sèches, revenaient de l'oasis.

Au tournant de la rue s'élevait la demeure du cheikh Abd el Aziz où nous logions depuis quelque temps. Elle n'avait rien qui la distinguât des autres, bien qu'elle fût une des plus considérables du pays, mais son grand mur fauve était percé de deux ouvertures sur la rue, chose rare. Et de fait, aussitôt entré dans le vestibule voûté, aux colonnes frustes et lourdes, on trouvait deux chambres, l'une à droite et l'autre à gauche, indépendantes du reste de la maison. Le cheikh y recevait d'habitude ses amis et ses administrés, et

depuis notre arrivée, il avait mis à notre disposition ces deux pièces luxueusement blanchies à la chaux, avec tout ce qu'il possédait de mieux : son matelas, son immense couverture de gafsa aux rayures multicolores ; son plus beau tapis, son aiguière de cuivre et ses flacons de parfums. Hospitalité généreuse, charmante et patriarcale.

Chaque soir notre ami venait prendre le café avec nous. C'était un beau vieillard à barbe blanche, aux manières de grand seigneur, aux gestes lents et harmonieux dans ses draperies immaculées, à la parole subtile, — fin et lettré.

Il avait étudié jadis à la grande mosquée de Tunis, au temps où les transports étaient lents à travers le pays et où l'on mettait un mois de Nefta pour gagner le Nord. Et de son séjour dans les villes, il conservait des habitudes plus raffinées et des mœurs plus douces. Il n'avait que deux femmes, la vieille Aziza épousée lors de sa jeunesse et la petite Fatouma, qui depuis un an remplaçait Edïa morte subitement. Elles ne travaillaient point à l'oasis. Si Abd el Aziz ayant des khammès [1] pour sa palmeraie.

Cuire les aliments, traire les chèvres et tisser des tapis, formaient leurs seules occupations, et le maître ne les tourmentait pas pour l'ouvrage. Il ne les battait jamais et leur donnait des meleh'fas en soie neuve chaque année. Elles portaient d'innombrables bijoux d'or aux bras, au cou et sur la tête. Aziza et Fatouma, épouses du cheikh Abd el Aziz étaient des femmes privilégiées. Au reste, elles logeaient dans une chambre semblable à celle de Baba Youssef, et couchaient par terre comme toutes les bédouines. Le cheikh les traitait avec humanité et les méprisait profondément.

— Nos femmes sont bêtes, — avait-il coutume de répéter, — plus bêtes que les chèvres.

Et le fait est que leur triste existence les a dégradées et abaissées au rang de femelles. Mariées à douze ans, flétries à quinze, accablées de besogne, maltraitées, répudiées à chaque instant, passant d'un mâle qui les exploite et les bat à un autre mâle qui les exploite et les bat davantage, elles vivent dans la crasse et l'ignorance la plus abjecte.

1. Jardiniers.

— Mon ânesse le jour, mon épouse la nuit, — dit le bédouin.

Le dédain des Arabes du Djerid pour leurs femmes est extrême.

Il est rare pourtant qu'ils n'aient pas les quatre épouses permises par le Coran, car leur travail est une source de richesse.

Mon mari ne dépassait jamais le vestibule où donnaient nos chambres, mais moi, j'allais parfois rejoindre Chedlïa à l'intérieur de la maison. J'y trouvais les femmes du cheikh invariablement accroupies derrière les métiers aux fils tendus, et le cercle des voisines cardant ou dévidant la laine, au milieu des rires et des propos oiseux.

Il était souvent question de Nefissa, la prochaine épousée de Baba Youssef, car un mariage et ses réjouissances est l'événement capital et passionnant entre tous. On la disait fort jolie, et son père Si Ali el Trabelsi en avait exigé sept cent francs — somme excessive, pour une petite vierge bédouine, — deux kilos d'argent et une demi-livre d'or, afin de fondre les bijoux.

— Si tu veux, — me dit une fois Chedlïa, — nous irons la voir avec les femmes du cheikh. C'est le « jour du henné » et les noces ont lieu après-demain.

La vieille Aziza et sa coépouse Fatouma se voilaient de bleu, tandis que Chedlïa s'enveloppait dans son soufsari blanc qui, à Nefta, causait une impression égale à celle de mes chapeaux parisiens.

Je partis, escortée de mes trois fantômes, et nous marchâmes longtemps à travers les rues en labyrinthe, voûtées et sombres, où le soleil traçait de loin en loin des rais éclatants.

Nous nous arrêtâmes enfin à la porte de Si Ali el Trabelsi, derrière laquelle une rumeur dénonçait la fête. Dès l'entrée je fus prise dans un remous de femmes parées, curieuses, et mal odorantes, et je dus subir l'habituel et très indiscret examen de cent paires d'yeux et de mains.

On me poussa enfin vers la chambre de la mariée. J'aperçus au milieu des bédouines agitées et bruyantes, une immobile, silencieuse et exquise petite idole étincelante d'or, accroupie au centre d'un grand tapis de Tozeur. Elle semblait toute frêle et jeunette sous les chaînes et le lourd diadème dont sa tête était surchargée. Des traits menus dans l'ovale allongé,

des yeux enfantins agrandis de kohol, une bouche minuscule éclatante de fard, une peau fine, mate et brune sous le rouge dont ses joues étaient peintes, — une toute petite fille enfin parée de soie et de bijoux. Dix anneaux d'or énormes et fraîchement fondus pendaient de chaque côté de son visage, et les femmes énuméraient avec envie les innombrables bracelets ceignant les bras minces, les colliers de corail, d'agathe et d'or, les mains de Fathma, les croissants, les pendeloques, les grands khekhall d'argent enserrant les chevilles, et la souple meleh'fa de soie violette, à franges d'or, drapée à la taille par une ceinture en cordons de soie verts, orange, bleus et argent !

Nefissa ! brebis nouveau-née ; prunelle de mon œil ; petite précieuse aux yeux de gazelle ; petit corps trêle et parfumé, voici bientôt venir l'époux...

Baba Youssef !...

Les noces eurent lieu le surlendemain, et malencontreusement souffrante je ne les vis point. Mais je sus par Chedlïa tous les détails de la fête : la promenade de la mariée à dos de chameau, sous le grand palanquin de soie, suivie de l'époux sur sa mule, et de son long cortège de parents et d'amis, au bruit des coups de fusil, des clameurs et des you-you.

Puis l'entrée de Nefissa et de Baba Youssef dans la chambre nuptiale... et les réjouissances du lendemain ; l'enlèvement simulé de la mariée par un ami de Si Youssef, les couscous monstres, et les parfums brûlant dans les « canoun ». Et je sus aussi que chaque soir, pendant huit jours, le mari se glissait dans sa demeure, furtif comme un voleur, pour rejoindre sa nouvelle épouse.

Ensuite je revis Nefissa dans la maison de Baba Youssef, avec son petit visage adorable aux traits tirés, ses grands yeux enfantins cernés de fatigue et de kohol. Elle avait pris sa place au métier, à côté de Meryem, mais on disait que le maître n'était point exigeant pour son travail, et ne désirait d'elle qu'une seule chose... Et chaque fois que les caravanes s'arrêtaient à Nefta, il achetait à Nefissa une étoffe, un bijou, ou de ces babouches en cuir brodé que l'on fabrique à Touggourt. Mais la petite n'était pas fière, et ses coépouses, malgré leur jalousie bien naturelle, se laissaient prendre à sa douceur et à sa grâce.

Enfin sonna l'heure de notre départ, celle de dire adieu à toutes choses de cette ville saharienne hospitalière et paisible et de reprendre nos mules pour le grand trajet dans le désert ; jusqu'à Metlaoui reliée au monde civilisé par un train qui file encore pendant des heures et des heures à travers les contrées arides.

Nous cheminions une dernière fois dans l'oasis, sous les grands palmiers, le long des oueds qui courent si gaîment sur le sable fin. Des laveuses de laine étaient accroupies au milieu de l'eau pour blanchir les toisons amoncelées devant elles. Je reconnus Meryem.

— Sais-tu, — me dit-elle aussitôt, — Halima vient d'avoir une fille, la pauvre ! il n'y a pas une heure. Qu'Il soit exalté !

— Comment? Mais je l'ai aperçue à l'instant dans la palmeraie de Baba Youssef, en train de sarcler avec la vieille Zoh'rah.

— Oui, elle travaillait quand les douleurs l'ont prise. Elle a enfanté sous le gros jujubier, puis elle est venue me montrer l'enfant et le laver à l'oued, maintenant elle l'a chargé sur son dos et s'est remise à l'ouvrage.

— Et c'est toujours ainsi chez vous?

— Grâce à Dieu ! nous ne sommes pas comme ces femmes de Tunis dont parle Chedlïa, qui restent étendues huit jours après leurs couches. A présent, — ajouta-t-elle confidentiellement, — Halima va tout de suite être répudiée. Mais Si Youssef a le cœur tourné par cette petite Nefissa, et longtemps encore elle restera prunelle de son œil et fleur de son jardin. Il veut remplacer Halima par une femme d'âge et de force, une répudiée qu'il ne payera pas cher, et pourra atteler à la charrue avec la vieille Zoh'rah.

... Nous quittions Nefta au petit jour. En passant devant la demeure de Baba Youssef, j'entendis une voix frêle qui chantait :

Aman ! Aman ! Yamali !
Il est parti en voyage et m'a abandonnée
Il est parti et m'a laissée seule,
Mes larmes coulent sur mes joues,
Que le Très-Haut ait pitié de moi !

Il est parti et m'a laissée dans ma demeure,
Pleurant et criant hélas !
Les pleurs inondent mes joues.
Un feu intense brûle dans mes entrailles...

Et la plaintive mélopée de Nefissa, qui s'éteignait dans l'éloignement, fut comme le dernier adieu de Nefta la très lointaine, de Nefta aux cent coupoles que nous ne reverrons jamais plus.

X

LAMENTO

Des cris perçants ont ébranlé la nuit, suivis de longs sanglots qui s'élèvent et s'exaspèrent, et de clameurs plus sauvages. Ce ne peut être une épouse battue, on distingue les voix de plusieurs femmes... Le concert tragique nous tient éveillés jusqu'au matin. Par instant il semble s'apaiser, puis il repart avec une nouvelle frénésie...

— La vieille Latifa est entrée dans la miséricorde, — nous dit Chedlïa. — Ce sont les lamentations de ses filles que vous entendez.

J'avais aperçu quelquefois notre voisine octogénaire, idiote et paralysée, et je n'aurais pas cru que sa mort pût provoquer un tel désespoir. Ses enfants l'entretenaient avec respect, mais évidemment elle leur était à charge, depuis des années qu'elle avait perdu la raison, et ne reconnaissait pas même les siens.

J'accompagnai Chedlïa au domicile mortuaire.

La vieille Latifa était de petite bourgeoisie, mais son frère, le général Chedli ben Amor avait joui d'une grande faveur sous Sadok Bey et malgré la ruine et la disgrâce actuelles, il y aurait, pour cela, de belles funérailles.

Les filles de la morte, Edïa et Cherifa se lamentent toujours. Leur douleur et leurs cris enflent à chaque nouvelle arrivée :

— Oh ! ma mère Latifa ! Oh ! ma mère !

— Oh ! Puissant !

— Oh ! mon Maître !

— Oh ! Miséricordieux !

— Oh ! Prophète !

— Oh ! ma mère Latifa !

Elles ont le visage griffé à coups d'ongles et s'arrachent les cheveux par poignées. Les autres femmes, parentes et amies, sanglotent à l'envi, donnant les signes du plus cuisant chagrin.

Instantanément Chedlïa se mue en Niobé avec une facilité et un naturel merveilleux. Et je me sens gênée, au milieu de cette foule en pleurs, de ne savoir moi aussi verser quelques larmes...

Le cadavre repose dans la pièce voisine, rigide entre deux draps, les gros orteils liés ensemble par une tacrita de soie.

Je reste peu. Déjà les laveuses funèbres apprêtent « l'équipement de la morte » : vases, aiguières, flacons d'essences, pour la dernière toilette. Elles doivent nettoyer soigneusement le corps, puis lui faire subir une sorte d'embaumement avec du henné, de la canelle et des tampons de ouate parfumée que l'on dispose aux aisselles, sur la bouche, autour de la tête, et dans toutes les parties susceptibles d'une prompte corruption. Puis la vieille Latifa vêtue d'un costume neuf et enveloppée d'un suaire, attendra allongée sur le tapis, tandis que les réciteurs de Coran par groupes de quatre, se relayeront en psalmodiant les sourates sacrées.

Et enfin le cadavre sera déposé dans une bière provisoire pour traverser la ville, car les femmes sont recluses jusqu'après la mort ; tandis que les hommes s'en vont au cimetière simplement voilés d'un linceul.

Le lendemain la vieille Latifa partit au milieu d'un imposant cortège mâle. Ses filles et parentes redoublèrent leurs cris, et trois jours encore elles doivent rester dans la douleur, sans cuire les aliments, ni coudre, ni s'occuper d'aucune chose. Puis la vie reprendra son cours normal.

Lorsque le corps franchit la porte, Edïn et Cherifa eurent d'admirables crises nerveuses. Dans le fond du cœur elles étaient fières parce qu'il y avait dix « chanteurs de Coran » derrière le cercueil, et une suite nombreuse de parents et d'amis. Cela seul dénonce la situation de la famille, les musulmans, riches et pauvres, faisant leur dernier trajet dans le même équipage.

Tous les dix pas, et sans que la marche du cortège en fût

interrompue, les passants se relayaient pour porter la civière funèbre. Car c'est une action méritoire devant Allah, d'aider au transport d'un défunt.

La bière était couverte d'un drap d'or et de vieilles broderies aux couleurs gaies. Quelques fleurs s'éparpillaient sur les étoffes. Les chants à plusieurs voix scandaient la marche, attirant les femmes curieuses, qui se penchaient invisibles aux moucharabiés tout le long du parcours.

On atteignit enfin le cimetière un peu hors de la ville.

. . . . . .

La besogne funèbre achevée, une simple pierre sans inscription marquait la tombe, au hasard dans la verdure. Et la vieille Latifa, qui ne savait pas ce que c'était que la campagne, repose sous l'herbe folle criblée de soucis orange, au milieu d'un bois d'eucalyptus et d'aloès aux feuilles bleues et acérées.

Le grand ciel libre vibrant de lumière s'étend au-dessus d'elle, et les oiseaux gazouillent du matin au soir, maintenant que ses yeux sont fermés et que ses oreilles n'entendent plus...

XI

JEUNES-TUNISIENNES

Une automobile s'est arrêtée devant ma maison, révolutionnant la rue calme, plus habituée aux bourricots et aux charrettes qu'aux trépidantes « carh'aba ». Un Arabe saute du siège où il était assis à côté du chauffeur, heurte à la porte, déploie son burnous devant ses yeux, et en protège le passage rapide de deux formes voilées qui s'engouffrent dans le vestibule. Ce sont mes amies les dames El Karoui dont j'attendais la visite.

Douja et Nejima sont de charmantes musulmanes nouveau jeu, instruites, distinguées, parlant français sans le moindre accent.

Nejima est veuve de Si Azons El Karoui, l'avocat. Elle n'a point envie de se remarier, craignant de tomber dans une famille d'esprit moins large que celle du défunt. Elle en souffri-

rait trop, ayant été élevée par une institutrice française et des parents aux idées très modernes. Son frère aîné Si Jilani est interne des hôpitaux de Paris.

Douja, sa jeune belle-sœur, est la femme de Si Slimane El Karoui, directeur du journal arabe la *Zorah*. Elles s'entendent admirablement ensemble et ne se quittent jamais.

Douja est née aussi dans un des rares milieux musulmans très libéraux de Tunis. Elle a fait toutes ses études à l'école secondaire Jules-Ferry.

Ces dames voyagent chaque année avec Si Slimane. Elles vont à Vichy, à Paris, en Italie... Elles s'embarquent soigneusement voilées, mais une heure après le départ, elles sortent de leurs cabines, transformées en Européennes élégantes. Aussitôt rentrées à Tunis elles savent se conformer aux mœurs de leur pays, sans pourtant s'astreindre à la réclusion absolue.

Elles, qui évoluent fort à leur aise dans un salon parisien plein des messieurs, n'ont jamais été aperçues par un seul coreligionnaire... Leur automobile est hermétiquement close par des volets en bois ; mais elles vont souvent voir des Françaises, leurs seules amies. Car, malgré la situation de leur famille, et l'extrême régularité de leur vie, elles sont assez mal considérées dans les milieux musulmans aux idées étroites.

Dès l'entrée, elles ont vite rejeté leurs voiles de soie, et apparaissent joliment vêtues à l'arabe, de costumes brodés, en satin gris, où l'on ne devine l'influence parisienne qu'au goût discret et aux teintes atténuées.

— Comment allez-vous? Il y a un temps infini que nous ne vous avons vue.

— Et vous-mêmes? Avez-vous fait bon voyage? Donnez-moi des nouvelles de Paris.

— Toujours charmant ! Mais il commence à y faire froid, et nous avons retrouvé sans déplaisir le soleil de Tunis.

Nous causons de mille choses actuelles. Ces dames sont au courant de tout : art, littérature, politique. Elles m'apportent un livre sur les harems turcs, récemment paru.

— Vous verrez, c'est intéressant, pour nous surtout puisqu'il est question de la vie féminine à Constantinople.

— Ce ne doit pas être très exact du reste, — ajoute Nejima.

— A en croire l'auteur, toutes les femmes de Stamboul seraient jolies, instruites, heureuses, mères et épouses idéales. Et je doute que la perfection existe là-bas plus qu'ailleurs.

— Et puis, — remarque Douja, — puisque l'auteur, une femme grecque, trouve si délicieuse la vie au harem, que n'y est-elle donc restée, épousant un Turc, au lieu de se marier avec un Américain, pour partir à San-Francisco?...

Un coup de sonnette interrompt notre conversation, et Habiba introduit deux visiteuses inopportunes, mesdames R... et G..., perruches bavardes et prétentieuses. Elles doivent être nées aux environs de Carpentras et de Guéret, mais parce qu'elles portent des robes drapées et des aigrettes de trente centimètres, elles s'imaginent passer pour des Parisiennes.

Je fais les présentations.

— Ah ! — s'exclame madame R..., — que je suis heureuse de rencontrer des musulmanes! c'est la première fois que cela m'arrive.

— Et vous parlez français, — minaude madame G..., — c'est exquis ! Vous allez nous raconter tant de choses dont nous n'avons pas la moindre idée.

— Vous êtes trop aimable, madame, — proteste Douja, — mais c'est vous plutôt qui pourrez nous intéresser. Nous sortons peu, ici, vous le savez.

— C'est vrai ! Vous avez des mœurs très curieuses. Dites-moi, que faites-vous dans vos harems? Que vous y apprend-on?

— L'instruction y est généralement négligée, — riposte en souriant Nejima, — mais on ne manque jamais de nous enseigner le savoir-vivre et la discrétion.

Les deux perruches ne saisissent par la verte leçon que cette jeune musulmane vient de leur infliger. Elles continuent à questionner et à babiller étourdiment. Et comme je devine la nervosité de mes amies, devant un tel manque de tact et une curiosité si indécente, je fais dévier l'entretien sur un autre sujet.

— Nous avons été hier au Palmarium voir la *Belle Hélène*, — dit Madame R... — C'est bien pour la quatrième fois, mais on s'y amuse toujours. Évidemment, mesdames, vous ne connaissez pas cela,

— Je vous demande pardon, — répond Douja. — Nous avons même assisté dernièrement à une parodie de Shakespeare analogue, et bien supérieure à mon avis : *Troïlus et Cressida*!

— Comment dites-vous? Où donne-t-on cette pièce? Je ne l'ai pas vue affichée...

— C'est à l'Odéon qu'on la joue, madame, depuis très peu de temps.

— Ah ! — fait madame R... un peu dépitée. — Vous connaissez donc Paris?

— Nous y passons tous les ans deux mois.

Les perruches abandonnent vite ce sujet. Il leur en coûterait sans doute d'avouer à ces musulmanes qu'elles ignorent la capitale dont elles singent les modes.

Précisément la question chiffon est plus passionnante que jamais cet automne. Reviendra-t-on aux paniers?... Madame G... a besoin d'un costume, et se demande avec anxiété si elle doit en faire draper la jupe.

— La plupart des tailleurs gardent leur ligne sobre, — dit Nejima. — Nous en avons vu de simples et charmants chez Montaillé et différents couturiers.

Les perruches se regardent interloquées... Elles se décident enfin à s'envoler : frous-frous, caquetages, bruits d'ailes... Dans le vestibule, madame G... me dit d'un air entendu :

— Vos amies sont délicieuses, mais nous ne tombons pas dans le piège. Ce sont des Françaises déguisées en musulmanes. De grâce, dites-nous leurs noms?

Je souris, énigmatique. Et j'amuse bien les dames El Karoui en leur rapportant ensuite ce propos.

— Il va falloir vous quitter, car nous avons promis à notre cousine Menena Zouhir, d'aller la voir aujourd'hui. Elle est fort préoccupée, son vieux turban de mari s'est mis en tête de marier leur fille Néïla avec Si Tayeb ben Mokhtar.

— Vous figurez-vous la pauvre petite qui a fait toutes ses études à Jules-Ferry, dans ce milieu ancien style !

— Il est vrai que sa grand'mère lui en donne déjà l'avant-goût.

— Oui, mais Neïla n'en a pas moins une vie intellectuelle et plus civilisée auprès de sa mère.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous? — dit Nejima. — Elles sont toujours si contentes de vous voir.

— Avec plaisir, je suis libre toute la journée.

Mes amies se voilent, et leur auto nous dépose vite au Dar Zouhir.

Lella Menena et sa fille nous reçoivent en vraies femmes du monde.

Elles savent dissimuler leurs tourments et ma présence les empêchera d'en dire un seul mot à leurs cousines. Elles ont un grand souci de dignité devant une Européenne, et paraissent toujours pleinement satisfaites de leur sort.

— Sans doute, — m'a dit un jour Lella Menena, — l'existence des musulmanes est assez sévère ici. Mais elle a bien ses bons côtés. Nous avons le temps de réfléchir, une vie calme et saine. Je n'envie pas le sort des Françaises toujours affairées, absorbées par mille soins dont nous sommes déchargées. Il y a aussi une certaine satisfaction à suivre les règles observées par toutes nos aïeules. Un changement se fera peut-être dans notre condition, mais très lentement. Pour l'instant nous sommes heureuses...

Est-ce l'exacte vérité? Du moins il y a du mérite et une grande fierté à le proclamer.

Lella Menena fut élevée par une institutrice française, sans quitter la maison paternelle, mais Neïla est allée au lycée jusqu'à treize ans, mêlant sa vie et sa pensée à celles de ses petites camarades. Puis un beau jour, son enfance libre s'est terminée, elle est rentrée au logis pour n'en plus sortir jamais...

Regrette-t-elle parfois l'existence entr'aperçue?...

Ces dames lisent, reçoivent des journaux et des revues, s'intéressent aux choses intellectuelles; Lella Menena est une mère intelligente, très occupée de ses jeunes enfants, la toute petite Jemila, et les deux garçons qui vont au lycée, et font en même temps leurs études arabes. Sa demeure a des fenêtres largement ouvertes à la lumière, donnant sur les terrasses des souks. Si Omar, son mari, n'est point un vieux turban, comme le prétend Douja. C'est au contraire un homme instruit, d'idées assez modernes, qui tolère pour sa femme et sa fille bien des habitudes quasi-européennes, à la condition qu'elles ne sortent pas de la maison et se conforment aux mœurs. Je

m'étonne qu'il veuille imposer à Neïla un époux retardataire... Peut-être y est-il poussé par sa mère, musulmane de la vieille école, que révoltent toutes ces coutumes françaises introduites dans sa demeure.

Elle paraît quelquefois lorsque je viens, et je devine une sourde hostilité sous sa politesse.

Neïla s'est assise auprès de moi. Elle me reproche la rareté de mes visites.

— Songez que j'ai eu le temps de terminer, depuis que vous êtes venue, ce chemin de table à peine commencé.

Elle me l'apporte : il est charmant, tout inscrusté de filet, et brodé dans la perfection.

— Maman vient de m'abonner à la *Corbeille à ouvrage* qui envoie chaque mois des travaux échantillonnés.

— Ainsi, Neïla, vous continuez toujours votre trousseau?

Elle rougit, et ses yeux se remplissent de larmes.

— Excusez-moi, — dit-elle tout bas, — j'ai bien des tristessses en ce moment. Mes cousines ont dû vous le dire, mon père va me marier à Si Tayeb ben Mokhtar.

— Mais, Neïla, si cette union vous répugne, ne pouvez-vous, très respectueusement, résister à Si Omar?

— Je n'ose pas, — dit-elle. — Vous savez le respect que nous avons pour nos pères. Et puis, ce serait mal...

— Alors, vous acceptez ainsi l'époux qu'il vous impose?

— Oui, — répond-elle simplement... — Je tâcherai de prendre mon parti de cette nouvelle existence. Ma cousine Amina, qui a été élevée comme moi, a bien épousé Si Slim Cherif, et elle vit suivant les vieilles mœurs. Elle n'est pas malheureuse, elle a un bébé...

Une mulâtresse apporte le thé, très correctement servi à l'européenne, sur de petits napperons brodés. Puis elle disparaît. Dans cette maison les servantes font leur service comme chez nous, avec silence et discrétion.

Après quelques moments, je me lève, Neïla me reconduit jusqu'en haut de l'escalier.

— Vous ne tarderez pas à être invitée à mes noces, — dit-elle. — Ce matin on en a fixé l'époque après notre nouvelle année.

— Alors, c'est tout à fait décidé?

— Oui, — répond la jeune fille, — maintenant il n'y a plus qu'à savoir me soumettre et me dominer... l'un et l'autre sont difficiles, mais je m'y efforce.

— Petite Neïla, je souhaite que votre courage soit récompensé !

XII

LA DAME DE LA RUE SIDI BEN NAÏM

Je me promenais, en quête d'un modèle, aux environs de la rue Sidi ben Naïm, dans cet étrange quartier de courtisanes, où les portes ouvertes de chaque maison laissent apercevoir des femmes parées et nonchalantes, étendues sur leurs divans. Des femmes aux visages nus et aux mœurs impudiques.

Il y avait des Tunisiennes en pantalons bouffants et gebbas brodées, des bédouines chargées de bijoux sauvages, et drapées dans leur meleh'fa de soie, des négresses aux oripeaux éclatants, des Juives grasses et blanches.

Quelques-unes causaient et riaient avec des tirailleurs indigènes, mais la plupart se reposaient indolentes, en buvant du café à petites gorgées, et en croquant de gros radis mauves.

A cette heure, les rues tranquilles prennent sous le soleil un aspect honnête, la clientèle en étant essentiellement noctambule.

Une de ces femmes marchait devant moi, petite, boulotte, mais bien moulée dans une superbe fouta jaune rayée d'argent. Et s'étant retournée, elle me sourit. A mon grand étonnement je reconnaissais sa face ronde au nez trop court et aux lèvres sensuelles... et pourtant je ne me savais point d'amie parmi les dames de la rue Sidi ben Naïm.

— Par mon Maître ! — s'exclame-t-elle, — je ne m'attendais guère à te rencontrer ici, la dernière fois que je te vis au Dar el Joued, où cette chienne de Salouh'a m'avait fait enfermer !

Alors seulement, je réalisai que cette courtisane était autrefois Lella Zeïna, la petite bourgeoise bien recluse chez son

époux Si Salah Boubaker. Et je ne sus pas lui cacher ma surprise.

— Toi ici !

— Mais oui, — répondit-elle sans embarras. — J'ai moisi presque un an au Dal el Joued, et puis mon mari s'est lassé de mes résistances lorsqu'il venait la nuit partager ma couche, et il m'a répudiée. Je n'ai pas de famille à Tunis, je suis libre. Sans doute j'aurais pu me remarier, mais j'en avais assez... A la prison, il y avait des femmes d'ici. Elles disaient que la vie n'y était point désagréable et qu'on gagnait beaucoup d'argent. Ça m'a tentée.

— Et tu ne regrettes rien?

— Par Allah ! je n'ai jamais été si contente.

— Mais ces hommes que tu dois accepter ne te répugnent pas?

— Eux ou un époux, n'est-ce pas toujours la même chose? Sans doute quelques-uns sont très brutaux, surtout les soldats, mais une fois partis, on est tranquille. Vois-tu, il vaut mieux avoir à faire à beaucoup qu'à un seul, on est plus libre, et l'argent acquis est bien à soi... Veux-tu voir ma maison?

J'hésitai une seconde, puis la curiosité l'emporta et je suivis Zeïna la courtisane.

Au delà du vestibule, meublé du seul divan indicateur, je traversai un gai petit salon tout fleuri, jardinet en miniature qu'ombrageait un bananier aux feuilles longues, molles et déchiquetées.

La chambre de la jeune femme était presque semblable à celle d'autrefois, chez son ex-époux Si Salah Boubaker : deux lits, des étagères chargées de bibelots au-dessus du divan, des armoires à glace Louis XV flanquant la porte, et à la place du piano muet, un mystérieux objet enveloppé d'une étoffe de soie.

Zeïna me prépara une tasse de café, me fit un bouquet avec les trois roses du patio mêlées à quelques brins de jasmin, puis nous nous mîmes à bavarder comme de bonnes amies.

— Tu devrais me raconter tout ce qui t'est arrivé depuis la dernière fois où nous nous sommes vues.

— Volontiers, puisque tu daignes t'intéresser à moi. Donc,

au bout de huit mois, Si Salah m'a répudiée et je suis sorte, de prison. Ma famille habite Gafsa, et encore n'y ai-je plus que des oncles assez indifférents. J'étais nue [1], je me serais trouvée sans asile si la vieille Aouicha n'avait guetté ma sortie. Elle m'engageait à venir ici, dans sa maison, m'assurant que je m'y plairais et y gagnerais beaucoup d'argent.

— Et tu n'as pas hésité?

— Qu'aurais-je fait autrement?... Dieu est puissant !... Et puis je savais que la vieille ne mentait pas. En effet, elle m'a prêté trois cents francs pour acheter des vêtements et des bijoux et m'a emmenée chez elle. J'y suis restée six mois.

— Pourquoi l'as-tu quittée?

— Parce que c'est mieux d'être chez soi, on y a bien plus de bénéfice, et on peut se reposer à volonté. Tu comprends, chez Aouicha nous étions six pensionnaires, et il n'y avait que cinq chambres, l'une de nous devait forcément rester dans le vestibule. Et puis la vieille faisait la cuisine, la lessive, tout l'ouvrage enfin, avec une petite servante, mais pour cela nous lui cédions la moitié de notre gain. C'est bien plus avantageux de s'arranger soi-même. Je l'ai donc remboursée le plus vite possible et je me suis installée dans cette maison.

— Les autres femmes font-elles toujours ainsi au bout d'un certain temps?

— Cela dépend. En général elles sont prodigues et n'arrivent pas à se libérer vis-à-vis de leurs tenancières. Et puis, beaucoup préfèrent la vie en commun. Mais seules, les « mamoussa » installées comme moi se font une belle situation.

— Alors, tu es contente de ton sort?

— Qu'Il soit exalté !... Je t'assure que ma vie est charmante. Je n'ai plus de maître. Je gagne assez d'argent pour emplir mes armoires, et je n'ai pas le temps de m'ennnuyer. Plusieurs fois par semaine, toutes les femmes de la corporation sortent ensemble. Nous allons au Bardo, à la Manouba, à Sidi bou Saïd, à la Marsa... enfin, dans tous les environs pour nous montrer et exciter les hommes à venir nous voir chez nous. On cause, on rit avec eux, quelques-uns nous offrent des cacaouettes et des gazouz [2], c'est très amusant !

1. Dénuée de tout.
2. Limonades.

Elle parlait de tout cela simplement, sans fausse honte, incapable de se sentir déshonorée par un métier où l'on gagne tant d'argent.

— Mais, Zeïna, je ne puis croire cependant que tout soit agréable dans ta nouvelle existence...

— C'est juste. Le bey lui-même a ses puces... Certaines choses sont ennuyeuses : d'abord les médecins français... puis les clients brutaux qui vous battent parfois, et les hommes qui se disputent à coups de couteau dans la rue, pour l'une de nous, en poussant de grands cris, alors on a très peur... Mais sais-tu ce qui m'a été le plus pénible? C'est de paraître nue [1] devant tous. Au début je ne pouvais m'y habituer, et je me cachais instinctivement la tête dans mes mains.

Elle ouvrit ses armoires où s'entassaient les corsages de satin à manches ballons, froufroutés de rubans et de dentelles, les foutas de soie, les tacritas aux teintes éclatantes, les boléros brodés, les costumes brillants de paillettes.

— Oh Allah ! — dit-elle avec orgueil, — j'ai payé tout cela sur mes économies. Je n'en avais pas autant autrefois chez Si Salah.

Puis elle sortit de ses coffres des parures de fausses perles et de strass, des colliers d'ambre, de longues boucles d'oreille, des croissants dorés, des mains de Fathma...

— Mais tu n'as pas vu le plus beau, — ajouta-t-elle en désignant l'objet mystérieux et voilé. — Lorsque j'ai su que Si Salah avait donné mon piano à Salouh'a, cette chienne fille de chienne, j'en suis tombée malade, et puis je me suis promis sur la tête de ma mère que j'aurais mieux un jour. Et regarde ce que j'ai acheté de mon premier argent, — ajouta-t-elle rayonnante en découvrant... un énorme phonographe.

Je restai ébahie, réprimant à grand'peine une envie de rire qui l'eût peinée. Elle prit mon silence pour de l'admiration.

— Oui, elle peut bien le garder son sale piano cassé ! Moi j'ai une machine qui parle, qui chante, qui sait plus de choses que le « serviteur [2] ». Écoute !

1. Le visage nu.
2. L'homme.

Le phonographe nasillard se mit à scander une chanson arabe plus ou moins obscène. On ne s'entendait plus dans la chambre... Je pris congé de Zeïna malgré ses instances.

— Tous les soirs à partir de cinq heures, je le fais marcher, — me dit-elle en me reconduisant. — C'est de l'argent bien placé, les hommes aiment beaucoup cela.

Et j'étais loin que j'entendais encore, à travers les rues blanches, la voix insolite appelant les clients chez Zeïna la courtisane.

XIII

DÉCADENCE

Certes il y avait bien des musulmanes parées, jeunes et jolies, aux noces de Lella Djenina bent Daoud ! Mais une femme dont les rides légères se devinaient sous le fard, les éclipsait toutes de son extraordinaire beauté agonisante. Ses cheveux ondulés et soyeux lui descendaient presque aux chevilles — toison d'or surprenante parmi tant de chevelures noires, à reflets bleus — et ses yeux immenses, allongés de kohol, semblaient avoir ravi leur couleur au golfe de Carthage. Elle était grande, bien faite, un peu grasse, très blanche, d'un charme particulièrement nonchalant et séducteur, à côté de toutes ces femmes alanguies, gracieuses et coquettes à l'envi. Et l'on pressentait une créature à part, d'une autre race, bien que ses manières et son costume fussent tout à fait musulmans.

— Oui, — me répondit la princesse Bederen'nour, Lella Tejelmouk est encore très belle. Mais si tu l'avais vue il y a une vingtaine d'années ! J'étais toute petite fille lorsque je l'ai rencontrée à un mariage, et je ne m'occupais guère de beauté. Par la tête de Sidi Mahrez ! j'en suis restée éblouie. On eût dit la sultane Schéhérazade ! Plus rien n'existait auprès d'elle...

— De quel pays est-elle donc, — demandai-je, — elle n'a pas du tout le type tunisien.

— Mais de Circassie... c'est une alégi [1] ne l'avais-tu pas

1. Les alégis sont des Circassiennes de beauté particulière, élevées spécialement pour les harems des souverains et des riches personnages musulmans.

deviné? Il n'y a que ces femmes-là pour posséder des cheveux aussi longs et dorés et des yeux aussi bleus. Son mari, le vieux Si Beji ben Abd et Rahmane l'a achetée au temps de son opulence quand il était vizir de Si Sadok.

— Je croyais que les beys seuls avaient le droit d'entretenir des alegis.

— Maintenant, oui, ouvertement du moins. Avant l'occupation française, avec beaucoup d'argent chacun pouvait s'en payer.

— Combien valaient-elles?

— Plusieurs dizaines de mille francs suivant leur beauté. Lella Tejelmouk a coûté, dit-on, soixante-quinze mille francs. Elle avait treize ans et a été parmi les dernières alegis vendues à Tunis. Tu connais le souk el Trouk?

— Oui, celui des gebbas et des burnous.

— Eh bien, c'était là qu'on vendait autrefois les alégis. J'ai souvent entendu mon grand'père regretter le temps où l'on allait s'y promener en regardant les belles filles exposées et richement parées. Et les citadins, à qui leur fortune permettait de s'en payer une, demandaient au marchand la permission de les voir dévêtues, dans les chambres qui existent encore derrière les boutiques. Cela n'était accordé qu'à bon escient, mais il y avait toujours un monde fou dans le souk.

— Je l'imagine.

— Puisque Lella Tejelmouk t'intéresse, je vais te la présenter, elle est très gentille.

La princesse Bederen'nour alla dire quelques mots à la belle Circassienne. Puis elles revinrent toutes deux vers moi, de leur identique démarche balancée.

Notre conversation fut banale, mais je fus invitée par Lella Tejelmouk à l'aller visiter dans son palais près de Sidi bou Saïd.

— Une belle demeure, — me dit plus tard la princesse Bederen'nour, — et que les beys eussent pu envier autrefois, car maintenant il ne doit plus y rester grand'chose. Si Beji ben Abd er Rahmane est ruiné, aux mains des Juifs...

— Lella Tejelmouk est-elle vraiment sa femme?

— Oui, il l'a épousée presque tout de suite après l'avoir achetée. Il l'adorait et tu n'imagines pas toutes les folies qu'il

fit pour elle : les bijoux, les étoffes de Perse et de l'Inde, les broderies... Lorsqu'elle paraissait à un mariage elle portait sur elle une fortune. C'est bien changé !

En effet, Lella Tejelmouk était assez simplement vêtue d'un costume en satin mauve et argent. Un seul bijou, triangle de diamants aux franges d'ambre, ornait sa gebba.

— Le pauvre Si Beji doit avoir l'âme resserrée de vendre ainsi toutes les parures de sa femme, — continua la princesse, — car il en est, dit-on, toujours amoureux. Pour lui plaire, il répudia jadis ses deux autres épouses, Lella Aïcha et Lella Fathma.

— Ont-ils des enfants?

— Elle en eut deux, une fillette morte vers cinq ans, et un fils, très mauvais sujet, dont on n'a plus de nouvelles depuis longtemps. Dieu est puissant !...

Par une éblouissante journée de printemps, j'allai voir Lella Tejelmouk. Sa demeure n'était pas sur la colline de Sidi Bou Saïd, mais à quelque distance au bord du golfe. Une vieille bédouine m'y conduisait par un sentier bordé d'aloès et de figuiers de Barbarie aux feuilles grasses, dont les ombres bizarres ne suffisaient point à protéger d'un soleil très ardent. Une longue muraille dégradée enserrait un jardin.

— C'est là, — me dit la bédouine, et elle disparut comme une sorcière avant que j'aie eu le temps de lui donner quelques sous.

J'atteignis une porte monumentale et en heurtai vainement le marteau, et comme elle était entr'ouverte, je me décidai à pénétrer seule.

Une allée de cyprès conduisait au palais. A droite et à gauche, une folle végétation avait envahi les parterres, dont on devinait encore la forme régulière? Çà et là, des vases de marbre brisés, des mosaïques entourant un bassin, apparaissaient au milieu des lianes, des géraniums grimpants et des fleurs sauvages.

Quelques grands palmiers, des eucalyptus, des poivriers pleureurs au feuillage délicat, des orangers et des grenadiers, marquaient les anciens bosquets. Ce fouillis de verdure était mélancolique et charmant sous le soleil.

Le palais surgissait au bout de l'allée, très mystérieux avec

ses moucharabiés ventrus et ses loggias à l'italienne. Depuis des années qu'on ne le badigeonnait plus à la chaux, il avait pris une couleur dorée comme celle des vieilles cathédrales espagnoles. Des lignes géométriques et des guirlandes couraient sur le marbre autour des fenêtres et de la porte.

Et je recommençai à heurter, à coups rententissants mais inutiles. Comme celle du jardin, cette porte n'était pas fermée. A bout de patience j'entrai dans un grand vestibule désert, puis j'enfilai au hasard plusieurs pièces également vides et revêtues de faïence. Le logis semblait abandonné, aucun bruit, aucun meuble, ne trahissait la vie humaine. J'appelai, et ma voix se répercuta sonore à travers les salles. Au bout de quelques minutes apparut un très vieux petit bonhomme tout courbé, vêtu d'une gebba blanche assez usée. Mais à un certain air de dignité, à son accueil un peu hautain, je reconnus le maître du logis, Si Beji ben Abder Rahmane.

Dès qu'il sut l'objet de ma visite, il devint plus aimable et m'assura que Lella Tejelmouk lui avait parlé de notre rencontre et serait enchantée de me revoir. Il me fit traverser encore plusieurs pièces vides, et m'introduisit dans un salon de proportions anormales dont le divan garni de coussins, quelques midas [1] incrustées de nacre et une table boiteuse formaient tout le mobilier. La décoration des murailles et du plafond était d'une richesse extrême et l'on apercevait par les fenêtres un très grand patio à double colonnade, tout inondé de soleil. Le vieillard s'éloigna pour prévenir sa femme.

Lella Tejelmouk se fit attendre assez longtemps, et je supposai qu'elle retouchait sa toilette. Elle parut enfin, toujours belle. Mais le jour accusait plus cruellement que les bougies les atteintes du temps : les coins las de la bouche, la meurtrissure des tempes, les rides fines sillonnant la peau sous le fard. Et je m'aperçus aussi que ses longs cheveux si dorés ne gardaient leur couleur blonde que grâce à des artifices. Elle était plus simplement vêtue qu'aux noces de Lella Djenina, une fouta de soie blanche à rayures multicolores enserrait ses hanches un peu lourdes, et sa gebba de satin jaune s'ornait toujours de l'unique bijou, le triangle de diamants à franges parfumées, au

1. Petites tables très basses.

bout desquelles se balançaient de petits croissants d'or incrustés de roses. Pourtant elle gardait son incomparable séduction, le charme de ses regards si bleus sous les cils très noirs, et la nonchalence gracieuse de tous ses gestes.

Une vieille négresse apporta le café, puis Lella Tejelmouk me proposa de visiter la maison.

Le patio était immense, comme toutes choses de cette demeure où l'on sentait le désir de faire luxueux et grand. Une triple vasque dominait un bassin desséché ; les colonnes de marbre s'effritaient. Dans une cage, un oiseau s'égosillait, Lella Tejelmouk lui sourit, et me fit admirer aussi quelques pots d'œillets et un petit oranger dont elle me cueillit les fleurs.

— Tu as un beau jardin, — lui dis-je, — ne t'y promènes-tu pas?

— Oh ! non. On pourrait me voir, surtout maintenant que les murs sont éboulés en plusieurs endroits.

La chambre de la Circassienne gardait encore ses grands lits de parade à frontons dorés ; il n'y avait guère d'autres meubles : quelques coffres, un sofa, pas même les armoires à glace chères à toute musulmane. Et pourtant, c'était avec le salon et la cuisine, — énorme, pleine de jarres à provisions, — les seules pièces du logis attestant la vie humaine. Toutes les autres étaient absolument vides.

— Fatima te montrera les étages, — dit Lella Tejelmouk. — Excuse-moi, j'ai les jambes malades et ne puis monter.

Je suivis la vieille négresse à toison grisonnante à travers les escaliers de marbre, les enfilades de salles nues et désertes où les araignées tissaient tranquillement leurs toiles. Çà et là, une mosaïque manquait aux murailles, une voûte s'effondrait, la pluie avait dégradé les peintures et les ors des plafonds. Et nous continuions à errer dans ce palais abandonné comme en un conte, soulevant la poussière, réveillant les échos des mille pièces mortes et splendides.

— Oh ! Miséricordieux !... Oh ! Puissant !... Oh ! Prophète ! — soupira Fatima jusqu'alors silencieuse. — Quelle ruine !... Si tu avais vu cette maison il y a trente ans ! Les tapis, les coffres et les lustres ! Notre Tejelmouk n'avait rien à désirer, la chérie. Tous ses caprices étaient aussitôt satisfaits. Si Beji aurait été aux Indes pour lui rapporter un collier ou

une étoffe, il ne lui refusait quoi que ce soit. Cinquante familles habitaient ce logis dont Lella Tejelmouk était la sultane. Et maintenant il ne lui reste plus que sa vieille Fatima pour la servir ! Oh ! Puissant ! Oh ! Miséricordieux ! Oh ! mon Maître !

Elle ouvrit une porte, et m'engagea d'un signe à sortir, tandis qu'elle restait dans l'ombre de la chambre. Je poussai un cri de surprise : une immense terrasse s'avançait au-dessus de la mer, quelques mouettes s'enfuirent à mon approche, et je restai longtemps à contempler le golfe si bleu aux rives immuables où le caprice d'un puissant avait élevé ce palais de marbre et de faïences... Œuvre éphémère comme les riches demeures carthaginoises, et les villas romaines qui l'avaient précédée, et dont les assises et les colonnes gisaient encore dans ce sol rouge plein de ruines et de souvenirs...

Fatima, impatiente, m'appela. Nous traversâmes encore cent pièces muettes aux charmantes loggias, donnant sur le jardin ou sur la mer ; cent pièces autrefois animées, où circulaient les esclaves, où se nouaient et se dénouaient les intrigues de harem...

Et je retrouvai enfin dans le salon les maîtres du logis. Si Beji ben Abd er Rahmane, le tout-puissant wizir de Si Sadok bey, le fringant cavalier, le richissime seigneur, et son épouse Lella Tejelmouk l'incomparable ! — un petit vieux tremblant et courbé, une Circassienne fanée dont la beauté défaillante évoquait encore, comme les restes de son palais, les splendeurs enfuies.

— Tu as vu, — me dit Si Beji avec orgueil, — ma maison était superbe et grande, j'ai eu des enfants, des milliers de serviteurs, des jours glorieux... A présent il ne me reste plus qu'elle, — ajouta-t-il en jetant un pauvre vieux regard d'amour à sa femme, — et c'est assez ! Dieu est puissant !

— Mektoub [1] ! — ajouta Lella Tejelmouk.

A.-R. DE LENS

1. C'était écrit.

LETTRES

(1915-1916)

Le lieutenant Marcel Étévé, agrégé des lettres, élève de l'École normale supérieure, tomba le 20 juillet 1916 près d'Estrées (Somme). Il laisse une volumineuse correspondance adressée en très grande partie à sa mère, à qui, pendant vingt et un mois, il écrivit tous les jours. Ces lettres seront prochainement publiées en un volume. Nous en avons choisi quelques-unes, espérant qu'elles feront assez bien connaître l'âme délicate et richement douée de ce jeune homme, à qui semblait promis un si bel avenir.

Lettré, poète, peintre et musicien ; heureux de vivre avec une mère admirable dont il est l'unique amour et qui a su lui inspirer, avec une extrême tendresse, un respect et une confiance qui les font vivre presque uniquement l'un pour l'autre ; entouré de camarades normaliens, qu'il domine de son ascendant ; sûr de deux amitiés profondes, éprouvées par une intimité de cinq ans : Marcel Étévé, au mois d'août 1914, part à la guerre. Après huit mois d'instruction, il est sous-lieutenant et arrive au front : ses premières lettres le montrent heureux de cette vie nouvelle — « combien attrayante », dit-il, fier de sa responsabilité, conscient de son devoir. Mais quelques mois après, un deuil terrible l'accable, la mort de son meilleur ami. En y ajoutant les fatigues de la campagne, l'inaction physique et surtout la torpeur intellectuelle de la vie de tranchées, on comprend la crise douloureuse

qu'il traverse. Il cherche pieusement à la dissimuler à sa mère, mais la dévoile à l'ami qui lui reste. Cette crise le grandit, affermit sa volonté ; il triomphe du découragement ; il cherche et découvre les principes de sa vie : un patriotisme lucide, qui n'est fait d'aucune haine, mais seulement d'amour pour la France, « le plus chic de tous les pays »; un très haut spiritualisme et, bien qu'il se soit dégagé de toutes pratiques religieuses, une sympathie pour les beautés qu'il trouve dans la religion ; un sentiment de la justice qui s'émeut de toutes les bassesses ; une conscience du devoir qui lui fait deviner, puis voir clairement et accepter le sacrifice nécessaire ; une tendresse profonde sous une sécheresse affectée d'humoriste ; enfin, un sentiment intime de l'art, qui s'élève jusqu'à l'enthousiasme. Tel est le jeune homme qui, d'une grenade vide, improvisait un vase pour y mettre une rose, qui des tranchées de la Somme où il attendait l'assaut suprême, dissertait sur la beauté traditionnelle des litanies chrétiennes, et, pour se protéger d'une mort qu'il pressentait inévitable, ne comptait que sur un seul talisman : l'amour de sa mère.

Un des camarades de Marcel Étévé, qui, le matin du 20 juillet 1916, s'élança avec lui à l'assaut des lignes allemands, à l'est d'Estrées, a raconté le combat. La tranchée ennemie une fois conquise, la compagnie se trouva isolée par un tir de barrage et accablée de grenades. Étévé, blessé à l'épaule, souffre beaucoup ; les hommes tombent autour de lui ; à droite et à gauche, des barrages de sacs à terre les séparent seuls de l'ennemi. « Vers la fin du combat, écrit le lieutenant Martal, je rejoignis Étévé dans la partie de la tranchée où il se tenait en encourageant ses hommes, et je lui dis : « Mon pauvre vieux, si dans cinq minutes nous n'avons pas de renforts, nous sommes morts ; or, nous ne pouvons pas en avoir ; adieu. » Il me répondit : « Je le sais, mais ne disons rien pour ne pas décourager les hommes ; adieu. » Nous nous serrâmes la main, et je repartis vers le barrage de gauche qui commençait à céder. Je n'ai plus revu mon pauvre ami. »

Dans une des lettres que nous publions, Marcel Étévé parle avec amour de sa « turne » de l'École normale. Cent vingt de ceux qui, comme lui, travaillaient, pensaient et rêvaient dans ces petites salles d'étude joliment ornées par eux, sont, comme lui, morts pour la patrie. Personne ne sait mieux que moi la grandeur de la perte faite en leurs personnes par l'Université et par la France. Je dois à Marcel Étévé la justice de dire qu'il était un de ceux dont l'intelligence et le caractère nous donnaient mieux que des espérances — des certitudes. Il aura une belle page dans l'histoire que nous écrirons de l'École normale pendant cette guerre à laquelle elle aura donné tant de héros et de victimes.

ERNEST LAVISSE

Dimanche, 25 avril 1915 [1].

A sa mère.

Combien attrayante, cette nouvelle existence !

Nous sommes partis de notre cantonnement d'arrière hier matin et, depuis, c'est un esbaudissement continu.

D'abord les villages des deuxièmes lignes et les cottages souterrains. Sur plusieurs kilomètres, on se croirait dans la section des pays nègres, à l'Exposition universelle ; ou encore on dirait de délicieux chalets bien nets, bien reluisants, qu'un cataclysme aurait à moitié enfouis sous terre. Le tout au milieu de jardinets minuscules et fantaisistes. Les châssis de jardinage font des vérandas à ras de sol. Il y a des villas particulièrement somptueuses, astiquées comme des cabines de yacht, en pin ciré. Et des haras grandioses pour les canassons. De vastes lavoirs et lavabos, des infirmeries séduisantes. D'ailleurs dans un paysage ravissant, dans des vallons boisés et de princières propriétés.

Puis, peu à peu, on sent que ça devient plus sérieux. Les villages (les vrais, du temps de paix) n'offrent plus que des anthologies de murs et des souvenirs de toits. On ne marche plus n'importe comment : on avance par petits paquets, on se colle contre les talus ; on laisse les canassons et les voitures en arrière. Et on commence à ne plus voir que des Arbis, qui occupent ce secteur. Des uniformes (si l'on peut dire uniformes) d'une fantaisie échevelée, des binettes à faire réfléchir et de larges sourires.

Le dernier semblant de village et on entre dans les boyaux : nous y ferons bien encore deux kilomètres. Heureusement nous avons un guide, sinon je ne sais où nous irions tomber.

On continue de marcher jusqu'aux abris des réserves. Nouveau village nègre (et celui-là habité par de vrais nègres) collé contre un coteau. Un coup d'œil en passant aux formidables défenses de deuxième ligne : toute une forteresse prolongée sur des kilomètres et des kilomètres de front et qui nous accueillera si les tranchées de première ligne sont forcées.

1. De Puisaleine, près de Tracy-le-Val (Oise).

Reboyaux, de plus en plus compliqués, étroits et hauts, creusés dans la craie. Toujours en zigzag. Comment ferai-je désormais pour marcher droit dans les rues?

Au passage, on salue des tranchées, abandonnées depuis que nous avons poussé plus avant, des cuisines, le bureau de la compagnie, la chambre à coucher du capitaine, des ateliers de menuiserie et ferraille, des batteries de crapouillots, et enfin nous arrivons à la tranchée de première ligne.

Du côté des Boches, un haut parapet ou plutôt la paroi du sol en arrière de laquelle on a creusé la rue. La rue, sentier de cinquante centimètres de large. Du côté français, des abris divers, creusés dans la terre, le toit formé de vieilles tôles ondulées ou de rangées de rondins sur lesquels on a tassé de la terre. On y descend comme dans les boutiques de Berne.

Dans la paroi vers les Boches, il y a de multiples créneaux, recouverts de sacs à terre et de planches, des plates-formes de tir, des observatoires, des meurtrières pour mitrailleuses, tous ces divers postes séparés par des murs ou des gabions. De petits escaliers mènent aux emplacements des tireurs.

En avant de la tranchée de ma section sont deux petits postes avancés, à quatre-vingts mètres de notre ligne, reliés à nous par de profonds boyaux. Des sentinelles y sont constamment à guetter. On tire une ficelle et un échafaudage de fils de fer tout prêt dégringole et bouche le boyau, au cas où l'ennemi prendrait le petit poste. De même on allume une mèche, de la tranchée, et le poste saute. C'est donc difficile qu'ils viennent chez nous. D'ailleurs, derrière la tranchée principale, à dix mètres, une autre tranchée qui la balayerait à l'occasion.

Nous avons le téléphone relié « par fil spécial » avec le commandant à l'arrière. Et de multiples boyaux permettent de se replier en arrêtant les Boches à chaque pas. Une grande impression de sécurité se dégage de cette organisation, et pourtant les Boches ont leurs tranchées à deux cents mètres et leurs petits postes à cinquante mètres des nôtres, ou même plus près.

Maintenant, chapitre confort. Les belles habitations sont du côté de la rue vers la France. Abris pour trois ou quatre hommes, chambre pour les deux sergents et délicieux petit cottage pour le chef de section : au ras du sol, une petite porte

en souricière, fermée par une toile de tente, une marche, et je suis chez moi. Un lit au fond : quatre planches, un treillage de cage à poules tendu entre, un peu de paille et c'est épatant. Au-dessus du lit, un bougeoir pour lire le soir. Dans un coin, un banc et un pupitre surmonté d'une étagère. C'est de là que je t'écris. En face, une table-toilette où mon ordonnance Sempé m'apporte de l'eau dans un plat à soupe. Une petite fenêtre, avec un rideau blanc, située, comme le veut l'hygiène, à gauche du pupitre. Un énorme périscope dans un coin pour voir les Boches sans qu'ils nous voient. Des clous et porte-manteaux.

Et je n'ai qu'à mettre le nez dehors pour avoir du pittoresque : nous sommes deux sections de lignards entre une section de spahis et une autre de tirailleurs algériens ; plus loin, les zouaves. Ce qui pourrait manquer à l'installation nous est obligeamment prêté par nos voisins exotiques : hommes précieux qui ramassent tout ce qu'ils trouvent.

Nous faisons popote avec les officiers des troupes africaines : charmants. Et la salle à manger (une cave dans un ravin à pic) est pittoresque, mélangeant le luxe et le primitif. Nos batteries sont à côté, les obus passent sur nous, et des balles viennent se perdre dans le ravin, à fin de course : combien bizarre sifflement !

On s'amuse comme des petits fous. Tout ce qu'on peut raconter des délices de la vie de tranchées est au-dessous de la vérité.

Et c'est d'une propreté remarquable. Cette nuit il n'a cessé de pleuvoir : ce matin tout le monde a balayé la rue et les boyaux. A midi on pouvait se balader en sandales.

C'est le rêve... tant que les Boches n'attaquent pas et que leur bombardement est calme : c'est le cas en ce moment. Mais s'ils nous jouent des sales blagues, on le leur fera payer, comme les « tiraillours » le leur ont fait payer dimanche dernier...

A René M...

4 mai.

... Les belles manœuvres du temps de paix ne perdent décidément pas leurs droits : hier encore, pour donner à un général grosse légume une bonne impression du régiment, on a com-

biné un de ces combats pour rire et épater la galerie qui était bien triste à voir : les blessés qui passaient sur la route, dans les autos médicales qui les ramenaient du front, n'en croyaient pas leurs yeux.

Heureusement que je me maintiens en joie et que les petits côtés de l'état-major ne portent pas atteinte à ma forte philosophie. Je médite seulement, et avec délices, cette belle parole de mon commandant, au sujet de l'invasion évitée à Paris : « Je brûlerais plutôt douze cierges à sainte Geneviève qu'une allumette-bougie à l'École de guerre. » Ce brav' commandant, disciple en cela du père Tolstoï, raisonne salement juste. C'est d'ailleurs un type très agréable, un peu brûlé par le soleil d'Afrique, grossier comme le plus éloquent des charretiers et fin comme le plus subtil normalien de la section lettres.

Je mène ici la grande vie. Je n'ai jamais été si galetteux. Je me suis baladé l'autre jour en la ville proche et j'ai fait de multiples achats. D'où un aspect pittoresque de ma personne : des godillots énormes et une vareuse qui commence à perdre sa couleur, mais des gants supra-chic ; une bouffarde de poilu, mais du tabac extra-fin dedans ; une seule serviette de toilette à la fois, mais du savon de femme de mauvaise vie (et de bon goût). Je me paye aussi des tas de bouquins que je bouffe avidement. Grâce à ces divers procédés, il m'arrive plus d'une fois par heure de perdre complètement la notion du temps de guerre, et c'est charmant. Ainsi le moral prospère. Le physique rutile : j'ai même un peu grandi, encore! (Dans le secteur de tranchées que j'occupais, j'ai fait creuser les boyaux à certaines places, parce que ma tête dépassait et que j'avais la flemme de me baisser et que j'ai droit à tous les confortables.) Quelle guerre bizzarroïde et réjouissante, quand on réfléchit d'une certaine façon et point d'une autre !

Sur ce, vieux poteau, je te la serre bien affectueusement.

Au sergent fourrier Pierre G...

17 juillet.

Vieux Pétar,

Fort aise recevoir ta lettre, bien qu'il me semble qu'elle est amputée de la queue, car je n'y trouve pas la petite page sup-

plémentaire qui contient habituellement les formules de politesse et les derniers soubresauts de l'inspiration. Mais je comprends combien les fourriers d'été sont occupés depuis le temps où M. d'Orléans disait leurs labeurs.

J'ai donc retrouvé ma section en bon état. Nous avons passé huit jours en première ligne, copieusement arrosés de *minen* de tous calibres. Je ne connais rien de plus idiot que le pet de ces outils s'écrasant sur le sol : c'est tout à fait *plump*. Et puis ça joue des sales blagues. Il y avait une fois une belle construction qu'on avait achevée le matin et qui servait de magasin à la compagnie, et que couvrait une *ausgezeichnete* plaque de tôle ondulée. Et le *mine* il est tombé sur la plaque et puis a glissé par terre ; et là il a sauté et a envoyé la plaque en l'air en deux morceaux : le premier s'en fut aplatir comme du fromage mou le poste d'observation du capitaine ; le deuxième s'en fut en vadrouille sur la route qui traverse nos tranchées. Et il y avait dans le magasin des bidons, des godasses et de belles lunettes contre la chimie boche ; et cela fit un petit tas vilain à voir : j'en aurais pleuré, vous savez.

Et voilà quels sont nos amusements, à nous, mauvais garçons.

Au revoir, vieux ; fourrage et rigole-toi. Je t'embrasse[1].

A sa mère.

18 juillet.

J'ai reçu une bien touchante lettre du colonel M..., que j'aime décidément beaucoup. Je suis ému de voir comme il est sensible, malgré son deuil si cruel, aux marques d'affection qu'on lui donne, et je me félicite de m'être un peu ouvert à lui. Je crois que tu avais raison quand tu me conseillais de renoncer à ma binette frigorifique : c'est un petit effort qui vous donne souvent bien du plaisir. Méthode excellente aussi envers les hommes, qui, je crois, sont en sympathie avec moi. Je t'embrasse de toute mon âme que tu as fabriquée.

1. Cette lettre ne parvint pas à son destinataire, tué le 19 juillet.

A René M...

26 juillet.

Cher vieux zèbre,

Nous nous sommes tapés de repos dans notre ancien secteur et, arrivés dans le nouveau [1], c'est encore notre bataillon qui prend la première ligne. Par bonheur, ma compagnie s'est offert trois jours de réserve dans un village à cinq cents mètres des Boches. J'ai partagé là avec mon commandant de compagnie un petit château trop aéré, mais charmant. Du côté des Boches, le mur était un peu écumoire, mais du côté France c'était fort habitable. J'ai joui d'un pieu complet et tu n'imagines pas ce que cela représente de délices. Le jardin abandonné était plein de grands pavots sombres et de pois de senteur. Tout autour, le paysage était reposant : de jolies collines boisées de pins et sapins ou types de la même famille ; des prés sans vaches et des villages sans enfants, — comme dit à peu près Victor Hugo.

Nous menions un train princier, que nous menons encore d'ailleurs ; nos ordonnances et nos cuisiniers furent pleins de prévenances et d'ingéniosité. Si je me sors de cette guerre, je ne saurai plus vivre sans un valet de chambre attentif à mon home et à mes effets, sans un valet de pied porteur de mon manteau, sans un secrétaire chargé de transcrire mes ukases, sans un maître d'hôtel curieux de mes désirs gastronomiques et assisté d'un marmiton discret, sans un chasseur-agent de liaison, chargé de m'éviter les courses inutiles, sans un cycliste-explorateur, habile à découvrir à des lieues à la ronde ce qui est capable d'augmenter mon bien-être. A moins que je ne sois trop heureux de f... toute la boutique en l'air et de me brosser de temps à autre.

Mais je comprends combien le métier, surtout en temps de paix, doit rendre rossard et peu sociable. Ici, il y a tout de même des tas de détails pénibles qui tiennent l'activité en éveil, et c'est bien heureux.

Depuis hier, nous sommes tout à fait en première ligne, si

1. Tranchées d'Autrèches-Chevillecourt, au nord de Vic-sur-Aisne (Aisne).

ce n'est que ma section de soutien est logée à quelques mètres en arrière.

Le secteur de ma compagnie est infiniment pittoresque. La gauche escalade des croupes boisées, tandis que la route s'appuie à un marais où les tranchées sont interrompues : c'est certainement un des rares points du front où existe une telle coupure. On ne voit les tranchées boches que par intermittences : à certains endroits elles apparaissent à vingt mètres des nôtres, puis elles se perdent dans les bois qui couvrent le ravin et la pente en face, ou dans deux villages amochés que nous dominons. A notre droite, elles sont totalement invisibles, et c'est très curieux. Nous avançons, par des patrouilles de nuit, devant notre marais, et nous allons chiper des planches à un tas sis près d'une gare qui est à quelques mètres des fils de fer boches. Maintenant ce sera plus difficile pour en prendre, car il ne reste plus qu'un tas énorme de sept mètres de haut, et ce n'est fichtrement pas commode à entamer sans faire du pétard. C'est tout de même malheureux que l'arrière ne nous fournisse pas de planches pour nos travaux et que nous soyons forcés d'aller les chercher au nez des Boches. Mais la balade était jolie, dans un grand verger baigné de lune — trop baigné de lune même, car les baïonnettes brillaient fâcheusement.

Le marais est un fouillis inextricable d'herbes, de roseaux et de fils de fer. J'y suis allé hier faire placer du barbelé : les pieds un peu humides, mais l'ouïe charmée par les cris de rats, la vue éblouie de lune et l'odorat grisé du parfum des menthes. Décidément, bien sympathique ce marais, et pas miasmatique pour deux sous.

A côté du marais, là où nos tranchées s'arrêtent, une source fraîche et très claire ; on y a aménagé un petit lavoir où les hommes se récurent tour à tour, n'étant séparés des Boches que par des rideaux de feuillage. C'est idyllique et paradoxal.

Je ne comprends pas pourquoi les Boches ne balayent pas ce ravin par une mitrailleuse de temps à autre ; il faut croire qu'ils se civilisent. Du reste, l'entente règne, tacite sinon cordiale : « Fichez-nous la paix, nous vous la ficherons. » Parfois un énergumène de chez eux nous administre quelques *minen*, comme en ce moment. Aussitôt le 75 ou les torpilles tapent. Le 77 répond. Pendant quelques minutes, c'est un

échange de mauvais procédés ; puis on la ferme de part et d'autre. Les arbres, des pins superbes, sont fendus et dépouillés ; il y a des troncs déchiquetés qui singent agréablement le palmier. Et somme toute, si on peut crever, on peut vivre aussi.

***

A sa mère.

10 août.

Je reçois une lettre de M... qui me fait une peine terrible : notre cher Pierre [1] est mort, à peu près sûrement...

Demain, nous partons en première ligne. Ton affection m'y portera chance, n'est-ce-pas?

A René M...

10 août.

Mon cher René,

Je reçois l'affreuse nouvelle et je suis épouvanté : il ne me semblait pas que notre cher Pierre pouvait mourir, et maintenant je n'ose me raccrocher au faible espoir que ta lettre me laisse. Je pense à un tas de choses de lui, et j'ai tant de chagrin. Mais je n'ai pas le loisir de me laisser abattre : demain, nous repartons aux tranchées, et j'y attendrai mon tour.

Je t'embrasse, mon pauvre vieux, bien tristement.

A sa mère.

25 août.

Le colonel commandant la brigade et des messieurs de l'état-major viennent de faire un tour dans nos domaines. Il y a un certain nombre de choses dont ces messieurs se rendent peu compte : c'est le sempiternel malentendu entre ceux qui mettent la main à la pâte et ceux qui ne la mettent pas. Je fais de mon mieux pour que ce malentendu n'existe pas

1. Le sergent-fourrier Pierre G..., son ami préféré, à qui est adressée une des lettres précédentes, tué le 19 juillet 1915 au Bois Français, près de Mametz-Fricourt (Somme).

entre les hommes et moi : ils ne font aucun travail auquel je n'aie participé au moins une fois, bien que ce ne soit pas mon rôle. Seulement ils le savent et ils savent très bien que tout ce que je leur commande peut être fait. Tandis que des ordres nous viennent régulièrement des bureaux de poser tant de mètres de réseaux par nuit devant les tranchées, d'activer le travail. Mais les bureaux ne considèrent pas s'il fait un clair de lune resplendissant et si l'on peut y voir à la jumelle comme en plein jour. Dans ces conditions, placer des réseaux à cent mètres des Boches, en terrain découvert, c'est une besogne que je voudrais bien voir exécuter par ces messieurs de l'état-major.

Hier soir, nous avons dû profiter d'un moment où, les Boches ne tirant pas, il était à peu près évident qu'ils avaient une patrouille dehors : en vitesse, nous avons posé quelques chevalets, nous couvrant aussi par une patrouille, et il n'y a pas eu d'accident fâcheux. Mais on devrait bien, une fois pour toutes, nous faire un peu confiance et nous laisser le choix des moyens et des circonstances pour l'exécution des ordres.

Tout ceci, naturellement, ne signifie pas le moins du monde que j'aie quelque dégoût ou découragement : la tâche est somme toute intéressante et on fait œuvre utile. Je suis bien secondé par ma section et pas gêné du tout par mes supérieurs immédiats. Je suis très heureux.

A René M...

30 août.

Mon cher vieux,

Je reçois ce matin une lettre de toi où tu me dis ta fatigue et ton énervement. Sûr que tu ne t'amuses guère dans ce Paris qui doit être si triste en ce moment, et si plein pour nous de bons souvenirs, à en pleurer.

J'évite (trop peut-être) d'y penser continuellement et de regretter ces quelques années de bonne vie et d'amitié. C'est un tel cafard qui me vient quand je me rappelle nos trois existences, parallèles malgré tout, malgré les lâchages et les silences prolongés.

Je voudrais bien t'avoir près de moi, ici, car, tu le sais bien, c'est la seule vie possible en ce moment, et supportable. Je le voudrais et je reconnais pourtant bien toutes les raisons, insurmontables, qui t'empêchent d'être avec nous. Cette guerre qui me fut très douce jusqu'ici, est éreintante, au fond, intellectuellement surtout. Il y a, à la fois, trop de fatigue, physique ou nerveuse, et pas assez d'action. Les heures vides et vaseuses que nous passons quand nous sommes en réserve ou au repos et que le service ne nous absorbe pas ! Les efforts qu'il me faut faire pour prendre un bouquin ou écrire ! Je ne crois pas que ce genre d'exercice soit très favorable à une reprise d'équilibre, sais-tu? et je me demande comment je pourrais jamais faire figure de civil et d'intellectuel si je revenais de cette expédition.

Pour cela, ne regrette pas trop de ne pouvoir partir. Il faut qu'il reste à l'intérieur quelques types capables de nous réapprendre à vivre, si nous avons un jour faculté d'y songer. Et puis c'est encore bien plus simple : tu ne peux pas, tu ne peux pas ; une autre besogne t'est réservée, qui n'est pas moins utile, — je dirai plus, qui ne risque pas d'être inutile comme la mienne. Ainsi je ne serais pas surpris qu'on nous fît participer d'ici peu à une attaque dont le but le plus clair sera de fournir un communiqué et de supprimer une tapée de bons bougres. C'est même à cet effet qu'on nous a retirés du secteur que nous occupions pour nous mettre à l'arrière, où on nous suralimente et entraîne, rééquipe et bourre le crâne. (Inutile, n'est-ce pas, de te recommander chez moi le silence sur ces détails divers.)

Il y a donc de fortes chances pour qu'une attaque locale amène d'ici peu ma démolition partielle ou totale; personnellement je crois n'avoir même plus assez de netteté dans les idées pour m'en désoler : excellentes dispositions.

Adieu, mon vieux, je vais passer une revue des appareils contre les gaz asphyxiants, liquides corrosifs et autres produits de civilisation.

Puissé-je, un de ces quatre matins, revenir avec toi, pur de tout miasme, parler un peu de tout ce qui est fichu et que nous avons bien aimé ! Je t'embrasse très fraternellement.

15 septembre.

Je reçois une note du général commandant l'armée qui recommande aux officiers de préparer pour « les instituteurs, professeurs, ministres de tous les cultes » la tâche d'après guerre ; et cette tâche sera de perpétuer dans la souvenance des gosses les horreurs présentes, d'attiser chez eux la haine de l'étranger, etc. Cette perspective me laisse assez triste et je prévois tant de difficultés pour les éducateurs que nous serons si nous en réchappons ! Comme il faudra se garder du déraillement et quelles résistances nous rencontrerons quand nous voudrons à la fois conserver dans les petites caboches ce que la guerre y aura fait pousser de gravité et d'énergie, et les élever un peu au-dessus de la mêlée apaisée ! Quel mal pour suivre le fin boyau qui louvoie entre le chauvinisme renforcé et l'insouciance revenue !

Heureusement, ces questions ne sont pas encore à l'ordre du jour et pour l'instant la ligne de conduite est fort simple : se faire amocher le moins possible en faisant le maximum de mal aux Boches. Tout en découle, et nos sommes sont libres de préoccupations. Seuls les rats et les obus me réveillent de temps à autre, et je me rendors au souffle régulier de mon ordonnance.

Que te dire de plus? Écris-moi comme tu le fais : ce m'est précieux. Et jouis de ce joli pays de la Birochère [1], auquel j'évite un peu de penser pour tout ce qu'il me rappelle de joie fichue. Je t'envie d'y être et je ne t'envie pas la tristesse que tu dois y rencontrer. Quand je pensais à notre amitié à tous trois, c'était bien souvent les deux petites chambres de là-bas que je revoyais, où le vieil ours que je suis avait trouvé un charme surprenant. Le reste ne m'est pas encore bien entré dans la tête, tu sais : je ne m'imagine pas que cela ne puisse revenir...

24 septembre.

Mon cher vieux,

Je vois, par tes petits mots, que tu es dans l'état de disgrâce où l'équilibre et le calme s'atteignent difficilement. Pour te

1. Village de la Loire-Inférieure où Étévé avait passé quelques jours en septembre 1913, avec ses amis Pierre G... et René M...

consoler, il faut que je te fasse part de ma détresse personnelle. Cela te surprendra peut-être, car je n'ai pas eu l'habitude de me plaindre beaucoup jusqu'ici (et d'ailleurs je ne me juge point malheureux), mais je m'aperçois, surtout à écouter les permissionnaires rentrants, que nous exagérons trop notre bien-être et notre joie lorsque nous écrivons, et que maintenant on nous le resert trop généreusement.

Vois-tu, les pauvres types du front sont des gens très susceptibles : ça les agaçait prodigieusement d'être plaints à jet continu, et maintenant ils trouvent que l'intérieur supporte leurs peines avec une philosophie irritante. Tu sais que je ne dis pas cela pour toi, mais, ne pouvant écrire chez moi ce qu'il y a de mauvais dans notre existence, je veux du moins que tu sois au courant et que tu coupes court autour de toi aux légendes sur le front de cocagne.

Et tout peut se résumer en un mot : mal aux nerfs. Nous ne souffrons pas de privations physiques : jusqu'ici le froid ne nous a pas visités, la chaleur n'a pas été terrible, nous bouffons suffisamment, nous ne courons pas de dangers plus que de raison — et notre embêtement n'est fait que d'un tas de petites choses.

D'abord, tant que nous sommes en première ligne, c'est la tension d'esprit continuelle, l'application à surveiller constamment la ligne boche. Le jour, ça va : les guetteurs font l'office. Mais la nuit, ça va moins bien : les guetteurs ne voient rien et entendent des tas de bruits ; si je suis de quart, je passe mon temps à vérifier leurs imaginations, à prêter l'oreille au chahut des rats dans les fils de fer, et à tout ce qui ressemble au bruit d'un homme qui marche. (Et Dieu sait s'il y a des bruits qui ressemblent à celui-là !) Je me balade aux petits postes, le revolver en poche et la main dessus, et, là, je reste le cou tendu pendant longtemps, à essayer de voir dans l'obscurité, avec la sensation toujours présente de l'isolement, à cent mètres devant les lignes, ce qui permettrait aux Boches de vous tourner aisément. On est très calme, naturellement, mais ce calme volontaire n'est obtenu qu'à force de tension nerveuse, et cela se retrouve après.

Revenu sur la ligne, c'est la marche éreintante dans la tranchée et les boyaux où l'on ne voit goutte, où l'on ne peut

se servir de sa lampe électrique, où l'on met le pied dans des trous, où l'on titube d'une paroi à l'autre, où l'on se cogne dans les gradés de service, où l'on patine sur le sol toujours humide.

Si l'on rentre chez soi, dans sa cagna plus ou moins solide, ce n'est encore qu'une apparence de repos. On a sans cesse la préoccupation de ce qui se passe dehors, l'inquiétude de ce que font les hommes quand on ne les surveille plus. Dès que la fusillade habituelle s'accélère un peu, on sort, pour voir. Si des obus tombent, il faut faire rentrer les hommes, repérer le tir et faire répondre notre artillerie. Enfin on se couche. Avant de m'étendre sur mon lit, je commence à l'éplucher de tous les limaçons qui se promènent sur le mur, autour et sur ma paille même. Impossible de se déchausser ni de se déshabiller, pour être debout de suite en cas d'alerte (et c'est peut-être le plus pénible de tout). A peine la bougie est-elle éteinte, les rats commencent à danser ; j'entre dans des rages folles contre eux : ils poussent des cris terribles, mangent mon papier et mon chocolat, traversent mon lit, fouillent dans ma paille, me font tomber de la terre sur la figure et m'offrent leurs puces. Si je ne suis pas abruti de fatigue, je ne peux pas m'endormir : aussi il m'arrive souvent de prolonger mes rondes sur la ligne, ou de lire jusqu'à des heures indues, pour être suffisamment éreinté et contraint au sommeil rapide.

Voilà un aperçu de tous les énervements quotidiens, et ce sont eux que je redoute le plus. Je ne te parle pas des gros embêtements et des moments de tension exceptionnelle comme les bombardements en règle, les soins immédiats aux types blessés, les travaux de nuit devant la ligne, avec l'aplatissement subit contre le sol à chaque fusée, à chaque rafale de mitrailleuses, les patrouilles de plusieurs heures dans les betteraves : tout cela fait partie de la guerre comme on s'attendait à la faire, et ce n'est qu'exceptionnel. Ce que l'on connaît moins (et particulièrement pour les officiers), c'est la préoccupation et l'énervement continuels. Et cela t'aidera à excuser les contradictions et les impatiences de mes lettres...

Je pourrais aussi te dire mes réflexions sempiternelles et la nuit obscure où se débattent mes rudiments d'idées ou

principes, « mais cela est une autre histoire [1] »... et bien vaseuse.

Excuse mon déballage et n'accuse que mon amitié qui le rend possible.

27 septembre.

Tu me parles de la « guerre à la guerre », et tu parais supposer que je puis ne pas être en cela de ton avis. Pour quelle espèce de brute me prends-tu? Sont-ce mes petits plaidoyers en faveur des pauvres « mélétaires » qui t'autorisent à proférer de telles injures? As-tu pu croire que les soldats que je défendais étaient d'autres que les types comme toi et moi, subissant cette guerre comme la pire des catastrophes, et que j'étais avec ceux qui y voient l'emploi normal de leurs facultés?

Pourtant, s'il faut me confesser jusqu'au bout, peut-être suis-je pour quelque chose dans ta méprise. Pendant quelque temps, en effet, j'ai tenté, à moitié consciemment, de me monter le bourrichon et de me faire, dans une certaine mesure, une mentalité *ad usum militis*. Mais ce n'était pas sérieux, et je n'ai jamais eu grande confiance en cet expédient.

Et j'ai pris le parti de ne pas m'en inquiéter, sachant que je n'ai pas besoin de cet excitant. A commencer par le bas, j'aurai, certes, chaque fois qu'il faudra taper dur et cruellement, la griserie aveugle du combat, et c'est beaucoup. En remontant un peu l'échelle des motifs, j'aurai aussi l'amour-propre, la tenue nécessaires ; et voilà déjà de quoi agir. Enfin, même d'un point de vue plus intellectuel, j'aurai conscience d'accomplir une besogne nécessaire et de participer, dès cet instant, à la « guerre à la guerre ». Et ainsi cela peut aller.

A sa mère.

16 octobre.

Ma pauvre maman, quelle tristesse encore ! Pierrot [2], que nous trouvions si intelligent, si sensible et si homme maintenant, le voilà parti, comme tous les autres ! On n'a même plus

1. Expression empruntée à Kipling.

2. Pierre L..., fils d'une amie de sa mère.

le cœur de souhaiter en réchapper quand tant de deuils vous entourent. Il n'y a plus qu'une pensée : faire son devoir et ne pas trop réfléchir.

Et il faut que tu songes à toute la confiance que tu dois m'inspirer, et que tu te raidisses contre la douleur des autres comme contre ton inquiétude.

Tristes aussi, les nouvelles de la guerre. En Orient tout nous fait défaut ; je redoute des désaccords parmi les Alliés sur cette question : ce serait la fin de tout. Il ne faut croire maintenant qu'en la France, qui reste un chic pays malgré toutes ses fautes, le plus chic de tous les pays.

A René M...

11 novembre.

Étant ici spécialement privé de vie sentimentale, j'ai fort goûté ta lettre reçue hier soir. A faire retour sur moi, je crains que mes facultés en cette matière supramatérielle ne s'émoussent chaque jour davantage. J'essaye de lutter d'ailleurs et je me défends de sentir comme de penser en gros. Mais la tentation de renoncement et d'abrutissement consenti est assez grande. Les circonstances, la température, l'alimentation, le manque de sommeil sont complices et conseillent à mon intellect de s'engourdir. Quand je reviens de patauger dans les boyaux, et que je me mets à ma table dans ma cagna, il me faut un divertissement de gros calibre pour que je le préfère à ma couche en ficelle : j'entends par là un roman à histoire ou quelque chose de ce genre.

Je me suis aussi créé des travaux : je pioche l'administration de la compagnie (règlements, comptabilité militaire), ce qui manque d'intérêt, mais me serait indispensable au cas où il me faudrait suppléer M. Fontenilles. Après quelques heures d'un tel entraînement, j'arrive à goûter les denrées supérieures qui sont les bouquins envoyés par ma mère : Kipling, Jammes, Verlaine, A. Hermant, etc. Du reste, c'est en général au moment où je me trouve en forme que le service ou la popote m'appellent ; et je me réabrutis.

Je soigne aussi, et tant bien que mal, mon nerf optique ; le long de la tôle qui forme paroi devant ma table, Sempé m'a installé une planchette formant chevalet continu : j'y dresse des cartes postales, estampes japonaises, aquarelles jolies à voir, des « crayolors » de mon cru (ce qui constitue peut-être un traitement équivoque) et diverses images.

Je regrette de ne pouvoir cultiver ce qui reste de mes facultés musicales. Les carambolages du canon et le ronflement des hommes, dont je suis séparé par une cloison de planches, telle est la ration quotidienne. Après tout, peut-être regagnerais-je en spontanéité dans l'impression ce que je perds en éducation, s'il m'était donné plus tard de me replonger dans des harmonies civilisées. C'est la grâce que je me souhaite.

C'est égal, en fait de cagna, je préfère, ô combien ! notre turne de l'École à mon trou de rat. C'est un des souvenirs que j'appelle le plus volontiers à mon aide quand je revendique un sursis au gâtisme imminent. Et cette turne me paraît infiniment aérienne et aérée, non plus seulement haut perchée et tassée sous le toit, comme je la jugeais quand j'en usais, mais ouverte sur de confortable lumière, sur des horizons intellectuels et sur un ciel léger. C'est une sensation étrange, aplatissante, que de goûter les charmes de l'intérieur absolu : sans fenêtres et sans vraie lumière ; à chaque bougie que je cale dans mon bougeoir de fortune, je me recroqueville davantage dans ma bière en tôle ondulée. Si j'étais un type dans le genre de Mallarmé, j'écrirais des tas de poèmes à la louange des fenêtres. Comme je suis un type dans le genre d'un officier de réserve, je fume ma pipe et je me fais fabriquer une belle canne avec une fusée boche, une gargousse de fusée éclairante et un piquet de tente-parasol ramassé quelque part. Le plus embêtant, c'est que je ne conçois plus bien que cela puisse changer, et que je ne m'imagine pas non plus continuant cet exercice pendant des années...

Tu n'as pas idée de ce qu'un type qui ronfle fait de potin dans une boîte en tôle, ni de ce qu'une souris qui s'agite fait de raffût dans un pieu en paille.

Au revoir, mon cher vieux copain ; excuse mes déréglements, je t'embrasse.

A sa mère.

30 décembre.

Je crois, ma maman, que c'est l'heure et l'instant de te faire mes vœux de bonne année. Et si je ne te dis pas quoi je te souhaite, c'est que tu le sais bien : que ton grand singe de poilu revienne, mieux en forme que jamais, dans notre chez nous si joli, et qu'on se sente vivre de nouveau et mieux encore qu'avant, comme dans une grande permission. En attendant ce bon moment, qui doit venir en même temps que la victoire, je te souhaite plein de patience et de courage, comme tu en as fait preuve déjà, et plein de confiance dans la bonté des choses et la bonne humeur de ton phénomène. Nous les aurons, je te dis, et nous serons encore bien heureux tous les deux. On s'aime trop pour que ça ne soit pas.

***

Au colonel M...

9 janvier 1916.

Nous sommes dans un camp d'instruction installé récemment, tout à fait à l'arrière de la zone des armées.

Voilà douze jours que nous y manœuvrons régulièrement, par un temps très humide et sur un sol assez marécageux. Nous avons suivi la progression habituelle : manœuvres de brigade, de division, de corps d'armée ; nous en sommes à ce dernier stade ; sans doute la fin de notre séjour ici est imminente ; et nous manquons de tout renseignement sur notre affectation future.

Ces manœuvres, quoique pénibles, m'ont laissé une impression plutôt réconfortante : je ne dirai pas qu'elles se rapprochent de la réalité, ce qui vous paraîtrait peu vraisemblable et même inintelligible. Mais on y devine une préoccupation constante d'instruire et de faire travailler des services qui, dans les manœuvres du temps de paix, jouaient un rôle fantaisiste : plutôt que des exercices pour l'entraînement des

troupes et la belle ordonnance de leurs agitations, ce sont des études pour la rédaction et la transmission des ordres, des renseignements, et pour les liaisons de toute sorte.

A l'usage des officiers supérieurs, ces manœuvres sont assez fastidieuses pour la troupe et pour nous, mais je m'en réjouis; je suis heureux de ne pas voir les unités progresser dans l'imaginaire avec une vitesse constante du plus bel effet et un mépris total de toutes les contingences qui peuvent arrêter un pas de charge ; et je me gèle volontiers à attendre deux heures de nouveaux ordres sur la même position, en songeant qu'il se fait sans doute au-dessus de moi un travail complet, profitable et inédit.

Je crois même, mais je n'oserais l'assurer, qu'on renonce un peu à voir dans ces exercices une image possible de la guerre : on n'arrête pas le travail sérieux en faisant naître des incidents ingénieux, en posant subitement des problèmes tactiques qui ne sauraient se résoudre qu'au petit bonheur : on prend son parti de ne faire que de l'épure, et je pense que ce n'est déjà pas facile. Ce que je regrette seulement, c'est que ce cours pour officiers supérieurs et agents de liaison n'ait pas été précédé d'exercices d'entraînement pour la troupe et les cadres subalternes. Nos jeunes soldats, qui ont fait très rapidement leur instruction de fantassins ancien modèle, n'ont pour ainsi dire rien appris depuis le dépôt : ils sont un peu accoutumés à la vie quotidienne des tranchées, aux risques ordinaires des bombardements ; mais si l'on veut en faire des troupes d'attaque, comme il paraît évident, il y a tout un mécanisme qui leur sera nécessaire et qu'ils ignorent : nouvelle forme de l'assaut, terrassements rapides, transformation d'une tranchée conquise, emploi des grenades, etc. Ils ne l'apprennent pas dans les manœuvres que nous faisons en ce moment : les tranchées sont seulement tracées et nous nous contentons d'indiquer nos progressions. Peut-être a-t-on commencé par la fin? Peut-être était-ce plus urgent? Je l'ignore ; mais je voudrais bien que l'on ne nous considérât pas comme ayant reçu une instruction qui ne nous a pas été donnée.

Au reste, je parle de ce que ma compréhension ne possède point ; je suppose que le général Joffre et le général Foch, qui assistent à nos évolutions, mettent toutes choses à leur place.

Au colonel M...

23 janvier.

Je ne m'étonne pas que mes appréciations sur nos manœuvres vous aient été peu compréhensibles, ou que vous ayez voulu les voir telles ; c'est que je n'avais pas à ce sujet des idées bien nettes : défaut de compétence, d'abord, et, ensuite, défaut de liberté dans le jugement : ayant résolu que ces évolutions devaient avoir pour premier résultat de raffermir ma confiance au cas où elle aurait été ébranlée, je n'y ai regardé que les détails consolants...

30 janvier.

Mon cher colonel,

On me remet à l'instant votre accusé de réception : j'y lis une petite phrase [1] et j'y veux répondre, bien qu'elle ait trait à ces manœuvres sur quoi le silence vous semble d'or.

Je ne pense pas autrement que vous, et je n'ai pas coutume de ne voir que le bon côté des choses ; surtout je n'éprouve pas le besoin de me rassurer, ni la crainte de ne pouvoir le faire, comme vous paraissez me le reprocher : je vois que je me suis encore exprimé insuffisamment. Vos lettres me sont précieuses à plusieurs titres et en particulier parce qu'elles me forcent à parler clair et à penser de même.

Sans doute j'ai recueilli avec empressement toutes les raisons de prendre confiance que j'ai découvertes ou cru découvrir dans ces spectacles militaires, — mais, en toute sincérité, ce fut très peu pour mon usage personnel. Je possède en effet toute l'égalité d'humeur et toute l'assurance nécessaires : j'ai, dès le début, renoncé à rien prévoir et même à rien comprendre dans les événements ; je ne redoute ni ne recherche les journaux. Au risque de vous paraître plus jeunet que nature, je vous avoue que je suis un peu fier de me sentir bien d'aplomb, et mieux peut-être que je ne l'aurais espéré.

1. « Je ne crois pas qu'il faille ne voir que le bon côté des choses. J'estime qu'il est d'un homme véritablement homme de regarder les choses comme elles sont, avec leur bon comme avec leur mauvais. »

Ajoutez à cela que je suis le contraire d'un insurgé et que j'aime beaucoup à m'incliner devant les compétences reconnues. Ajoutez encore que je n'y connais rien. Quand à vous imaginer Marcel ballotté entre diverses incertitudes et se raccrochant à des prétextes d'optimisme, il faudra, si vous voulez bien, n'y plus penser, car ce serait faux : si des phrases insuffisamment réfléchies vous l'ont fait croire, je le regrette et j'en suis honteux, car je tiens beaucoup à l'opinion que vous pouvez avoir de moi.

Au revoir, mon cher colonel, pardonnez ma longue dissertation, et continuez-moi votre affection.

A sa mère.

6 mars.

Je reçois un message du colonel m'annonçant ma nomination au grade de lieutenant (en date du 2 mars). Bon ça. Et j'espère en le grade de « civil » qui couronnera ma carrière militaire de façon digne.

Je me commande une vareuse : celle que je traîne n'est vraiment pas présentable pour un *lieutenant* — et j'arrose ma nomination, de concert avec la 3e compagnie, notre compagne de caverne.

29 mars.

Cette nuit, nous avons fait une petite opération [1], prévue depuis trois jours, mais dont je ne t'avais rien dit, pensant qu'elle n'aurait peut-être pas lieu, ne voulant pas t'inquiéter inutilement, et enfin me conformant à la consigne qui est de garder le silence absolu sur les événements en préparation.

Le bataillon que nous avons relevé ici nous avait passé en consigne une opération qu'il avait élucubrée, dont les états-majors s'étaient emparés ensuite pour la régler à grand orchestre et nous en charger. Sans rien dévoiler d'important, on peut dire qu'il s'agissait d'attaquer un élément avancé boche et d'y faire des prisonniers si possible. J'ai été chargé de l'opération

1. Secteur Confrécourt.

qui avait échu à notre compagnie, laquelle occupait le secteur intéressé. Je l'ai étudiée soigneusement pendant trois jours, j'en ai vu les difficultés que n'amoindrissaient pas les ordres de détail donnés par les officiers généraux : j'ai fait les reconnaissances, les observations nécessaires, les unes de nuit, les autres de jour, et pondu des rapports faisant ressortir le peu de chances de succès. Mais les ordres étaient formels et n'ont pas été modifiés. Il ne restait qu'à s'y conformer. Hier matin, grande conférence avec le colonel commandant la brigade, notre colonel et les officiers d'artillerie ou mitrailleurs. Le colonel-brigadier m'a félicité de la précision de mes rapports et de mes plans. N'empêche que l'opération n'a pas été remise.

L'après-midi, réglage et tirs de démolition. J'ai passé une sale heure, avec un lieutenant observateur d'artillerie, dans un de nos postes avancés que les hommes avaient évacué pour la circonstance : il s'agissait de régler un tir de démolition sur les réseaux du point à attaquer. Le 75 tapa rudement sur ce point, dont nous étions très près, et il nous fallait observer à découvert, le téléphone étant installé dans une petite sape à côté de nous. En même temps nos lance-torpilles travaillaient sur la même région. Et c'était une belle bamboula, surtout quand le tir de réglage s'est transformé en tir d'efficacité, que les coups se déréglaient tant soit peu et que les éclats rappliquaient à toute volée. En même temps les Boches nous balançaient des torpilles sur la tête ; ils y ajoutaient des 105, des 150 et des *minen* couplés par cinq. Notre position très avancée nous protégeait heureusement, car il n'était pas facile aux Boches de tirer si près de leurs lignes. Enfin, après cinq cents coups de 75, nous avons arrêté le tir, le travail semblant terminé. Mais il faisait rudement mal à la tête, sais-tu. Je n'avais jamais entendu de si près l'éclatement du 75, qui produit une terrible impression d'arrachement et vous flanque une idée de cataclysme soigné (je préfère la plupart des projectiles boches). C'était ce qui dominait de beaucoup tout le reste du concert : c'est réconfortant, bien qu'abrutissant.

Puis nous avons pris nos dispositions ; j'ai veillé à l'équipement et à l'armement des hommes. A minuit, la troupe d'opération a commencé à gagner un de nos petits postes abandonné et bouleversé qui devait servir de point de départ à l'attaque.

Marche rampante, dans la gadoue, avec un vent froid, de la pluie qui faisait regretter l'absence de tout vêtement autre que la vareuse.

Impression : l'attente de l'heure du déclenchement, la nuit, dans l'entonnoir d'où l'on doit partir, à écouter les Boches à côté. A chaque fusée éclairante, je sortais ma montre pour voir l'heure : deux heures moins vingt, moins dix, moins cinq, moins deux... Enfin, j'aperçois au loin les quatre éclairs des quatre coups de départ de 75 qui devaient servir de signal. On compte trois secondes... et le sifflement, et les éclatements du tir de barrage de notre artillerie. Très chic. Et alors, on se remue, et comment... On bondit dans la tranchée boche. Naturellement, elle était abandonnée : quand on bouleverse un élément de tranchée en y flanquant cinq cents obus et des torpilles, il ne faut pas compter que la nuit suivante il sera encore occupé.

Mais les Boches, abrutis par le tir de barrage, n'ont rien vu, rien entendu. L'ordre étant de ne pas progresser au delà, nous sommes revenus dans nos lignes, à quatre pattes et en toute vitesse, avec tous les éclats de 75 qui rappliquaient aux oreilles. C'est une sacrée veine de ne pas avoir été amochés. Je suis fort heureux, ayant toujours eu l'impression que l'opération ne pouvait réussir, qu'elle n'ait pas mal tourné.

Mais, sensation humiliante : on nous avait donné une corde pour « ligoter les prisonniers ». O honte ! de rendre cette corde sans personne dedans !

Faut boucler. Je vais voir si huit types, que j'ai installés à faire des exercices de signalisation, sont bien en train d'agiter les bras, ce qui leur sert au moins de mouvements respiratoires.

* * *

8 avril.

Le colonel me fait la surprise d'une petite citation [1] pour notre opération de la nuit du 28 au 29.

Ce qui m'a fait surtout plaisir dans cet événement, ce sont

1. « Officier de première valeur. A dirigé de façon remarquable une forte reconnaissance qui a été exécutée dans la nuit du 28 au 29 mars 1916. A rapporté les renseignements les plus précis sur un petit poste ennemi qu'il devait enlever avec sa section et dont l'ennemi s'était retiré. »

les paroles que m'a dites le colonel en guise de félicitations : à savoir qu'il avait saisi la première occasion de me citer, étant très content de ma façon de servir, et qu'il était heureux de penser que, plus tard, je ferais mes cours avec la croix de guerre. Voilà qui est une aimable pensée, n'est-ce pas?

Le commandant, qui est bien pour quelque chose là dedans, m'a demandé de t'envoyer lui-même la citation. Tu verras que mon sergent Bouleau a, lui aussi, son petit paquet : ce dont je suis très content, car il mérite depuis bien longtemps une distinction.

Pour moi, j'avais déjà une vareuse et un « équipement » de salopard ; il ne me manquait que cela pour en avoir la tenue complète. Mais, sans chiner, ça fait très décoratif.

Tu n'auras plus le droit de m'écraser sous la majesté de tes palmes.

Au colonel M...

11 avril.

Je suis content que l'histoire de notre petit coup de main vous ait amusé ; mais le récit que je vous en ai fait n'est pas complet. Cette digne opération a été cause, pour ceux qui nous ont remplacés dans le secteur, d'accidents peu gais : ils ont voulu recommencer et se sont fait abîmer : ils ont laissé sur les fils de fer ennemis un sergent, dont on a pu ce matin seulement enlever le corps.

... Je me ferai envoyer le numéro de la *Revue de Paris* qui publie la nouvelle de madame Maxime David : *la Vie n'est pas un roman.*

J'ai gardé de Maxime David [1] un souvenir précieux ; comme vous, j'ai tant de tristesse à me rappeler les soirées passées autour du piano ; et je crains d'en avoir plus encore si l'existence que je mène en ce moment prend fin quelque jour et que je puisse m'apercevoir de tout ce que nous avons perdu.

Bien tendrement je vous embrasse.

1. Ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de philosophie au lycée de Chartres, tué le 1er octobre 1914, jour de son arrivée au front.

A sa mère.

11 avril.

... Pourquoi regrettes-tu qu'on m'ait envoyé l'Annuaire de l'École normale, avec la liste de tous les disparus? Je n'ai pas pris coutume de me fourrer la tête dans un sac pour ne pas voir les tristes évidences. Au contraire, c'est chose salutaire et bonne de voir combien d'amis ont porté le sacrifice et rien n'apprête mieux à l'accepter.

*
* *

A sa mère.

26 juin [1].

Nous commençons à avoir les oreilles cassées avec les énormes canons qui tirent à côté de nous. Qu'est-ce qu'on envoie comme colis aux missi Boches ! Il faut se dépêcher d'en mettre, pour soulager Verdun qui paraît bien menacé, d'après les communiqués de ce jour. Les Boches voudraient bien prendre au moins ce morceau-là, avant qu'autre chose leur tombe sur le râble. Espérons qu'ils rateront leur coup et que la diversion dont parlent tous les journaux s'opérera à temps.

Maintenant faut être très raisonnable ; je crains que la correspondance ne soit ralentie d'ici peu, sinon supprimée. Pas s'en faire. Je ne crois pas que nous soyons troupe d'assaut : t'effraye pas. Et pense que je t'aime bien fort, et que je voudrais bien revenir dans notre chez nous, le devoir fait... Que Tout m'ait en sa merci [2].

2 juillet.

Quelle drôle de situation est la nôtre en ce moment : dans la coulisse, à l'affût des tuyaux contradictoires et dans l'ignorance de notre propre destination.

1. Le régiment venait d'être amené à Foucaucourt pour participer à l'offensive prochaine de la Somme.

2. Étévé s'était créé une espèce de panthéisme dont cette phrase est l'expression.

Le plus clair de ce que nous savons, c'est qu'hier après-midi sont passés ici divers convois de prisonniers. D'abord un petit détachement d'une cinquantaine. Puis neuf cents, avec sept officiers. Nous étions prévenus de leur passage et nos troupes étaient rassemblées sur deux rangs de chaque côté de la rue : très dignes d'ailleurs.

Plutôt pénibles à voir, les dits prisonniers : la chaleur et la poussière les rendaient d'une saleté repoussante, et ils avaient l'air éreintés. Ils se précipitaient sur les bidons qu'on leur tendait avec une terrible voracité. Il y en avait de tout jeunes, à têtes assez sympathiques. Mais beaucoup avec quelle sale binette : crâne pointu, lunettes — classiques. La norme générale était malingre ; combien différents de ceux qui débarquaient à Toulouse en août 1914 !

Dans la soirée, plusieurs autres convois de moindre importance : en tout deux milliers, je crois.

Et nous avons un camp de triage pour les prisonniers dans le voisinage de notre cantonnement : c'est la grande distraction d'ici. Ce matin nous y fûmes, Martal et moi, avec *Mousse*. Les Boches étaient assis dans l'herbette, et se déchaussaient sans pudeur. *Mousse* a traversé les réseaux de barbelé et est allée renifler les senteurs trans-rhénanes. Nous l'avons sévèrement admonestée. Après quoi, nous engageâmes la conversation avec les missi Boches. D'abord les officiers : vilains ; ils parlaient la bouche pleine. Ils m'ont déclaré qu'ils iraient jusqu'au bout. Bien. Les soldats m'ont dit que, depuis trois jours, en prévision de notre offensive, ils avaient été privés de ravitaillement et qu'ils avaient particulièrement souffert du manque d'eau.

Ensuite, les officiers m'ont raconté qu'ils avaient été très bien traités par les officiers et troupes d'attaque, ceux qui avaient risqué leur vie pour les prendre ; ils m'ont dit textuellement que ces officiers s'étaient conduits en héros. Mais qu'une fois à l'arrière ils avaient été insultés par des gendarmes

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (*7 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

8 juillet.

Fait soleil. On vient de voir partir, dans des virages impressionnants et à une vitesse folle, deux avions de chasse : encore une saucisse ou un fokker qui va passer un mauvais quart d'heure.

Pour digérer en sainteté, j'ai lu du *Voyage du Centurion*, d'Ernest Psichari : l'histoire d'un jeune officier de tirailleurs qui parcourt les déserts marocains à la tête d'une colonne de méharistes, et qui trouve la foi dans les sables.

J'ai, du même auteur, *l'Appel des Armes*. Avec *Terres de Soleil et de Sommeil*, c'est tout le bagage de cet officier littérateur, — disciple de Bourget, Péguy, etc., — tué à trente ans dans la retraite de Charleroi.

Le *Voyage du Centurion*, présenté par une préface de Bourget, est assez intéressant : visionnaire chrétien, style semi-biblique et semi-silloniste, avec du Claudel dedans. Bizarre espèce de littérature, très en vogue sur la rive gauche et les rues avoisinant le Bon Marché, où on veut voir une renaissance de l'esprit chrétien, et où je vois beaucoup moins : j'y vois surtout une facilité au développement, à la redite, le tout ronronné en tournures de l'Écriture : pas d'originalité de la pensée, et cela ne risque pas ici de passer pour de l'impuissance, puisque l'auteur doit, avant toute chose, se conformer aux doctrines de Rome. Mais il est indiscutable que ce style n'est pas mauvais, qu'il n'est pas non plus indifférent ; on y retrouve à chaque instant l'écho des litanies : or, il s'est attaché à ces litanies tant de poésie, depuis deux mille ans qu'on les rumine, elles ont fait si bien partie de l'existence française au cours des âges, que le moindre écrivain, à les ronronner, gagne un prestige et un charme.

Pourtant cette littérature, qui prétend être de psychologie profonde, d'effort concentré vers la vérité, me semble être surtout faite de paresse et de sommeil. Elle exerce, à n'en pas douter, un grand attrait sur les esprits fatigués ou indolents, qui ne démarrent pas d'eux-mêmes ou qui saisissent l'occasion de la première panne, qu'ils appellent reposoir.

Aussi, je n'arrive pas à la croire ni très noble ni très féconde. Et il ne faudrait pas croire qu'on cesse d'être livresque lors-

qu'au lieu de piller Aristote et consorts on délaye saint Mathieu. A part ça, c'est intéressant, et ça me le paraîtrait davantage si, à chaque instant, ne chantaient dans ma tête les *Litanies de sainte Barbe*, si mirifiquement dérivées de Péguy par MM. P. Reboux et Ch. Muller [1].

Voilà une bien longue dissertation sur M. Psichari. Pour être juste, je t'en devrais une équivalente sur M. Pierre Mac Orlan, que je bouquine conjointement. Mais tu connais mieux cet olibrius conteur et illustrateur qui fit parfois notre joie. Dommage qu'il se contente trop souvent de sujets de contes vraiment inexistants, car, pour le reste, il a une façon simple et innocente de sortir le maboulisme qui touche au classique. Et, en sa compagnie, je navigue de l'ingénieux Truble « qui termina l'embellissement du désert en l'entourant d'une bordure de buis » au brav' captain Fly « qui suréleva la ligne de l'équateur de quelques mètres seulement, mais assez toutefois pour qu'on pût passer dessous sans avoir la tête fauchée au ras de la ceinture ».

Tout ceci n'a qu'un rapport lointain avec les opérations militaires, mais n'est-ce pas mieux ainsi?

Ce matin, vu un capitaine, ami du nôtre, et qui faisait partie des premières vagues d'assaut. Très encourageantes constatations : travail parfait de l'artillerie, qui n'évite d'ailleurs pas toutes les pertes, mais paralyse toute défense de l'infanterie ennemie. Une seule division leur a chipé cent vingt mitrailleuses. Beaucoup de tout jeunes types chez les Boches. Et puis, ce qui est surtout réconfortant, c'est que nous allons doucement, prudemment et qu'on ne s'affole pas.

Notre promenade de tous les matins est maintenant, quand il n'y a pas de prisonniers au camp (et ceux qui y viennent n'y restent que le temps d'être triés et interrogés), d'aller au dépôt installé dans une cour voisine, où l'on amasse le matériel pris aux Boches. Là, j'ai pu voir moult mitrailleuses, et des tubes de bois préhistoriques avec quoi ils lancent leurs gros *minen* sacs à charbon ; et aussi un mortier de tranchée autrichien tout à fait perfectionné, mais pas supérieur, à mon avis, aux 240 que nous avons depuis quelques mois. Et des caisses de grenades,

1. *A la manière de...*

des caisses de fusées de 105 et de 150. Les pièces d'artillerie prises ne restent pas ici. Nous ne voyons que les canons à nous qu'on amène sans cesse : des beaux 75 tout neufs ; et, sur des tracteurs énormes, les gros pépères. Ça fait toujours plaisir.

Nous ne savons encore rien de notre destination. Tous les jours et toutes les nuits, nous nous attendons à partir, et rien n'est plus agaçant que cette attente où l'on n'ose rien entreprendre, où l'on ne garde rien avec soi. Mais, de cette attente même, nous avons pris notre parti, sachant que la première vertu militaire moderne est la patience. N'oublie pas que c'est aussi une vertu civile : avec l'espérance.

A René M...

19 juillet.

Excuse ce papier, vieux ami. Je suis dans de la bamboula depuis une semaine, et séparé de mes bagages.

Depuis hier, nous sommes relativement au calme, bien que dans un chahut énorme : nous sommes en réserve dans une ex-tranchée boche qui jusqu'ici n'est pas bombardée. Mais nous venons de passer quatre jours en première ligne, à la gauche d'un village très en vogue dans les communiqués[1], où la vie ne fut pas douce. La tranchée n'était creusée qu'à moitié : il a fallu l'aménager, et sous un bombardement accentué.

Nous avons eu des pertes assez fortes pour n'avoir pas encore attaqué : presque le quart de l'effectif ; heureusement des blessés légers pour la plupart. Le moral est bon quand même, et nous sommes prêts à bourrer plus avant, ce qui ne saurait tarder[2].

Mais j'ai eu sous les yeux quelques spectacles qui, je l'espère, me donneront plus tard le droit d'être résolument pacifiste, si j'en réchappe. Démolition de villages : j'en ai traversé un, complètement anéanti par notre artillerie, d'une façon que je n'imaginais pas ; absolument impossible de soupçonner l'emplacement des maisons. Et des cratères de mines, affolants. Aussi, démolition de personnel ; mais il vaut mieux n'y pas insister.

1. Estrées.
2. Cette lettre et la suivante ont été écrites par Étévé la veille de sa mort.

Pour l'instant, notre artillerie pilonne plus loin, et nous prépare le chemin. Elle a l'air de s'appliquer. Tu m'en vois tout réjoui.

A la fin de la semaine, je pense pouvoir te donner de mon individu des nouvelles plus certaines. En attendant la revoyure, je t'embrasse, vieux ami.

A sa mère.

19 juillet.

Toujours en réserve, et au calme, entre la terrible décoction qui se flanque sur les lignes boches et les départs de nos pièces : à preuve que le calme n'est pas toujours le silence.

J'ai dormi bien et longtemps dans ma niche de terre dont l'ouverture est d'une ogive pittoresque.

Je suis retourné cet après-midi jeter un coup d'œil sur le chaos des entonnoirs avoisinants : je ne reviens pas sur l'impression causée. Puis, des banquettes de notre tranchée, je regarde à la jumelle les éclatements sur les bois, les villages et les châteaux que tiennent les Boches. C'est épouvantable. Le beau temps semble aujourd'hui revenu et notre artillerie lourde en profite pour faire ce qu'on appelle du beau travail. Quelles énormes colonnes de fumée noire, avec des éclatements en boule blanche ! Quelquefois, un panache de fumée noire, comme une éruption de volcan. Les Boches ne doivent pas être à la noce. Et de derrière nos premières lignes partent aussi des torpilles. C'est la danse complète. Il faut s'en réjouir. Mais c'est toutefois un spectacle peu à l'honneur de l'homme.

Et nos pauvres villages qu'on est forcé de détruire de fond en comble pour les reprendre, et encore avec peine...

Pour me distraire de tout ce que je vois, j'ai lu hier soir, dans ma niche, le *Roi Lear* que j'ai trouvé traînant par là. Cela me rappelle un bon temps déjà loin, une belle soirée chez Antoine...

J'ai eu surtout hier, pour me mettre du baume au cœur, ta bonne lettre, avec ton joli jasmin : merci, la maman. Nous manquons de fleurs ici : sur le plateau, on ne voit comme florai-

son que, de loin en loin, émergeant du chaos d'entonnoirs, des piquets à fil de fer boches, à forme de tire-bouchon : c'est assez joli...

Et les communiqués sont bons.

Espérons, et aimons-nous fort, fort...

MARCEL ÉTÉVÉ

LES DERNIERS MAITRES D'URVILLE

HISTOIRE D'UNE FAMILLE MESSINE

Le 15 juillet 1890, Guillaume II faisait, nous disent les historiens allemands, un grand honneur à la Lorraine. « Comme autrefois les rois austrasiens tenaient leurs assises à Metz, les Carolingiens à Thionville et plus tard à Florange, l'empereur qui, si souvent déjà avait témoigné un grand intérêt à l'antique pays lorrain, voulut acquérir une vieille demeure seigneuriale : il acheta à son propriétaire le château d'Urville. La Lorraine eut de nouveau son château impérial[1]. »

Guillaume semblait cependant peu assuré que la Lorraine appréciât la grâce qu'il lui faisait ; pour réaliser son projet, il mit un masque, et ne l'ôta que la vente dûment irrévocable. L'acquisition fut traitée au nom du préfet et, en quelque sorte, le couteau sur la gorge du vendeur. Suivant le conseil de son notaire messin, celui-ci avait fait afficher l'offre de vente, avec des vues du château et du parc, dans diverses gares. Il reçut bientôt une lettre du notaire qui avait, disait-il, un amateur sérieux, proposant un prix inférieur à la demande et exigeant une réponse dans les quarante-huit heures. Un château ne trouve point preneur tous les jours, et le propriétaire en passa par où on voulut.

1. *Châteaux et demeures seigneuriales d'Alsace-Lorraine*, par Tagland, Wilmouth et Linel.

Français de toute son âme, il devint inconsolable lorsque, derrière le préfet, il découvrit dans Guillaume II le client pressé et marchandeur.

Le plaisant de cette histoire, triste car elle marque un pas en avant du conquérant dans la conquête, c'est que l'acheteur, après s'être déguisé, éprouva le besoin de déguiser son vendeur aux yeux du public.

Un château qui devenait impérial ne pouvait, sans déconsidérer son nouveau maître, avoir eu pour précédent occupant un simple bourgeois. Aussi les mêmes historiens annoncèrent-ils au monde que le dernier propriétaire français d'Urville, de qui Guillaume avait acheté le château, était le baron de Sers. En réalité, le baron de Sers, ancien préfet de l'Empire, qui lui-même tenait la propriété du général baron Semellé, l'avait transmise seize ans plus tôt à Romain Sendret, maître tanneur messin, fils d'un ouvrier corroyeur.

A l'heure où ce qu'il reste de Français à Metz souffre, dans le camp ennemi, le désespoir de ne pas servir la France, l'horreur de servir contre elle, l'angoisse du lendemain, il nous semble intéressant de faire connaître celui qui fut, avant Guillaume de Prusse, le dernier maître d'Urville.

La vie de Romain Sendret, pittoresque et mouvementée, vaudrait, par elle-même, d'être contée. Mais, mieux encore qu'un roman vécu, elle constitue, par les mœurs qu'elle évoque, par les faits auxquels elle se trouve mêlée, un fragment significatif, quoique modeste, de l'histoire d'Alsace-Lorraine.

Nous offrons l'esquisse de cette vie [1] en hommage au pays perdu, dont, frémissants d'espérance, nous attendons le proche retour à la Mère-Patrie.

***

En 1821, le père du futur châtelain d'Urville, Romain Sendret, premier du nom, achevait à Metz son tour de France de compagnon corroyeur. Un peu après, au-dessus d'une bou-

1. La matière nous en a été fournie par une des filles de Romain Sendret, notre confrère, qui a signé deux romans, *les Chaînes* et *le Mariage des Filles de Metz*, du pseudonyme Jeanne d'Urville.

tique de la rue du Pont-Saint-Georges, apparaissait une originale enseigne peinte sur laquelle on lisait : « *Romain Sendret, dit le Parisien, corroyeur anglais.* » Le nouveau patron possédait pour réussir quelque chose de plus précieux qu'un gros capital. Il apportait à Metz des modes inconnus de travailler le cuir, récemment introduits à Paris par quatre Irlandais, de qui il les avait appris. Son enseigne fit courir la ville. Le père y annonçait cet esprit d'initiative qui chez le fils toucherait au génie. C'était l'image de son atelier de corroirie nouvelle : un coupeur de tiges, un cambreur, un dérayeur au couteau à revers travaillaient, ironiques, en face d'un vieux blanchisseur à la lunette, représentant du passé auquel Romain Sendret déclarait la guerre. Pour comble de curiosité les personnages figuraient au naturel les apprentis de la maison.

Le « corroyeur anglais » dit le Parisien, intelligent, hardi, laborieux, secondé par l'énergique Arlésienne qu'il avait épousée, prospéra sans atteindre pourtant à la grande fortune. Son fils unique, qu'il avait fait sérieusement instruire et qu'il sut attacher à son œuvre, allait lui donner un féerique essor.

Romain Sendret fils, devenu l'associé, puis le successeur de son père, adjoignit à l'atelier de corroirie de la rue du Pont-Saint-Georges une usine de tannerie. Il acheta à Saint-Julien, proche de Metz, une petite entreprise qui végétait; en peu d'années, travaillant sans relâche, à l'affût de tous les progrès, usant dès leur apparition des machines et des outils nouveaux, et lui-même y découvrant des perfectionnements, il eut fondé un établissement modèle.

Comme son père, il trouva par le mariage une aide puissante. A vingt-cinq ans, après quinze jours de fiançailles, il prenait femme à Mazerey dans une famille de vieille noblesse lorraine. Grande, solide et fine, les cheveux clairs, les yeux gris, le profil admirable, Betty... réalisait le type lorrain affiné jusqu'à la perfection. Sa « mésalliance avec un mercantile » scandalisa toute sa race; son père était percepteur, son frère notaire et si loin qu'on remontât dans sa double lignée, on ne trouvait que gens de robe ou d'épée. Son aïeul maternel, pair de France, s'appelait le marquis de B... ; une des ses arrière-

tantes, chanoinesse, fut dame d'honneur de Marie-Antoinette. L'horreur des siens devint sans bornes lorsque, le lendemain de son mariage, sa mère la trouva penchée sur des livres, dans un bureau du rez-de-chaussée de la rue du Pont-Saint-Georges autour duquel s'agitait le bruit, dans lequel pénétrait l'odeur de la corroirie. Dès cinq heures du matin, son mari, déjà prêt au travail, l'avait réveillée ; et ahurie, elle avait reçu l'ordre de prendre, une heure après, son poste à la comptabilité de l'atelier. Elle obéit. Romain Sendret fils avait déjà succédé à son père, mais ses parents encore actifs demeuraient auprès de lui et la noble descendante du pair de France dut vivre entre ces âpres travailleurs. Elle en souffrit d'abord un peu. Mais bientôt, avec l'ardeur cachée sous la placidité lorraine, elle se montra pour son mari une précieuse collaboratrice. Comme lui, comme son beau-père et sa belle-mère, elle se passionna pour cette fortune qui montait à grands flots. Elle fut admirablement mère, maîtresse de maison et commis aux écritures.

Betty était calme autant que Romain était bouillant et il semblait que le ciel l'eût faite ainsi pour ne s'étonner jamais des volontés imprévues et impérieuses du maître et n'y point résister. Les nombreux enfants qu'elle lui donna apprirent d'elle à plier sous la fougueuse domination qui savait s'imposer partout. A l'atelier, à l'usine, on la subissait sans murmure; car si le patron était vif, on le savait juste et bon. Il est vrai qu'il fit un jour, à bout de bras, passer par la fenêtre de son bureau de Saint-Julien et déposa sur la terrase un ouvrier qui lui tenait tête : ce procédé décelait sa méthode de gouvernement. Mais ses hommes étaient les mieux payés du pays. Et lorsque il eut acheté, après l'immeuble de la rue du Pont-Saint-Georges dont la corroirie occupait le rez-de-chaussée, d'autres maisons et des terrains attenants, on vit s'élever, rue du Therme, une vaste construction d'espèce nouvelle, maison ouvrière modèle à l'usage du personnel de la maison Sendret. Chaque jour de l'an Romain offrait à ses collaborateurs un banquet au restaurant Mauler. Tous recevaient, en étrennes, un livret de caisse d'épargne dont, d'année en année, le chiffre s'accroissait selon les bénéfices de l'inventaire. La patronne, qui présidait la fête, y

ajoutait de petits cadeaux utiles, allant jusqu'à la montre en or.

Lorsque, en 1861, se tint la première exposition de Metz, Romain Sendret avait trente-cinq ans, quatre enfants, et son dernier inventaire accusait le million. Il était un des plus importants fournisseurs de l'armée française. L'usine de Saint-Julien venait d'être déclarée d'utilité publique et le maire de Metz, Félix Maréchal, homme de progrès lui-même, avait présidé l'inauguration du nouvel aménagement.

Rejoignons à cette époque Romain Sendret, un jour qui devait rester dans sa mémoire comme un des plus savoureux de ses brillants débuts.

C'était la fête des Chars, un beau dimanche d'août 1861. L'exposition de Metz, qui, depuis quatre mois, trônait sur les vieux remparts au pied de la citadelle, touchait à sa fin. Et, pour en célébrer le succès, un cortège étrange se répandait sur la ville.

Entre la Moselle et la Seille qui enlacent Metz de bras multiples et se rejoignent derrière lui, les rues pleines d'anciennes gloires regardaient passer la gloire du présent. Au travers du séculaire royaume, dont il était l'âme pour un jour, le cortège, saluait « ces obscures boutiques dans rues étroites et tortueuses amassant mieux mailles et testons que châteaux et grandes maisons en plein air ». Chaque corporation retrouvait son domaine propre, parfois encore marqué à son nom. Filateurs, métallurgistes, confiseurs avaient été reconnus sur leurs ateliers ambulants par l'atelier sédentaire où s'écoulait leur vie. Mais dans Metz où se voyaient encore les rues des Cloutiers, des Huiliers, des Parmentiers, la place des Maréchaux, nulle industrie n'avait gardé son siège désigné comme l'industrie du cuir. Le long du canal de la Seille, les vieilles maisons aux toits, aux pignons multiformes, aux séchoirs ouverts où pendaient les peaux, faisaient de la rue des Tanneurs un décor romantique. Lorsqu'un orage grossissait et salissait à l'excès le tribut des eaux que la ville rejette au canal, les quais prenaient incontinent l'aspect d'un petit monde en révolution. Les ouvriers quittant tout travail couraient détacher des madriers les « cuirs en

trempe » que l'altération de la rivière risquait de mettre à mal.

Antique comme Metz lui-même, la tannerie s'y était maintenue dans la routine, quand Romain Sendret la magnifia. Seule, sa maison la représentait dans le cortège, et c'était justice, car déjà son armée de travailleurs était plus nombreuse que celle de tous les autres tanneurs réunis. Il ne demeurait point ici, nous le savons, car il faut au prog ès de nouveaux espaces. Mais, lorsque après son char royalement attelé, conduisant ses cent vingt hommes coiffés d'un béret d'uniforme, il suivait la rue des Tanneurs, il semblait comme le dieu des processions devant les reposoirs. Très grand, très brun, superbement dominateur, les yeux fulgurants, il marchait orgueilleux de sa force. Les confrères massés à leur cercle au coin de la rue des Tanneurs, le regardaient méchamment.

Le char était tendu de peaux de tout aspect. On y voyait depuis la robe même de la bête aux poils luisants des cuirs bruts, des cuirs « en croûte » puis foulés, teints, finis, amenés par la tannerie et la corroirie jusqu'aux formes de l'équipement militaire. Entre les dix beaux ouvriers qui chacun, gravement, faisaient ici leur besogne spéciale, une statue trônait. C'était, empruntée pour un jour au parc de l'usinier, la statue de Simon le Corroyeur, qui releva Jésus dans sa marche au Calvaire, c'était le saint apôtre devenu patron de la noble industrie du cuir dont les ancêtres remontent à Moïse, tanneur et corroyeur de la toison de brebis teinte en rouge que les livres saints appellent poétiquement le voile du tabernacle. Romain Sendret qui avait ses humanités, savait que la robe de Nessus ne fut point autre chose que le « chef-d'œuvre » macéré dans l'huile de croton, d'un compagnon grec, et volontiers il citait parmi ses prédécesseurs, Cléon, chef de la démocratie athénienne, et parmi ses émules, le général américain Grant, en attendant qu'il pût un jour se glorifier d'être l'ami et le concurrent de M. Félix Faure, président de la République française. Simon le Corroyeur, lui-même, eût initié les confrères de César au mystère dont ils étaient jaloux : « *Labor improbus omnia vincit* », disait aux passants l'inscription gravée sur le socle de la statue, et la lumière d'intelligence et de volonté qui brillait aux yeux du disciple de Simon achevait la confidence.

Le cortège était arrivé à son terme ; il était groupé sur la place d'Armes, entre la cathédrale, l'hôtel de ville, le corps de garde et la statue du maréchal Fabert, héros de la résistance messine sous Louis XIII. Dans l'espace encadré par ces monuments, témoins de tous les grands gestes de la cité, la troupe des travailleurs que la foule pressait de toutes parts, faisait face à l'hôtel de ville. Du haut de la cathédrale tombait la puissante voix de la *Mutte*. Les jours étaient finis où la commune disputait le pouvoir au seigneur-évêque et qui virent l'édifice neuf leur appartenir par moitié, église d'un côté maison de ville de l'autre, la tour où gronde la Mutte étant le beffroi communal ; mais la vieille « bancloche » sonnait aujourd'hui pour les marchands, comme au temps où elle ne s'ébranlait que trois fois l'an et seulement pour les fêtes du commerce. Sur le perron de l'hôtel de ville, un groupe officiel avait paru. Entre le maire Félix Maréchal, et l'évêque Mgr Dupont des Loges, brillait un grand officier en uniforme. C'était le maréchal Canrobert dont la présence témoignait à l'industrie messine, bonne servante de l'armée française, la reconnaissance du pays.

Un haut dignitaire de l'Église, un grand chef de soldats et, en face, les exposants et leurs ouvriers, c'était tout le passé religieux, militaire et commercial de Metz qui s'évoquait de lui-même et que le discours du maire saluait.

***

Dix ans plus tard, la Mutte et la foule devaient clamer à la même place, le désespoir de Metz en deuil de sa France.

A la veille de ces jours tragiques nous retrouvons dans son établisssement de Saint-Julien, Romain Sendret parvenu à l'apogée de sa fortune. Grâce à lui, Metz et le département de la Moselle avaient enlevé à Paris la suprématie du travail des cuirs. Il possédait quatre millions.

La famille de Romain, dans la maison de la rue du Pont-Saint-Georges, souffrit les douleurs du siège. Ce furent des privations de toutes sortes. Au pain rationné qu'un bon à la main, il fallait attendre des heures les pieds dans la boue, un boulanger compatissant envers cette nombreuse maisonnée ajoutait parfois quelque supplément. C'était les rations non

réclamées des malades et des morts. De son grenier de la rue du Therme, il les descendait par une corde dans la cour des Sendret. Le typhus s'abattit sur la mère de Romain, sur son fils et deux de ses filles. Les autres devaient se souvenir toujours de leur exil, pendant cette épidémie, chez leur grand'mère maternelle que Romain avait fait rentrer à Metz. Lorsqu'elles revinrent chez leurs parents, elles ne retrouvèrent plus la belle cadette de quinze ans, emportée par le fléau. Et jamais elles ne connurent le petit frère qui leur était né — mort aussitôt.

Les caves étaient prêtes pour servir de logis pendant le bombardement qu'on attendait. Les enfants se rappellent encore avoir porté des provisions à leur père, garde national, à des postes divers et, en particulier, au Ban Saint-Martin. Les soirs de bataille, Betty, angoissée, écoutait les canons des deux armées sous le feu croisé desquels son mari ramenait les blessés dans ses camions.

La formidable énergie de cet homme fut un instant brisée par la capitulation. Sur la place d'Armes, autour de la statue de Fabert pavoisée de drapeaux endeuillés, toute la ville au son du tocsin clamait sa colère. Un homme assis sur les marches du socle, pleurait silencieusement. Romain Sendret, que nul combat n'avait pu courber, se sentait, pour la première fois, vaincu. Lorsque les premiers soldats allemands, une troupe de Saxons, entrèrent dans la ville, il en vint qui, un billet de logement à la main, envahirent sa maison. Il s'était repris et, dès cette minute, devint le protestataire qu'il devait rester. Ces hommes, chez lui, jamais ! Il les installerait à l'auberge. Il bondit vers la porte pour les conduire en leur criant tout ce qu'il savait d'allemand : Furt !... (Dehors.) Les autres crurent qu'il les chassait. Des fusils le menacèrent. Sa femme se jeta au-devant ; par bonheur la servante allemande d'un commerçant voisin passait et débrouilla le malentendu.

L'après-midi, ce fut l'entrée triomphale. Toutes les boutiques, tous les volets de toutes les maisons étaient clos. Pendant des heures et des heures les Messins, farouchement enfermés, entendirent sonner par les rues mortes le lourd pas de l'oie, soutenu par les fifres et les clairons. Une armée innombrable, semblait-il, défilait. Mais les Allemands, comme tou-

jours, trichaient. Un seul régiment tournait dans la ville, passait et repassait aux mêmes places. La nuit, portant des torches, il tournait encore, que, derrière leurs volets clos, les Messins depuis longtemps avaient éventé la ruse.

L'émigration vida Metz du tiers de ses habitants. Romain ne songea point à partir : c'eût été pour lui déserter. Il fallait, non suivre la France vaincue, mais attendre ici son retour, en lui gardant vivantes les forces créées pour elle. Que de déchirements ! Quelle rentrée à Saint-Julien où plus un arbre n'était debout, où traînaient des cadavres pourrissants et des squelettes de chevaux. Mais, les millions qui restaient au maître permirent un prompt redressement de l'usine.

Elle ne retrouva cependant jamais sa vie ancienne, privée, désormais de sa principale cliente, l'armée française, et ne la voulant point remplacer par l'armée allemande. L'industrie des cuirs, d'ailleurs, tout entière avait reçu à Metz, un coup mortel. Trop de patrons, trop d'ouvriers étaient tombés ou avaient passé la frontière. Romain ne s'attarda point à des regrets. La guerre était finie depuis deux ans à peine, qu'il créait de toutes pièces en France, un second établissement à Pagny-sur-Moselle, gros bourg frontière sans industrie. Il acquit des terrains en friches, bâtit, planta, installa cent ouvriers et leur famille. La corroirie de Metz fut alors liquidée, et, bientôt, l'usine de Pagny dut aider à vivre celle de Saint-Julien. Un peu après la création de Pagny, Romain sentit le besoin d'offrir à sa famille un autre asile d'été que le chalet de bois reconstruit sur l'emplacement de la villa et les maigres ombrages du parc replanté à neuf. Il acheta le château d'Urville.

Il continua de résider l'hiver à Metz et plus que jamais voulut s'affirmer citoyen de sa ville. Il entra bientôt au conseil municipal où il ne cessa de lutter pour l'assainissement et l'embellissement de la cité. Betty et ses enfants apprirent à redouter les soirs de séance lorsqu'il arrivait tout fumant des batailles livrées. Car, dans cette assemblée de pairs, il ne put jamais librement, comme dans ses usines, pousser le progrès à sa guise ; il lui fallait emporter chaque réforme contre des vouloirs adverses. Il eut de belles victoires, les plus hautes

de sa carrière, car elles furent désintéressées et souvent coûteuses. Metz conserve au coin de la rue du Therme la mémoire d'un de ces succès. On y lit sur une plaque de marbre :

« Cette maison a été construite à l'occasion de l'ouverture de cette rue décidée par le Conseil municipal de Metz, le 16 février 1875 sur la présentation d'une pétition signée par quatre-vingt-quatre propriétaires, défendue par R. S., conseiller, sous réserve que cela serait fait aux frais, risques et périls de R. S. qui l'a exécuté de concert avec la ville, qui fit les frais de la chaussée et céda les maisons nécessaires à l'ouverture. »

La phrase est un peu longue ; mais elle fut tout ce que Romain accepta de la reconnaissance du conseil ; on voulut donner son nom à la rue du Therme. Il refusa avec horreur. Pour rien au monde il n'eût admis de substituer son souvenir à celui de ses amis les Romains, perpétué par la rue antique.

***

Des années passèrent ainsi. Un lourd après-midi de septembre 1880, Romain Sendret, « le riche qui ne connaît pas le chiffre de sa fortune », ainsi que disaient les paysans d'alentour, se tenait au balcon du premier étage de son château d'Urville. Déjà au XIIIe siècle, l'évêque Voigté-Chaussy possédait ici une demeure qui trois cents ans plus tard, fut remplacée par l'édifice actuel charmant, avec ses deux étages élancés, son haut toit d'ardoises, ses quatre tourelles à clochetons pointus, ses larges fenêtres. Assis sur une légère éminence, le château se détache nettement des sombres masses de verdure d'un parc élégant.

Au long du balcon où se dressait Romain Sendret, s'ouvrait le salon suivi d'une salle de billard, reliée elle-même par une galerie avec l'escalier de marbre à rampe délicatement forgée. Les vastes pièces de réception, le mobilier ancien et surtout un exquis appartement Pompadour tout blanc à sujets Watteau rose et bleu, gardaient à la vieille demeure son allure seigneuriale. Romain Sendret aimait ce logis d'été où il venait par échappées rejoindre sa famille et se reposer de l'énorme train de ses affaires.

Une sorte de coquetterie malicieuse l'avait poussé évidemment à acquérir Urville entre tous les châteaux délaissés par la noblesse lorraine après la guerre ; Frescaty, Leudeuchamps, Ban Saint-Martin et tant d'autres. De sa fenêtre, il regardait par delà le parc, clos sur cette face d'un saut de loup laissant libre la perspective : la vallée de la Nied et les collines boisées sur lesquelles s'étagent Maizeroy, Pange, Chevillon. A Maizeroy, dans la maison du percepteur, demeurait seule, aujourd'hui, Ségolène, sœur de Betty. Elle pouvait voir de là-bas le château de sa sœur. Tout autour étaient la ferme des B..., le domaine des E..., propriétés de cousins de Betty, si vains naguère de leurs biens au soleil et qui semblaient ici les vassaux d'Urville.

Betty la mésalliée, était aujourd'hui Betty la châtelaine. Elle pouvait se transporter, avec sa progéniture, de l'une à l'autre de ses quatre maisons, toutes montées, toujours prêtes ; à Metz, à Saint-Julien, à Pagny-sur-Moselle et à Urville. Romain, sur le balcon du château, contemplait l'espace environnant, les trente-trois hectares de parc et les deux cents hectares de forêt, son domaine.

Son œuvre était belle et il pouvait en être fier : cependant il ne savait plus être pleinement heureux. Il espérait toujours, protestataire irréductible, le retour à la Patrie. Mais, quelles cuisantes abdications chaque jour ! Parmi le perpétuel effort d'une immense action, il en ressentait la blessure sans avoir le temps d'y songer. Cette après-midi de septembre, trop chaud dans la maison où il était arrivé à l'improviste et qu'il avait trouvée désertée par sa famille pour une promenade en voiture, le souvenir tente de s'emparer de sa lassitude ! Mais il secoue la souffrance qui le mord. Par-dessus tant de douleurs et de ruines, il est resté debout. Seul, le mal de l'annexion le domine. Il en triomphera comme des autres ; la revanche viendra et il y aura aidé en ne désarmant pas.

*
* *

De nouvelles années s'évanouirent. A soixante-sept ans, Romain restait solide, ardent et fier. Malgré l'amertume, déjà connue, des renoncements, malgré la mélancolie de la retraite

prochaine, il portait la gloire du beau combat qui fut sa vie.

C'est le matin du 16 août 1889. Il a marié, quelques jours auparavant, sa dernière fille Andrée à un officier français. Et après les noces à Pagny-sur-Moselle, il a voulu emmener ses enfants et ses petits-enfants, attirés de leurs foyers dispersés, par l'événement, dans la somptueuse résidence où il avait rêvé les avoir tous, toujours, chaque été. Il a voulu que, avant de s'éparpiller à nouveau, sa postérité, un jour encore, pût partir du château d'Urville pour le pèlerinage sacré de Mars-la-Tour.

Il n'habite plus Saint-Julien, il n'habite plus Metz. L'usine de ses premiers triomphes, ruinée par un gendre associé — son rêve fâcheusement réalisé — la chère maison paternelle de la rue Saint-Georges sont en des mains étrangères. Il est définitivement fixé à Pagny ; il a repris la nationalité française ; son fils est soldat de la France ; et aucune de ses filles n'est fixée en Lorraine.

Mais aussi longtemps qu'il l'a pu, il a conservé Urville comme un lieu de culte, dans la petite patrie perdue. Là, chaque année, il répète, fidèle, son dernier geste de protestataire. Au matin du 16 août, toutes les voitures du château emportent, avec éclat, des Lorrains qui pleurent la France vers la frontière, vers le champ de bataille, au delà où l'on célèbre les morts inoubliés.

Ce départ qui s'apprête et que Romain presse, avec sa fougue intacte ne se répètera jamais plus pour lui et les siens. Un mois avant, il a confié à son notaire messin sa résolution de vendre Urville. Sa fortune est réduite et il doit renoncer à ce couteux joyau. Ainsi sera dénoué l'ultime lien sensible qui l'attache à sa terre natale.

Du haut en bas du gracieux édifice qui, pour un peu de temps encore, est son château, les siens, grands et petits, se hâtent, tandis qu'ayant veillé aux préparatifs de la journée, il va et vient dans l'allée des Marronniers. Il est toujours le maître qui n'aime confier aucune direction à personne ; et véritablement nul ne l'égale pour l'ordonnance des excursions avec repas en pleine campagne, ce qui, les cérémonies patriotiques à part, est le programme de la journée.

Il soupire de regret parce que Urville n'a point vu, pour le récent mariage d'Andrée, les réjouissances qui l'ont animé aux noces de ses autres filles : le repas fantastique, le bal, l'illumination de l'étang, le feu d'artifice de Gavarin. Les fêtes ont eu lieu à Pagny. Il ne convient point à qui dut cesser de vivre en Lorraine d'y venir célébrer ses joies. Mais il sourit parce que, au moins l'appartement Pompadour à sujets Watteau, que l'on appelle dans le pays : « la Chambre des Mariés », aura reçu jusqu'au bout sa destination. Lorsque bientôt Andrée rayonnante et son mari, le capitaine, sortent les premiers du château, le cœur du patriote se dilate ; ses yeux vont vers la Vestale de marbre et plus loin vers le frissonnement matinal du pré tricolore : lui, hélas ! ne peut plus rien pour la Revanche, mais quelqu'un des siens y veillera.

Voici Betty, sa femme, grand'mère aux cheveux blancs, majestueuse et débonnaire, de qui des petits se disputent les deux mains. Le beau visage fané est resté clair malgré les infinies douleurs que la mère a souffertes par ses filles, toutes durement éprouvées dans le mariage. Ah ! qu'une meilleure destinée attende la mariée d'hier !

Enfin, tous les habitants du château d'Urville, parents, enfants, maîtres et domestiques sont embarqués. Les voitures rejointes par celles des domaines voisins, roulent à travers les villages et les champs ; caravane insolente, guettée par les regards furieux des fonctionnaires de l'empire derrière leurs rideaux et des gendarmes sur les routes.

La frontière est franchie et le long du vallon charmant, où coule un petit affluent de l'Orne, le bruyant cortège des pèlerins monte vers le plateau sur lequel se dresse Mars-la-Tour. Un nuage de poussière accompagne sur les routes le long flot des voitures ; et par tous les sentiers ascensionnent des paysans et des paysannes aux costumes lorrains.

Là-haut, ce qui fut une ville de guerre romaine, puis une cité féodale et où les restes du château sont transformés en ferme et ceux de l'église collégiale en grange, ce qui est aujourd'hui le village de Mars-la-Tour voit s'élargir un cercle innombrable et agité. Ainsi, vingt ans plus tôt, un autre cercle plus formidable l'enserra.

Sur les terres où les pèlerins se pressent, la ruée sauvage laissa des cadavres. Leurs restes, recueillis de toutes parts, reposent dans la crypte d'un petit ossuaire, but du pèlerinage. C'est eux, ce sont tous les morts de la guerre que la foule vient saluer sur le champ de bataille de Gravelotte, à cette date, en ce lieu évocteur d'une des heures victorieuses de la grande défaite. Une messe est dite en plein air près de la chapelle et des milliers d'êtres s'y associent dans le souvenir. Puis ils se dispersent jusqu'à l'heure de l'après-midi qui les rassemblera plus nombreux encore, aux vêpres solennelles, la grande cérémonie du jour.

Romain Sendret a dirigé sa famille vers une clairière du bois d'Ouville où les domestiques ont servi le déjeuner. Le temps est idéal, et tous les cœurs devraient s'épanouir. Mais les enfants, eux-mêmes ressentent l'émotion du jour. Comment plus tard, ces petits, si tôt, si grandiosement initiés au culte patriotique, ne seraient-ils pas des Français fervents? La pensée de la séparation de nouveau si proche, de l'abandon définitif d'Urville étreint les parents. La causerie remonte les années récentes, jusqu'aux années d'enfance en un chapelet de menues évocations. On se rappelle les soirs au château où pour retenir la mère fatiguée et qui se retirait, la troupe des jeunes filles jouait à souffler, en sautant, la bougie qu'elle élevait au-dessus de sa tête ; le cerf, qui, un jour de chasse vint s'empaler sur la grille du saut de loup ; le lièvre qui fut pêché à la ligne et le brochet, tué d'une balle ; le bal des fêtes patronales que l'on ouvrait au bras des villageois ; cent vulgaires petits incidents, dont on rit avec tendresse et mélancolie.

Lorsque les voitures eurent ramené la famille Sendret sur le plateau, la foule était déjà si dense autour de l'autel où devait officier Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de Toul que, ainsi que beaucoup, déjà, le faisaient, ils demeurèrent dans les voitures. On voyait des gens hissés sur des arbres et d'autres assis sur des toits, afin de ne perdre ni un geste de l'office, ni un mot du discours. Le discours surtout, était attendu avec passion. La voix connue de l'évêque le jetait magnifiquement au large. Lorsqu'il monta dans la rustique chaire improvisée, un silence absolu s'étendit. Il parla, il ne pouvait parler que de la France. Il avait pris pour

thème : Il faut aimer la France. D'instant en instant l'impérieuse, l'exaltante affirmation revenait : Il faut aimer la France... Il faut aimer la France...

« Il faut aimer la France, car elle est pour nous la Patrie, c'est-à-dire le trésor de tous les biens qui font battre le cœur de l'homme...

» Il faut aimer la France dans sa vraie grandeur, dans les gloires de son passé, dans l'héritage de loyauté et d'honneur que quatorze siècles lui ont laissé... La France a pu être vaincue, elle n'a jamais désespéré d'elle-même. Au lendemain des plus terribles désastres, elle a révélé de merveilleuses ressources et s'est montrée aux regards étonnés de ses ennemis debout, prospère et puissante...

» Il faut aimer la France au-dessus de tout ce qui est de la terre et du temps, puisqu'elle résume tout ce qui est digne de notre amour ; au-dessus de tous les rêves de l'ambition, de toutes les entreprises des partis. Quand il s'agit de la France il n'y plus d'autre intérêt que le sien, d'autre ambition que de la mieux servir, d'autre espérance que de la voir respectée, heureuse et triomphante, d'autres joies que de combattre, de souffrir, de mourir pour elle.

» Ainsi sur les champs de bataille, au sein de la mêlée, il n'y a qu'un centre, qu'un guide, qu'un signe de ralliement, le drapeau, symbole de l'honneur, de l'indépendance nationale, et dans les plis duquel en ces jours-là surtout, on voit passer la Patrie.

» Mais, ce n'est pas seulement sur les champs de bataille que le devoir s'impose ; il s'impose à toutes les époques et tous les jours... C'est dans la paix, par l'action et par le travail, par l'union qui concentre toutes ses forces vives, qu'un peuple multiplie ses ressources, développe son armée, affermit son ascendant et se prépare aux luttes décisives. Ah ! je l'ai dit tant de fois, laissez-moi le redire : si nous étions tous ainsi unis, si nous mettions l'amour de la Patrie, de la justice et de la liberté au-dessus de tout, la France serait bientôt plus prospère, plus puissante, plus glorieuse que jamais.

» Mais, s'il faut toujours aimer et servir la Patrie, il faut l'aimer plus encore et la servir avec plus de dévouement au temps du

péril et de l'épreuve... Si la France était malheureuse, si elle était menacée, nous serions tous debout, d'une frontière à l'autre...[1] »

L'immense assemblée des patriotes tout entière pleurait. Le *Requiescat in pace* suivait le discours ; et, après la bénédiction du Saint-Sacrement, les prêtres et la foule clamaient un *Te Deum* gigantesque. Ainsi se trouvait glorifiée, après les deuils, la victoire ; ainsi se retrempaient dans les regrets et l'espoir, ceux qui ne voulaient point oublier.

*
* *

Le château d'Urville fut vendu l'année suivante à Guillaume.

De tous ses biens à Metz, Romain Sendret gardait son tombeau de famille au cimetière de l'Est. Quelques années plus tard ses enfants l'y ramenaient près de sa chère Betty qui l'avait précédé.

Dans ce dernier voyage, ses restes encore devaient souffrir de l'oppression. A Novéant, gendarmes et douaniers arrêtèrent son cortège, exigèrent que les couronnes mortuaires fussent retirées du fourgon, pesées, soumises à d'interminables formalités de douane.

De ce grand Messin qui servit si puissamment sa ville, plus rien ne reste au pays messin qu'un nom sur une tombe, deux initiales au coin d'une rue de Metz, et dans l'église de Saint-Julien, sur un vitrail de Champigneules, don de Romain, le portrait de sa femme et de sa fille Julia, en sainte Anne et Marie enfant.

Tous les ans, vers la Pentecôte, le kaiser avec la kaiserine et ses enfants viennent s'installer pour quelques semaines dans « le château impérial de Lorraine ». Et l'événement fut si douloureux à la famille Sendret que les enfants de Romain, éloignés les uns des autres, prirent l'habitude de s'écrire, en cette période, de mutuelles condoléances sur cette profanation d'Urville. Ils savaient que, d'aucune façon, ce n'était plus

1. *Il faut aimer la France*, discours prononcé par Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de Toul, auprès du monument de Mars-la-Tour. (Publié à Nancy, par Crépin Leblond.)

leur Urville. Guillaume l'avait remanié à sa guise. Les auteurs des *Demeures seigneuriales de Lorraine* disent :

« Le bâtiment actuel a été embelli et agrandi en conséquence. A côté de la demeure seigneuriale il y a des pavillons de chasse, des dépendances, des serres (l'une d'elles contient une plaque commémorative de Dumont d'Urville), des communs, une orangerie et un chalet de chasse. Un beau parc l'entoure. Une forêt bien soignée et des dépendances bien entretenues font de la propriété impériale un modèle du genre. »

En réalité, les embellissements imaginés par Guillaume sont dignes de la kultur. Par exemple, la perspective, si artistement ménagée sur la Nied et les collines, est gâtée par une galerie vitrée reliant au château un ancien pavillon, devenu cuisine de Sa Majesté. Mais on sait aujourd'hui que la beauté de son acquisition importait peu à l'empereur : cette fameuse résidence impériale, dont il parait la Lorraine, n'était pour lui qu'un quartier général préparé pour l'agression future.

Et l'on ne peut s'empêcher de voir en cette suprême dépossession d'un des vaincus par le chef même de la nation victorieuse, un poignant symbole du progrès de la conquête. Jour à jour les rangs des fidèles de la France, en Alsace-Lorraine, s'éclaircissaient. Les plus résolus s'épuisaient et cédaient la place. Au moins aurons-nous essayé de conserver à Romain Sendret son titre de dernier maître d'Urville que l'Allemagne tente de lui dérober aussi.

JANE MISME

LETTRES D'HECTOR BERLIOZ[1]

LE MUSICIEN ERRANT

(1842-1854)

XCV

A W. R. Griepenkerl.

[Paris], mercredi 6 octobre [1853].

Mon cher Griepenkerl,

J'accepte votre arrangement. Je partirai de Paris *mercredi prochain 12 octobre.* J'arriverai à Brunswick le 14 et nous pourrons donner mon concert le 18 ou au plus tard le 22 et celui de l'orchestre le 25.

Mais veuillez écrire tout de suite à Brême pour annoncer que j'y arriverai le 26 et que j'y donnerai mon concert le 31. L'important est que la salle soit libre et l'orchestre prêt à répéter quand j'arriverai. Je tâcherai de me passer du chœur pour le concert de Brême, à moins qu'il ne coûte pas cher. Je me recommande aux bons soins de votre beau-frère, qui

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 avril, du 15 mai et du 15 juillet 1917.

sait sans doute comment arranger les choses aux moindres frais possibles.

Si je n'ai pas mis le chœur des Sylphes dans le programme, c'est que vous m'avez dit que vos choristes ne seraient pas capables de le chanter. Je serais très content de le faire entendre. Essayez-le (2e partie) et vous verrez tout de suite si les choristes sont capables de s'en tirer. S'ils le peuvent, nous mettrons ce morceau dans le programme.

Adieu donc ; à moins que la guerre ne mette le feu aux quatre coins de l'Europe d'ici au 12, je vous embrasserai le 15.

Marie vous remercie de votre bon souvenir, et elle se fait une fête de revoir et vous et tous nos bons amis de Brunswick.

Sicuro ! e si muove ! ma non troppo presto[1] !... Mais cela ne fait rien ! il y a de bons cœurs, il y a de bons esprits, il y a de bons musiciens, s'il y en a de mauvais.

H. BERLIOZ

XCVI

A sa sœur Adèle.

[Paris], 10 octobre 1853.

Chère sœur,

Je pars après-demain pour Brunswick. On n'a pas pu, dans ce théâtre, faire comme à Hanovre et m'accorder un retard d'un mois pour mes concerts. Il faut donc que j'aille remplir mes engagements.

Louis est reparti pour Calais hier soir. La grande affaire d'Angleterre continue à s'emmancher. Mais je ne croirai cela sérieux que quand on aura déposé ici chez Rothschild la somme que je demande comme garantie ou cautionnement du quart de mes appointements. On consent à tout, cela m'effraie.

Je te prie de dire à Camille, qui sans doute est encore à la Côte, de garder ma rente du mois prochain jusqu'à mon retour d'Allemagne, ce dont je l'informerai.

1. Voir la lettre du 19 novembre 1852.

Je t'écris d'une façon fort décousue, j'ai tant de choses à faire... et voilà Liszt qui vient d'arriver, je suis tiraillé par l'un et par l'autre. Écris-moi si tu veux, à Brunswick, poste restante (Allemagne) jusqu'au 25 de ce mois. Je serai à Hanovre du 2 au 10 novembre.

Dans l'intervalle des concerts de Brunswick et de Hanovre, j'irai probablement à Brême, mais je n'en suis pas sûr.

Demain j'ai un grand dîner littéraire chez Meyerbeer, c'est-à-dire au Café de Paris, avec MM. Bertin, Cousin, Vitet, etc. Tu devines que Meyerbeer va donner un nouvel opéra, mais *à l'Opéra-Comique cette fois*[1]. Il a plus de peur que jamais. On dit pourtant que c'est charmant et très neuf. C'est un vrai maître! Mais le pauvre théâtre craque déjà de toutes parts; les chœurs sont à bout de leurs forces et insuffisants en voix et en nombre. Je ne sais quel parti on va prendre.

Adieu. Je me fais une fête de revoir ces braves artistes de Brunswick et cet ardent public qui me fait toujours si grand accueil.

Je t'embrasse.

Mille amitiés à tous vous autres.

H. BERLIOZ

XCVII

A Brandus.

Braunschweigh ou Brunswick, 26 octobre [1853].

Mon cher Brandus,

Voici un compte rendu aussi froid qu'il me soit possible de le rédiger de mes concerts à Brunswick.

Ils ont eu lieu l'un et l'autre devant une salle pleine, comble, et dès la veille du premier il n'y avait plus une place à louer. L'exécution instrumentale a été d'une beauté merveilleuse et d'une verve qu'il serait injuste de comparer à l'entrain d'aucun autre orchestre à moi connu. Cet orchestre de Brunswick, quand il veut, est prodigieux. Et avec moi il veut tou-

1. *L'Étoile du Nord*, représentée le 16 février 1854.

jours. D'ailleurs mon second concert était au bénéfice de la caisse des veuves et des orphelins des artistes, institution à laquelle *on a donné mon nom.* Nous avons exécuté des fragments des quatre actes de *Faust,* trois morceaux de *Roméo et Juliette, le Roi Lear, Harold, le Repos de la Sainte Famille,* très bien chanté en allemand par Schmetzer et qui m'a gagné tous les cœurs pieux. Les principaux effets ont été produits par le Ballet des *Irrlichter* (feux follets) de *Faust,* morceau qu'on ne connaît pas à Paris, la Romance de Marguerite et la Fête de *Roméo et Juliette.* Quant aux *Marche hongroise* et *chœur des Sylphes* et *Fée Mab,* c'est toujours le même vacarme d'applaudissements partout.

On m'a donné au *Deutsches Haus* un souper de cent couverts auquel assistaient les ministres et le Duc et tous les artistes littérateurs et amateurs notables de la ville. Hier, l'orchestre est venu m'offrir un bâton de chef d'orchestre, en vermeil ; George Müller me l'a présenté au nom des artistes et en leur présence.

La veille, j'étais allé dans un jardin public où se trouve la salle de *Weissen Rosses* (pardonnez mon orthographe allemande) dans laquelle ont lieu des concerts populaires à bas prix. Il y avait là douze ou quinze cents personnes et un excellent petit orchestre de cinquante musiciens. On avait annoncé sur le programme mon ouverture du *Carnaval romain,* j'étais curieux de voir comment cela marcherait. L'exécution a été excellente et, contre l'ordinaire de celles de ce morceau, très animée. Le public a crié *da Capo,* on a redit l'ouverture. Puis, quelques musiciens m'ayant aperçu dans la galerie, voilà tout l'orchestre qui s'est mis à sonner des fanfares, et les femmes d'agiter leur mouchoir et les hommes de crier, d'applaudir...

J'ai dû me lever et saluer le public du haut de ma galerie comme un Dieu-Ténor du haut de son trône. Enfin la ville de Brunswick me tue de caresses ; j'ai là sur ma table des couronnes de toute espèce que j'ai trouvées hier soir en rentrant, et qu'on a déposées après le concert sur mon pupitre à l'orchestre.

Joachim[1] est venu de Hanovre et a joué au concert d'hier avec un magnifique succès un concerto de violon de sa composition et un caprice de Paganini ; *c'est un talent superbe.*

1. Le célèbre violoniste, âgé de vingt et un ans en 1853.

Je pars pour Hanovre après-demain; j'y trouverai les études de *Faust* très avancées; on l'étudie *en entier* depuis un mois. Mais quel ténor aurai-je? voilà la question.

J'ai été un peu gêné ici par mes parties d'orchestre de *Roméo et Juliette*, mal corrigées et fort délabrées. Vous vous souvenez peut-être que j'avais prié votre frère de m'échanger un exemplaire de la partition et des parties séparées *corrigées* de cet ouvrage contre deux partitions de mon *Requiem*, édition de Milan. Or j'ai laissé ces deux *Requiem* chez vous et on a oublié de m'envoyer la musique de *Roméo* que vous me donniez en échange ; j'ai, moi aussi, oublié de la réclamer. Faites-moi penser à cela à mon retour à Paris.

Le premier concert de Hanovre est annoncé pour le 8 novembre ; on m'en propose un autre à Brême, dont la date n'est pas encore fixée.

Voudrez-vous faire quelques lignes sur la *Gazette* sur tous ces faits? Vous m'obligerez beaucoup.

Saluez de ma part le grand maître, et tâchez que ses répétitions ne soient pas trop accélérées; il faut que je me trouve à Paris pour la première représentation de cette *Étoile du Nord* dont le lever tourmente si fort les petites *lunes* de l'Opéra-Comique.

Adieu, mille amitiés.

Votre bien dévoué,

H. BERLIOZ

XCVIII

A Ferdinand David[1].

Hanovre, lundi 7 novembre 1853.

Mon cher monsieur David,

Griepenkerl vient d'arriver ici de Brunswick et de me communiquer la lettre si bienveillante que vous lui avez écrite. Je désire beaucoup, vous n'en pouvez douter, produire quelques-unes de mes dernières compositions à Leipzig ; mais je n'ai

1. Voir la note de la lettre du 14 avril 1846 (à Mendelsshon).

pas la moindre prétention à changer les usages de la société du Gewandhaus à cette occasion. Je ne vise pas à l'argent, je crois l'avoir prouvé depuis longtemps. Je ne cherche que la *possibilité* d'agir artistement. Or donc, si vous croyez que je puisse, dans le courant du mois de décembre, donner avantageusement un concert pour moi, *après avoir été entendu* dans un de vos propres concerts, voici ce que je vous proposerai :

Pour un concert du Gewandhaus, une moitié de programme ainsi composée :

1° *La Fuite en Égypte*, petit oratorio *ou mystère*,
Ou bien :

L'ouverture du *Carnaval romain* et *Repos de la Sainte Famille*.

2° Fragments de la symphonie de *Roméo et Juliette*.

Maintenant, si je donne un concert pour moi, grâce à l'offre obligeante du comité qui m'accorde la salle éclairée et chauffée, veuillez me faire savoir ce que coûtera l'orchestre pour deux répétitions et le concert ;

Si je dois payer aussi l'Académie de chant ;

Si je pourrai avoir les chanteurs nécessaires pour Faust (ténor), Méphisto (basse), Brander (basse), et Marguerite (mezzo-soprano). Si cela est possible, je pourrai vous envoyer bientôt les parties et partitions de chant. Mais je vous demanderai, confidentiellement, si ces chanteurs sont des *dieux* ou seulement des hommes ; je ne voudrais avoir affaire qu'à des hommes, indigne que je suis de fréquenter les divinités; il faut néanmoins que ces *hommes* soient *musiciens*. Quels seraient aussi *les jours*? Quel jour le concert du Gewandhaus et quel jour mon propre concert?

Pardonnez-moi de vous faire tant de questions et de vous donner cet embarras de réponses. Si j'étais dans une position qui me permît de calculer moins rigoureusement, je ne vous en fatiguerais pas et je partirais pour Leipzig bravement. Je serai ici (*British-hôtel*) jusqu'au 18 ; après cette époque je partirai pour Brême où je suis engagé pour un concert qui aura lieu le 22, après quoi je serais libre d'aller à Leipzig.

En attendant le plaisir de vous serrer la main, je vous prie

de recevoir l'assurance de mes sentiments de confraternité artistique les plus sincères.

Votre tout dévoué,

HECTOR BERLIOZ

IC

Au même

Hanovre, 11 novembre 1853.

Mon cher monsieur David,

Je vous remercie de votre cordiale lettre et des détails qu'elle contient. J'irai donc à Leipzig le lendemain du concert de Brême, c'est-à-dire le 23. Dans une précédente lettre que vous avez écrite à Griepenkerl, vous lui faisiez savoir que la Société du Gewandhaus m'offrait *sa salle éclairée* gratuitement pour mon concert ; vous ajoutez maintenant que le concours de l'Académie de chant et des chanteurs solistes est également gratuit ; ce sont bien des faveurs et j'en suis bien reconnaissant. Je n'aurais en conséquence à payer que l'orchestre et les affiches et billets. Mais il est très important que le jour de mon concert soit le plus tôt possible, dans *la première quinzaine* de décembre, ainsi que celui de la Société du Gewandhaus. S'ils étaient retardés, cela me mettrait dans un grand embarras, à cause d'une affaire qui peut m'appeler brusquement à Londres vers le 15 décembre. Faites votre possible pour tourner cette difficulté.

Puisque vous désirez un fragment de *Faust* pour le concert de la Société, prenez le *chœur et le ballet des Sylphes* avec soli de Faust et de Méphisto.

L'Académie de chant pourra toujours apprendre ces deux actes et surtout le chœur des Sylphes, qui est d'une exécution assez délicate. Je vois que votre orchestre du Gewandhaus s'est considérablement renforcé (sous le rapport du nombre des artistes). Je ne vous envoie pas la partie de chant de l'air de *la Sainte Famille*, je suis obligé d'envoyer le second exemplaire que je possède à Brême. Mais c'est facile, et votre ténor,

puisqu'il a l'originalité d'être musicien, lira cela en cinq minutes.

En attendant votre prochaine lettre, je vous serre la main et vous prie de croire à mes sentiments les plus distingués.

Votre tout dévoué,

HECTOR BERLIOZ

P.-S. — Je ne partirai d'ici pour Brême que le 18.

C

A Griepenkerl.

Hanovre, dimanche 13 novembre [1853].

Mon cher Griepenkerl,

Le roi a demandé un second concert pour après-demain mardi. Il m'a envoyé chercher il y a quelques jours et m'a comblé de gracieusetés. Les artistes sont de plus en plus chaleureux et nous espérons avoir après-demain un public plus nombreux qu'au premier concert. Je reçois à l'instant une lettre de David ; le concert du Gewandhaus dans lequel je dois figurer aura lieu le 1er décembre, et j'en donnerai un pour moi quelques jours plus tard. Il faudra, en conséquence, que je parte de Brême le 23 (le lendemain du concert) à 9 heures du matin.

J'ai envoyé d'avance la musique de chant à David d'une part et à M. Eggers de l'autre. En écrivant à M. Eggers je n'ai pas parlé des 40 louis (400 francs) d'honoraires que doit me remettre la société de Brême, vous m'avez dit que c'était convenu. Si vous lui écrivez encore, prévenez-le que je serai ogligé de partir pour Leipzig le lendemain matin du concert, afin qu'il termine mon affaire le soir même.

Il m'est arrivé ici une chose assez ennuyeuse par l'inadvertance de Zolle, le correspondant de Francfort. Au lieu d'écrire à M. de Perglas, comme aux autres directeurs, que je demandais *la moitié de la recette brute*, il a écrit la moitié de la recette *après le prélèvement des frais* ; bien plus, il est d'usage ici que

l'orchestre soit payé pour le concert, ce qui élève énormément la somme des frais. Vous concevez mon étonnement en apprenant que l'orchestre, pour me témoigner ses sympathies, se refusait à recevoir *son paiement accoutumé*.

J'ai été fort touché, vous le pensez, de cette marque d'amitié des artistes, mais je ne puis, en tout cas, l'accepter pour le prochain concert. Vous voyez que les frais à Hanovre sont considérables.

David m'écrit des lettres charmantes et qui me donnent le droit de compter sur son concours le plus chaleureux à Leipzig, quelles que soient ses opinions musicales à mon sujet. C'est un honnête homme.

Adieu, très cher ami, j'espère un peu vous revoir à Leipzig, ou tout au moins vous serrer la main en passant à Brunswick le 23. Je ne sais pas à quelle heure le train de Leipzig passera à l'embarcadère de Brunswick, mais vous le saurez bien vous-même.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — Vous n'avez rien appris des intentions de MM. Leibrock et Littolf[1] au sujet de mon livre et de mes partitions? Ce qu'ils m'ont dit n'était donc pas sérieux?...

CI

A sa sœur Adèle.

Hanovre, 17 novembre 1853.

Chère sœur,

Je croyais revenir à Paris ce mois-ci et ne t'écrire qu'à mon retour, mais mon voyage d'Allemagne se prolonge. Je pars demain pour Brême, où je suis engagé pour un concert qui aura lieu le 22. De là, j'irai à Leipzig où l'on m'attend pour deux autres solennités musicales ; puis à Hambourg, si les conditions que je viens d'envoyer au directeur du théâtre sont acceptées.

1. Littolf, compositeur et éditeur de musique à Brunswick ; a publié une édition de *Benvenuto Cellini*.

Les quatre concerts que je viens de donner à Brunswick et ici ont été quatre soirées triomphales qui ont eu de superbes lendemains.

A Brunswick, on m'a donné un banquet où toute la ville artiste et littéraire assistait ; on m'a présenté un bâton de chef d'orchestre en or et argent et grenats ; on a fondé une institution de bienfaisance pour les veuves des artistes et on lui a donné le nom de *Berlioz's Fund*, à cause d'un concert dont j'ai consacré la recette à cette œuvre. Un dimanche, dans un jardin public, j'ai été acclamé par le peuple, la musique militaire a sonné des fanfares en me voyant. Enfin toute la ville s'est éprise d'une recrudescence de passion pour ma musique.

L'enthousiasme a été le même ici ; seulement ici c'est pour la première fois ; car il y a onze ans, quand j'y vins, le public, et les artistes furent assez froids. Eh bien, j'ai trouvé tout changé ; jamais je n'entendis d'acclamations comparables à celles de la seconde soirée (avant hier). On a couvert de couronnes mes partitions, on m'a rappelé à la fin du concert avec des cris et des trépignements dont notre ambassadeur ne pouvait assez s'étonner. « Vous avez animé des cadavres! me disait-il, le public de Hanovre est le plus froid qui existe ; il ne lui arrive pas deux fois par an d'applaudir quelque chose. » Le chef de mes claqueurs était le roi. Il a voulu assister, ainsi que la reine, à toutes mes répétitions. A la dernière, quand il a entendu l'ouverture du *Roi Lear*, il m'a appelé pour me dire des choses... des choses... Il m'avait déjà comblé de compliments chez lui quelques jours auparavant. « Et comme vous dirigez! ajoutait-il, je ne *vous vois pas*, mais je le sens ». Je me récriais sur mon bonheur d'avoir un pareil auditeur-musicien. « Oui, a-t-il répondu, je dois beaucoup à la Providence qui m'a accordé le sentiment de la musique en compensation de *ce que j'ai perdu.* » Le pauvre jeune roi est aveugle depuis quinze ans par suite de deux accidents qui lui ont crevé successivement les deux yeux. Quand il sort, la reine est son Antigone.

Il fallait le voir avant-hier s'agiter dans sa loge... et naturellement, ceux de ses officiers ou courtisans, qui ne comprennent rien à la musique, de l'imiter *quand même.*

Si j'avais le temps de vagabonder ainsi pendant deux mois

encore, je finirais avec ces *demi-recettes* par gagner encore assez d'argent (les théâtres ne font que partager avec moi) ; mais il faut prudemment que je retourne à Paris à la fin de décembre.

En conséqunence, prie Camille de ne pas m'envoyer ma rente de novembre, il me la fera parvenir avec celle de janvier.

Adieu chère bonne sœur, je serre la main à ton mari et je t'embrasse de tout mon cœur sans oublier mes deux nièces. Rappelle-moi au souvenir de mon oncle et donne-moi de ses nouvelles. Tu peux m'écrire à Leipzig, poste restante, jusqu'au 8 décembre.

HECTOR BERLIOZ

CII

A la même

Leipzig, 30 novembre 1853.

Je profite, chère petite sœur, de ma soirée qui par hasard se trouve libre pour t'écrire. J'ai reçu ta lettre cet après-midi en revenant d'une longue répétition qui m'avait mis en feu et en eau.

J'ai bien du regret d'apprendre la mort du brave homme en qui mon père avait si justement placé sa confiance et je conçois votre embarras pour le remplacer. Sans doute il n'y avait rien de mieux à faire à cet égard que ce que vous avez fait.

Tu me parles de l'influence du roi sur le public de Hanovre à propos de mes ouvrages; non ce n'est pas cela, c'est *le temps* qui a marché, c'est une exécution admirable que j'ai obtenue, c'est une grande quantité de jeunes artistes nouvellement introduits dans le théâtre de Hanovre. Du reste les résidents français à Hanovre se sont bien montrés; il y avait deux dames dans la loge du ministre de France, qui ont fait, au second concert, un duo de larmes du plus flatteur effet. Je viens de Brême où je n'ai passé que cinq jours. Mêmes transports, mêmes applaudissements, mêmes fanfares. Plusieurs des membres de la société des concerts sont venus me reconduire

jusqu'au chemin de fer. Au moment où je montais en wagon, un vieillard allemand m'arrête par l'épaule, et me levant son chapeau : « Monsieur, monsieur ! Grand componist, monsieur, grand componist ! » Il ne savait dire que cela. Un autre, professeur de composition, me présente un de ses élèves, lui prend la main droite et *la frotte vivement sur mon bras* : « Il faut, dit-il, que ce jeune homme se rappelle qu'il a touché le bras de Berlioz ! »

Ici, tout s'annonce bien pour le concert de demain. Celui-là n'est pas *pour moi* pécuniairement, mais honorifiquement. C'est un concert de la terrible et difficile société du Gewandhaus, le centre musical de l'Allemagne, dont mes compositions font presque seules les frais. Il n'y a qu'une symphonie de Beethoven pour commencer ; tout le reste est de moi. Ce matin, le bruit des répétitions précédentes avait été tel par la ville, que la salle était à moitié pleine de curieux. Tout ce monde était dans un enchantement d'autant plus agréable pour moi qu'on est ici plus difficile et plus exclusif. Il y a quatre-vingts dames et demoiselles amateurs qui chantent les chœurs, avec une soixantaine d'étudiants et de négociants (musiciens) et les enfants de chœur de l'église Saint-Thomas. C'est superbe. J'ai *entendu pour la première fois ce matin* (en entier) mon mystère de *la Fuite en Égypte* dont le morceau : *le Repos de la Sainte Famille* a eu tant de succès à Londres et dans toutes les villes allemandes que je viens de visiter. Vraiment c'est bien, c'est naïf et touchant (ne ris pas). C'est dans le genre des enluminures des vieux missels. Tout le monde dit que j'ai parfaitement saisi la couleur convenable à cette légende biblique ; et l'on me presse de continuer cet ouvrage en faisant maintenant *la Sainte Famille en Égypte*. Je le ferai volontiers, car ce sujet me charme, quand j'aurai trouvé les documents qui me manquent sur le séjour de Jésus en Égypte ; c'est moi qui fais aussi les paroles. Si je trouve mon affaire, voilà une partition toute convenable pour être dédiée à mes nièces ; et cette raison seule me déterminerait à l'écrire, puisqu'il leur est agréable de voir leur nom sur une de mes œuvres [1].

J'ai été interrompu ici par l'arrivée d'un jeune homme

1. La partition du *Songe d'Hérode*, première partie de *l'Enfance du Christ*, porte en effet la dédicace : *A mesdemoiselles Joséphine et Nanci Suat, mes nièces.*

aveugle comme le roi de Hanovre, qui descend il y a une demi-heure du train de Dresde, et s'est fait conduire aussitôt chez moi. Il voulait absolument tout de suite *me voir*. « Je parle si mal français, pardonnez, monsieur ; votre main... vous permettre... je sais par cœur *les partitur* de vous. Demain le concert... *Harold, la Fée Mab, les Sylphes* de *Faust*... je suis bien heureux... adieu, monsieur, excusez-moi. » Et il est parti. — Autres visites... Liszt arrive demain de Weimar pour assister au concert. J'en donnerai un *pour moi* dans huit jours. L'Académie de chant dont je t'ai parlé tout à l'heure s'est déjà mise à l'étude pour apprendre mes chœurs. Il y aura d'assez grands frais pour ce concert, bien que les chanteurs ne se fassent pas payer ; mais je m'en tirerai. Après quoi je suis capable de faire la folie d'aller à Dresde où l'on fait courir le bruit de ma prochaine arrivée. Si le roi de Saxe était comme le roi de Hanovre, je n'hésiterais pas... Il y a tant de gens à Paris qui cherchent à me nuire en mon absence... Et puis ma place au Conservatoire... Enfin, je verrai. Mais fais-moi un plaisir : fais mettre à la poste à mon adresse (Hôtel de Bavière, Leipzig) le numéro du *Journal des Débats* qui parle de mes concerts. Je ne savais pas qu'il en eût été question. Je n'ai rien écrit à M. Bertin. Et je suis curieux de savoir si c'est la traduction de quelque journal allemand.

N'y manque pas.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

H. BERLIOZ

P.-S. — Je croyais t'avoir dit que Louis m'avait écrit de Calais où il est encore. Son navire va bientôt repartir pour les côtes.

CIII

A la même.

[Paris], dimanche 18 décembre 1853 et 19.

Chère sœur,

Ta lettre m'est arrivée à temps, j'étais encore à Leipzig, elle a complété une de mes grandes joies. Je venais de donner mon

concert et d'obtenir le succès le plus important que je pusse ambitionner en Allemagne. Ce terrible public de Leipzig s'est dégelé. Toute la presse s'est prononcée encore une fois pour moi ; après le concert j'ai été redemandé avec des acclamations qui me rappelaient Hanovre et Brunswick : une heure après, les étudiants sont venus à l'hôtel de Bavière me donner une sérénade.

Le lendemain (on savait que c'était mon jour de naissance) dans une soirée où je me trouvais, une demoiselle est venue me présenter une couronne et me dire à bout portant des vers (traduits en prose française) qu'un poète de Dresde avait écrits dans la journée pour la circonstance. Puis les musiciens se sont refusés à recevoir le paiement convenu pour mon concert. Leur chef (Ferdinand David) me dit qu'on n'a jamais vu rien de pareil à Leipzig. Cela doit avoir des conséquences très heureuses et de la plus haute importance pour moi dans toute l'Allemagne.

Je n'ai plus qu'un malheur, c'est d'être Français ; cela les tourmente, on le voit. Ces dames de l'Académie de chant me disaient l'autre jour avec une sorte d'impatience : « Mais pourquoi ne parlez-vous pas allemand, monsieur Berlioz, ce devrait être votre langue? *Vous êtes Allemand*[1]. A quoi cela vous sert-il de parler anglais? Quelquefois vous dites par mégarde des phrases anglaises aux musiciens. Il faut parler allemand. »

J'ai quatre engagements pour le printemps prochain, pour Dresde, Oldenburg, Elberfeld, et encore Hanovre ; on veut organiser un festival en trois journées à Brunswick pour y exécuter mon *Requiem* et mon *Te Deum* qui sont encore inconnus aux Allemands. Ce serait pour le 5 mai.

Voilà bien des projets, subordonnés cependant à une grande entreprise anglaise pour laquelle on m'écrit toujours de temps en temps de Londres.

Liszt est encore une fois venu de Weimar à Leipzig ; il a donné le soir de mon concert un souper assez nombreux, où l'on a porté force toasts. Puis je suis parti, et me voilà sans encombres d'aucune espèce, un peu gelé par le trajet en chemin de fer.

1. Ainsi, déjà, en 1853, l'Allemagne voulait annexer Berlioz ! Il est vrai qu'il a su se défendre.

J'ai seulement le désagrément en arrivant de voir affiché pour demain mon petit oratorio de *la Fuite en Égypte* qu'on exécute au troisième concert de la Société de Sainte-Cécile[1]; Dieu sait comment cela ira, je n'ai pas là un chef d'orchestre bien fort, et il n'a pas le bon sens de me proposer de conduire moi-même.

J'ai trouvé ici une lettre de Louis ; il est toujours aux alentours de Calais ; il va souvent à Yarmouth. On l'invite à beaucoup de bals et de soirées musicales, en Angleterre surtout. Je suis bien aise qu'il ait ainsi l'occasion de prendre un peu les manières du monde. Avec son uniforme de marin c'est vraiment un joli garçon. Sa pauvre mère est toujours dans le plus triste état, sa vue maintenant s'affaiblit, elle a un œil très malade. C'est navrant.

Avertis Camille de mon arrivée.

Mille amitiés à ton mari et à mon oncle s'il n'est pas encore parti pour le Midi. Je voudrais bien pouvoir l'y suivre, j'ai soif de soleil et de chaleur.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — Je rouvre ma lettre pour te dire que, grâce à une répétition que j'ai fait faire chez moi au chef d'orchestre et au chanteur, *la Fuite en Égypte* a été hier parfaitement exécutée et bissée par le public ; les honneurs du concert ont été pour cet ouvrage.

CIV

A Théophile Gautier.

[Paris, vers le 18 décembre 1853.]

Mon cher Théophile,

La Fuite en Égypte, mystère en style ancien (pléonasme), ne se compose pour le moment que de trois morceaux :

1. La première audition en France de *la Fuite en Egypte* eut lieu en effet le 18 décembre 1853, à la Société de Sainte-Cécile, sous la direction de Seghers.

L'Ouverture ;
L'Adieu des Bergers à la Sainte Famille ;
Le Repos de la Sainte Famille.

On exécuta à Paris le *chœur des Bergers*, dans deux concerts de la nouvelle Société philharmonique, sous le nom de *Pierre Ducré*, maître de chapelle de mon invention qui *ne vivait pas* au XVIIIe siécle. Le *chœur* eut beaucoup de succès, auprès des personnes surtout qui me font l'honneur de me détester. Une dame, entre autres, ayant tout d'abord déclaré que ce n'était pas moi qui ferais jamais rien d'aussi suave que cette musique du vieux Ducré, et apprenant quelques jours après que le *chœur des Bergers* était de moi, me traita d'*impertinent*. Mais le tour était fait.

Plus tard, *le Repos de la Sainte Famille* fut chanté à Londres, à la Société philharmonique, par Gardoni (et bissé), mais sous mon nom [1]. Depuis lors, il a été chanté avec le même succès par je ne sais combien de ténors allemands dans les concerts que je viens de donner à Francfort, à Brunswick, à Hanovre, à Brême et enfin à Leipzig, où *la Fuite en Égypte* a été exécutée *en entier* pour la première fois, et, en dernier lieu, au concert de Sainte-Cécile, où les chœurs n'ont pas approché sans doute des superbes chœurs allemands, mais où l'exécution cependant a été assez fine et fidèle.

L'ouverture est écrite pour les instruments à cordes et quatre instruments à vent seulement, dans une tonalité qui n'est plus la nôtre et qui se rapproche des tons du plain-chant. Le *chœur des Bergers* est beaucoup plus moderne, et il faut être ignorant comme une carpe pour croire qu'un maître de chapelle du XVIIIe siécle ait jamais imaginé la modulation qui se trouve au milieu de ce chœur.

Le solo du ténor racontant le repos de la Sainte Famille dans le désert n'a d'ancien que le tour mélodique et des harmonies dont l'accent religieux n'est guère de mode aujourd'hui.

Tout cela n'est écrit que pour un petit orchestre comme l'ouverture, et la décroissance du son est encore augmentée,

1. Voir la lettre du 1er juin 1853.

à la fin, par le silence de toutes les contrebasses, *moins une*, à ces mots :

Puis s'étant assis sous l'ombrage
De trois palmiers au vert feuillage,
L'âne paissant, l'enfant dormant,
Les sacrés voyageurs quelque temps sommeillèrent
Bercés par des songes heureux ;
Et les anges du ciel à genoux autour d'eux
Le divin enfant adorèrent.

Et un chœur de *soprani* lointain chante, sur quelques accords : *Alleluia !* et tout s'éteint. C'est vraiment bien, je vous assure.

Je continue maintenant, et je fais *l'Arrivée* et *le Séjour en Égypte*. Si je réussis, vous entendrez cela à mon prochain retour d'Allemagne.

Je vous remercie de m'avoir demandé ces notes ; j'ajoute que vous me ferez bien plaisir de mentionner le succès énorme que *Faust* et *Roméo et Juliette* viennent d'obtenir sous ma direction en Allemagne et l'unanimité de la presse allemande à le constater.

Tout à vous,

H. BERLIOZ

CV

A Ferdinand David.

Paris, 7 janvier 1854.

Mon cher David,

Je suis vraiment tourmenté de ne pas avoir de vos nouvelles ; prenez donc un quart d'heure pour m'écrire, vous m'obligerez beaucoup.

Je vous ai envoyé le 22 ou le 23 décembre dernier mon *Requiem* et *Sara la Baigneuse* avec texte allemand, plus une

lettre. Avez-vous reçu le tout? Où en est la gravure de *la Fuite en Égypte* chez Kistner?

Qu'ont dit les journaux de Leipzig sur mon concert?

A-t-on publié dans le *Leipziger Tageblatt* ma lettre du *Journal des Débats* en réponse à l'insolent mensonge de l'avocat du directeur de l'Opéra qui m'attribuait les mutilations du *Freischütz*[1]? Cette stupide affaire me donne un chagrin et une indignation que vous devez comprendre. J'ai passé quinze ans de ma vie critique à combattre les correcteurs, les coupeurs, les mutilateurs ; *j'ai empêché*, quand on mit *le Freischütz* en scène à l'Opéra il y a douze ans, qu'on en supprimât une note ; je suis parvenu à le faire représenter, pour la première fois en France, intégralement ; et l'on m'accuse de l'avoir mutilé moi-même, quand les coupures dont on se plaint ont été faites en mon absence de France, et sans que j'en aie été informé, et par un directeur avec lequel j'étais brouillé!

J'avais envoyé ma lettre à M. Gleich du *Tagblatt* en le priant de la traduire. Néanmoins je reçois une lettre incroyable d'un étudiant en droit, M. Whistling, qui m'écrit, dit-il, au *nom* et *de la part de ses collègues de l'Académie* pour me reprocher en termes très offensants mon méfait sur Weber. Je viens de lui répondre. Mais veuillez savoir de M. Langer, le directeur de l'Académie des étudiants, s'il est vrai que ces messieurs qui m'ont montré tant de bienveillance se soient, comme M. Whisling me l'écrit, *tournés contre moi*, et l'aient chargé, lui, de m'écrire en leur nom une pareille lettre ; et s'il leur a, en tous cas, communiqué ma réponse. Tout cela est révoltant d'injustice et d'absurdité[2].

Je vous en prie, écrivez-moi et n'oubliez rien.

Vous rendrez un service à

Votre tout dévoué et affectionné,

HECTOR BERLIOZ

1. Un amateur, ayant assisté à une représentation du *Freischütz* à l'Opéra et constaté que l'œuvre de Weber y était mutilée par des coupures, avait fait un procès au directeur du théâtre. Celui-ci avait imputé la faute à Berlioz, auteur des récitatifs, mais nullement responsable des retranchements. De là la colère de celui-ci.

2. Querelles d'Allemands !

CVI

Au même.

15 janvier 1854.

Je vous remercie, mon cher David, de m'avoir répondu. J'ai fait, aussitôt après la réception de votre lettre, une visite à Vuillaume. Il arrive d'Italie, il a fouillé partout, à Milan, à Rome, à Naples, etc. Impossible de trouver un Stradivarius. Il vous prie de bien conserver le violon que vous avez, les violons de maîtres devenant une rareté excessive.

Cependant il ne se décourage pas absolument, et s'il trouve quelque chose, il vous le fera savoir sans retard.

J'ai reçu le paquet de parties de chœur que m'a envoyé Kistner... C'est très bien édité. Seulement je trouve que 11 francs pour cette musique forment, avec le port et le droit d'entrée, un total assez cher *pour l'auteur.* Cela met chaque partie (indépendamment du port, etc.) à près de six sous ; or ce petit carré de papier coûte certes beaucoup moins et mon éditeur aurait dû me traiter mieux. A la première occasion que me fournira Brandus, j'enverrai la somme à M. Kistner. Je n'ai pas reçu d'exemplaire des partitions de *la Fuite,* grande ni petite. Sans doute elles ne sont pas encore gravées. Si M. Kistner croit devoir m'en donner quelques-unes, veuillez les prendre et me les renvoyer soit par Lacombe, soit par M. Gouvy[1] quand ils reviendront à Paris. Sinon gardez-les et vous me les enverrez à Dresde à mon prochain voyage. Mais s'il faut les payer, je m'en passerai.

Je comprends vos scrupules pour *Sara la Baigneuse* ; je croyais pourtant que la traduction allemande était *expurgata.* Mais enfin, si ces dames ne veulent pas qu'on parle *du beau pied et du beau col* d'une jeune fille, il faut bien vous garder d'effaroucher leur pudeur.

M. Wisthling, après la lettre qu'il a reçue de moi, s'est tenu tranquille. J'ai su en outre que la *Gazette musicale* de

1. Compositeur qui partagea sa vie en portions approximativement égales entre l'Allemagne et la France.

Brendel avait publié ma réclamation. Mais faites-moi savoir quand vous m'écrirez ce qu'aura appris M. Langer de messieurs les étudiants.

Je vous remercie mille et mille fois d'avoir parlé à M. Behr au sujet de mon *Cellini*. J'envoie aujourd'hui même la partition de piano à Liszt qui va y faire écrire la traduction allemande soigneusement revue et complétée pour les nouveaux morceaux. Dès qu'il sera possible de vous envoyer un livret, Liszt le fera.

Adieu, mon cher David, vous voyez que votre *Grâce*! en *fa* majeur a été écouté : mais ne me laissez plus si longtemps sans réponse ; autrement vous seriez obligé de me chanter *Grâce* ! en *fa* mineur et je me boucherais les oreilles [1].

Mille amitiés solides et sincères.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — Voulez-vous me rappeler au souvenir de M. Dreyschock et saluer de ma part M. Moscheles[2]?

CVII

A sa sœur Adèle.

Montmartre, lundi 6 mars 1854.

Chère sœur,

Henriette est morte vendredi dernier 3 mars. Louis était venu passer quatre jours près de nous, il était reparti pour Calais le mercredi précédent. Heureusement elle l'a vu encore. Moi, je venais de la quitter quelques heures avant sa mort, et je suis rentré dix minutes après qu'elle a eu exhalé sans douleur ni le moindre mouvement le dernier soupir.

Hier on a fait la dernière cérémonie.

J'ai dû tout préparer moi-même, mairie, cimetière... Je souffre horriblement aujourd'hui. Son état était affreux, la

1. Allusion à l'air de « Grâce », au quatrième acte de *Robert le Diable*.

2. Ignace Moscheles, compositeur et pianiste, né à Prague, professeur au Conservatoire de Leipzig. — Sur Dreyschock, voir la note de la lettre du 8 juin 1846.

paralysie s'était compliquée d'un érésipèle, elle ne respirait qu'à grand'peine. Elle était devenue une masse de chair sans forme... et à côté d'elle ce radieux portrait que je lui avais donné l'an dernier où on la voit telle qu'elle fut avec ses grands yeux inspirés. Plus rien. Mes amis me sont venus en aide, un grand nombre de gens de lettres et d'artistes, avec le baron Taylor en tête, l'ont conduite au cimetière Montmartre, voisin de la triste maison.

Et ce soleil éblouissant, ce panorama de la plaine Saint-Denis...

Je n'ai pu suivre le convoi, je suis resté dans le jardin.

J'avais trop souffert la veille en allant chercher le pasteur, M. Haussmann, qui demeure au faubourg Saint-Germain ; un de ces hasards barbares comme il y en a tant a fait que la voiture qui me portait a dû passer devant le théâtre de l'Odéon où je la vis pour la première fois *il y a vingt-sept ans*, alors qu'elle avait à ses pieds l'élite des intelligences de Paris, c'est-à-dire du monde... Cet Odéon où j'ai tant souffert... nous ne pouvions ni vivre ensemble ni nous quitter, et nous avons réalisé cet atroce problème pendant les dix dernières années. Nous avons tant souffert l'un par l'autre ! Je viens du cimetière encore, je suis tout seul ; elle repose sur le versant de la colline la face tournée vers le nord, vers l'Angleterre où elle n'a jamais voulu retourner.

J'ai écrit au pauvre Louis hier, je vais lui écrire encore.

Quelle horreur que la vie !... Tout me revient à la fois, souvenirs doux et amers ! Ses grandes qualités, ses cruelles exigences, ses injustices, mais son génie et ses malheurs... Horrible ! affreux ! je ne puis crier. Elle m'a fait comprendre Shakespeare et le grand art dramatique ! elle a souffert la misère avec moi, elle n'a jamais hésité quand il fallait risquer notre nécessaire pour une entreprise musicale... puis, à l'inverse de ce courage, elle s'est toujours opposée à ce que je quittasse Paris, elle ne voulait pas me laisser voyager ; si je n'avais employé des moyens extrêmes, je serais encore aujourd'hui presque inconnu en Europe... Et sa jalousie, *sans motif*, qui a fini par être la cause de tout ce qui a changé ma vie. Ma chère sœur je voudrais bien te voir... C'est impossible... et je vais dans un mois repartir pour l'Allemagne ; je suis engagé à

Dresde, l'intendant du roi de Saxe m'a écrit hier, on m'attend. Je n'ai de goût à rien, je me soucie de la musique et de tout comme... J'ai gardé ses cheveux. Je suis là seul dans le grand salon à côté de sa chambre déserte. Le jardin commence à bourgeonner. Oh ! l'oubli ! l'oubli ! qui m'ôtera la mémoire... qui effacera tant de pages du livre de mon cœur... Nous vivons si longtemps !... Et puis voilà Louis si grand, il ne ressemble plus à ce cher enfant que je voyais courir par les allées de ce jardin. Il y a là son portrait au daguerréotype pris à l'âge de douze ans. Il me semble que j'ai perdu *cet enfant-là* ; *le grand*, que j'embrassais il y a six jours encore, ne me console pas de la perte de l'autre. Ne t'étonne pas de cette bizarrerie, j'en pourrais citer bien d'autres du même genre. O fatale faculté de se rappeler le passé ; voilà donc pourquoi j'ai si cruellement réussi à provoquer par quelques-uns de mes ouvrages des impressions pareilles !...

Et pourtant tout le monde dit qu'il faut se féliciter d'avoir vu arriver le terme de ses douleurs ; c'était une existence effrayante. Je n'ai eu qu'à me louer des trois femmes qui la soignaient.

Adieu, chère sœur, je te félicite d'avoir pu sauver Mathilde. Je t'embrasse ; fais attention à ce que tu m'écriras, ta lettre peut m'aider à tenir tête ou me briser davantage.

Adieu.

Heureusement qu'il y a là le Temps qui marche toujours et qui écrase et qui tue tout, les chagrins comme le reste.

H. BERLIOZ[1]

CVIII

Au maître de chapelle Pott.

[Paris], 7 mars [1854].

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous écrire il y a douze jours au sujet de notre projet de concert à Oldenburg pour le 8 avril. Je vous

1. L'on retrouve dans cette lettre non seulement des particularités identiques à celles que Berlioz a consignées dans ses *Mémoires*, mais jusqu'aux mêmes expressions, aux mêmes cris, à des phrases entières. Rappelons-nous que le chapitre dans lequel il raconte la mort de sa femme et qui, dans son premier projet, devait terminer son livre, est daté de l'année même de l'événement (18 octobre 1854).

demandais si cela était toujours dans les mêmes conditions d'exécution malgré les *bruits de guerre*, et quelles probabilités de recette il y aurait maintenant pour moi dans cette entreprise musicale. Je n'ai point reçu de réponse. Dans le cas où ma lettre ne vous serait pas parvenue, je vous écris de nouveau, et si le 15 de ce mois je n'ai pas de vos nouvelles, je n'enverrai pas la musique, ainsi que nous en étions convenus, et j'irai directement à Dresde vers le milieu d'avril.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Votre tout dévoué,

HECTOR BERLIOZ

CIX

A sa sœur Adèle.

[Paris], samedi 11 mars 1854.

Chère admirable sœur,

Impossible d'aller seulement jusqu'à Chalon. Je suis obligé de travailler chaque soir jusqu'à minuit pour corriger des monceaux d'épreuves que mes quelques jours d'inaction, la semaine dernière, ont fait s'accumuler. Il faut que tout cela soit prêt pour l'époque de mon départ, et je n'ai plus que trois semaines.

Oh ! oui, tu as bien raison de me dire que je dois m'estimer heureux d'avoir été ici ; je ne puis envisager l'idée qu'elle fût morte isolée... C'eût été trop affreux. Au moins elle a vu son fils qui ne fût peut-être pas venu en mon absence ; elle m'a vu peu d'heures avant sa mort, elle me savait là près d'elle... Merci de ta lettre et de tous les témoignages d'affection qu'elle contient. Au lieu de fuir le lieu qui me rappelle de si cruels souvenirs, j'y vais tous les jours ; je vais au cimetière chaque matin, et je souffre moins que si je m'en abstenais. Il me semble que je vais encore la voir *chez elle*, et qu'elle est seulement plus tranquille...

Tu me demandes si nous avions fait un contrat de mariage. Oui, sans doute, et je l'ai et je viens de le relire. Il ne peut

servir à rien pour Louis ; d'abord, de quelle façon? et *contre qui* lui servirait-il? Ce n'est pas contre moi sans doute.

Nous nous sommes mariés sous le *régime de la communauté* avec les conditions suivantes :

Je n'étais tenu en aucune façon de reconnaître les dettes contractées par ma femme avant notre mariage. Néanmoins je les ai toutes reconnues et *toutes payées* il y a longtemps. Le survivant avait le droit de choisir pour la valeur de mille francs dans les meubles restant au décès de l'un d'eux. Or je ne choisis rien, et la vente que je viens de faire d'une partie de ce qu'il y avait dans la maison est fort loin de produire cette somme, et je donne tout à Louis, argent et linge et argenterie et livres et *tout*.

Ainsi tu vois qu'il n'y aura jamais lieu à consulter le contrat. Et d'ailleurs le pauvre garçon ne songe guère à élever aucune prétention.

Je te dis tout cela sans précisément comprendre ce que tu as voulu dire à ce propos dans ta lettre.

Malheureusement, Louis est toujours si enfant qu'il me force de ne lui donner que très peu d'argent et de lui acheter moi-même les choses dont il peut avoir besoin. Son commandant m'a écrit hier une lettre qui m'a fait plaisir. Il est content de Louis, il fait son éloge, en regrettant seulement que la fréquence des relâches du navire à terre fournisse aux aspirants de si nombreux sujets de dissipation.

Je te remercie de ton offre d'argent. Je serai en effet bien à court pour mon voyage d'Allemagne, et si je ne reçois pas d'ici à mon départ une petite somme que me doit mon libraire, je te prierai de m'avancer les 500 francs de mon revenu que je ne dois toucher qu'en mai, et que Camille renverrait alors en mai à ton mari. Mais je ne suis pas sûr d'en avoir besoin.

Je serai obligé de payer le loyer pendant un an encore, si on ne trouve pas à sous-louer.

J'ai donné quelques hardes et deux ou trois ustensiles de cuisine à la vieille Joséphine qui était dans la maison depuis dix ans au moins et que Louis, dans sa dernière lettre me recommandait. Elle ne s'en ira que dans un mois et je lui donnerai une petite gratification.

J'ai acheté une concession de terrain pour dix ans, quitte à renouveler le bail plus tard si je suis encore de ce monde.

Adieu, chère bonne sœur.

Mille amitiés à ton excellent mari et à tes filles.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

H. BERLIOZ

A cette dernière lettre est jointe, dans la collection des lettres conservées par la famille de Berlioz, la suivante, écrite par une autre main et signée d'un autre prénom mais qui n'en mérite pas moins de prendre place ici.

CX

Louis Berlioz à sa tante Adèle Suat.

Calais, mars 1854.

Ma chère tante,

Depuis la mort de ma pauvre mère, j'ai pris plusieurs fois la plume pour t'écrire ; mais les déchirants souvenirs que je devais retrouver m'ont toujours retenu. Pauvre mère ! Quelle triste existence elle a eue ! Oh ! non, il ne faut pas regretter la vie pour elle ; maintenant elle dort dans la tombe, elle ne souffre plus. J'ai toujours vécu loin d'elle ; tout enfant, je suis parti pour Rouen ; depuis cette époque je ne l'ai vue qu'à de longs intervalles, et pendant le peu de temps que j'ai passé près d'elle, il m'a fallu cacher mon cœur navré sous un visage riant. Le cœur me manquait parfois, alors je la quittais brusquement ; aussi aux yeux de plusieurs personnes étais-je un mauvais fils : pauvres idiots ! vous ne connaissiez pas mes souffrances... Depuis, je suis parti pour la mer, je ne l'ai plus revue que deux ou trois fois ; quel beau jour pour elle que celui de mon arrivée, mais qu'il était triste pour moi ! Elle a rendu le dernier soupir loin de moi, je ne devais pas non plus la conduire à sa dernière demeure, de même que mon bras ne devait jamais la soutenir, de même que mes yeux ne devaient jamais l'admirer sur la scène.

Enfin, tout est fini, il ne me reste plus que mon père, pauvre et bon père. Je ne puis l'aimer plus qu'avant ; je l'aime comme il m'aime, et Dieu seul connaît la profondeur de l'amitié qui existe entre nous. Je l'ai bien fait souffrir parfois, mais je suis

bien jeune, chère tante, et la jeunesse a de terribles moments. Depuis la perte que j'ai faite je me sens une force nouvelle ; cette force, je l'emploierai à éviter toute espèce de chagrins à celui qui m'est le plus cher au monde, et, Dieu aidant, il sera fier de son fils. Je ne parle pas du jour où il devra quitter la terre, car, je le sens depuis que je suis entré dans l'âge de la raison, ce jour sera mon dernier. Le fil de ma vie n'est que la suite de celui de la vie de mon père ; si on le coupe, les deux vies s'éteignent...

Tu me demandes si je dois aller en Orient. Non ; le *Corse* devant être désarmé, ou je serai congédié, ou je partirai à bord d'une des deux frégates qui sont encore à Cherbourg. Si je m'embarque à bord de l'*Alceste*, je ferai ma campagne de trois ans dans les mers du Sud ; si on m'envoie à bord du *Phlégéthon*, j'irai dans la mer Baltique avec le reste des deux flottes combinées. Tu vois, ma bonne tante, que malgré le vif désir que j'ai d'accompagner mon père à Chalon, je ne le puis, ou du moins je n'ai qu'un bien faible espoir. Ce serait une bien douce consolation pour moi de vous voir tous. En attendant cet heureux moment, je t'embrasse de tout mon cœur et te prie d'être l'interprète de mes sentiments affectueux auprès de mon oncle et de mes jolies cousines dont je voudrais bien admirer le portrait et qui, j'en suis sûr, n'ont pas besoin du mien pour se souvenir de celui qui vous embrasse tous du fond de son pauvre cœur brisé.

LOUIS BERLIOZ

Cette lettre, en sa plainte désolée, avec ses expressions d'une ardeur passionnée, nous confirme combien était aiguë chez tous les Berlioz cette « faculté de souffrir » dont parle quelque part l'auteur des *Troyens*.

« Le fil de ma vie n'est que la suite de celui de la vie de mon père : si on le coupe, les deux vies s'éteignent ! »

Paroles douloureusement prophétiques ! Mais c'est dans l'ordre inverse qu'elles se réalisèrent : car ce fut lui, le pauvre enfant, qui, treize ans après avoir écrit cet émouvant adieu à sa mère, s'en alla le premier ; et, dès lors, le père ne traîna plus que quelques mois d'une vie mourante.

Trois semaines après la mort de sa femme, le « musicien errant » reprit sa course : plus tard, une nouvelle série de lettres nous le montrera, dès le 23 mars 1854, prêt à repartir pour une nouvelle tournée de concerts.

J. T.

DANS LES PAYS LIBÉRÉS

Quand les Barbares, en mars dernier, opérèrent sur le front de la Somme la retraite forcée qu'ils qualifièrent de manœuvre géniale, ils exerçèrent de si criminels ravages qu'ils purent se flatter d'avoir étouffé pour longtemps derrière eux toute espérance de vie.

Ce pays qu'ils abandonnèrent, nous venons de le visiter trois mois à peine après leur fuite. La transformation est saisissante. Des baraquements coquets abritent les villageois dont les hameaux ont été détruits. Les fermiers commencent à réparer leurs bâtiments à demi ruinés ; sur beaucoup de points, la terre a été labourée, ensemencée ; déjà des céréales y ondulent... Véritable changement à vue qui atteste l'effort émouvant de nos agriculteurs et l'admirable vitalité de la France.

C'est par Amiens que nous passâmes.

Cette ville souffre peu de la guerre. Un haut revêtement de sacs de terre protège contre les bombes des avions les sublimes sculptures de la cathédrale. Le Beau Dieu, le doux Messie d'amour qui présentait aux hommes le livre de la Bonne Nouvelle, ne consent plus à se laisser voir. Mais la grasse cité picarde est plus opulente que jamais. Elle offre repos et plaisirs à l'armée anglaise qui l'emplit de sa gaîté juvenile.

De là, nous gagnâmes l'ancien front. Des villages pulvérisés, des arbres déchiquetés, des enchevêtrements de ronces de fer,

des galeries, des sapes et nous voici aux tranchées de première ligne. Au delà : trente mètres de terrain libre. Le cœur s'arrête un moment. Pendant plus de deux ans, c'est ici que deux immenses armées se tinrent en échec, c'est ici que deux furieuses poussées s'usèrent l'une contre l'autre. Sur ces trente mètres, c'était le massacre. Aujourd'hui les carrioles des paysans filent allègres et sonores sur la route rétablie.

Les tranchées allemandes : les abris de béton sont bouleversés, retournés comme par des bêcheurs géants. A comparer le martelage de part et d'autre, on constate avec évidence combien les artilleries alliées furent plus meurtrières que celle de l'ennemi. Comment les Allemands osent-ils dire qu'ils sont partis de plein gré?

Il n'est point question de combler les tranchées évacuées. Le commandement militaire ne le permet pas. Il prévoit à tout hasard, le cas où il faudrait revenir occuper ces tanières délaissées. D'ailleurs sur une largeur de cinq ou six kilomètres de chaque côté du *no man's land* — la terre de personne — s'étend une zone catastrophique, lunaire, qui semble vouée à une éternelle stérilité. De mètre en mètre, les entonnoirs d'obus empiètent les uns sur les autres. Partout la terre végétale a été dispersée par les éclatements et le tuf est à nu comme un squelette sans chair.

D'après certains avis, il conviendrait de conserver au pays son aspect et d'entretenir les tranchées pour attirer les touristes. Ces galeries, où tant de sang ruissela, draineraient l'or apporté par les pèlerins du monde entier. Peut-être! mais en causant avec des paysans, nous avons noté que ce genre de profits leur répugne. Ils aimeraient bien mieux, dès qu'ils y seront autorisés, remettre ces champs en culture, dût-il leur en coûter dix années de sueurs pour les rendre à leur fécondité passée.

Le Santerre ! contrée bénie quand les moissons mouvantes la paraient d'une robe d'or ! Roye fut alors un des plus riches greniers de France. Ce n'est plus qu'un amoncellement de gravats. Seul, un débris de portail, qui sourit encore tristement, rappelle la charmante église qui fut un bijou de style gothique-Renaissance. Dans le nord de la Somme autour d'Albert, de Combles, de Bapaume, le chaos est tel que les

cultivateurs ne peuvent reconnaître ni leur maison, ni leur terre. Ils errent, ils ramassent des pierres pour aider leur mémoire ; ils se demandent : « Était-ce ici ou là? » Rien ne les renseigne. Plus tard, il faudra, d'après le cadastre, mesurer de nouveau les propriétés pour les attribuer à leurs maîtres. Force est donc de renoncer, au moins provisoirement, à reconstituer la zone qui fut dévastée par l'artillerie. Quand on l'a dépassée, on pénètre dans celle qui a été systématiquement ravagée par les Allemands. Là, on pouvait se mettre à l'œuvre. On n'y a pas manqué.

A tous les carrefours, des mines en sautant avaient creusé d'immenses entonnoirs profonds parfois de dix mètres et larges de vingt. Les ponts avaient été coupés. Des saignées avaient été pratiquées dans les canaux et des inondations avaient été tendues.

En moins de quinze jours, presque tout le réseau des chemins fut réparé. Malheureusement, sur les talus, gisent les rangées de beaux peupliers que les déments coupèrent sans nulle raison.

Des tombes, des tombes, partout des tombes ! Les Allemands alignèrent intentionnellement le long des routes les sépultures des Français tombés en août 1914, au cours de notre retraite. Ils voulurent ainsi impressionner les esprits. Ils prirent grand soin, au contraire, de reléguer leurs morts loin des regards au milieu des champs. Ils en ont enterré aussi dans les cimetières des bourgades. A Nesle, ils élevèrent d'emphatiques monuments funéraires qui imitent grotesquement les divines stèles attiques. Des soldats-sculpteurs taillèrent ambitieusement dans la pierre des guerriers assis qui se reposent après le combat et des lions glorieux qui montent la garde à leurs côtés.

Nous recueillerons pieusement les restes de nos héros et nous leur ferons de dignes funérailles. Mais parfois l'impatiente piété des parents s'insurge contre le règlement militaire qui interdit jusqu'à la fin de la guerre les exhumations dans la zone des armées. Tout dernièrement, dans une petite commune de la Somme, une mère et un père, sans mettre personne dans leur confidence, vinrent à la dérobée, comme des voleurs, griffer le sol avec leurs vieux doigts pour retrouver leur

enfant,... le revoir !... Ils le placèrent dans un cercueil qu'ils avaient péniblement apporté eux-mêmes et ayant ainsi mieux couché leur petit, ils le rendirent à la terre. Une paysanne pleurait en nous contant la scène.

C'est près des voies les plus fréquentées que les Allemands se sont livrés aux déprédations les plus affreuses. C'est dans les sites les plus apparents qu'ils ont saccagé, démantelé, rasé les villages avec le plus de frénésie. De même, s'ils firent sauter les châteaux historiques de Ham et de Coucy, c'est qu'ils visaient à l'effet. Ils voulaient qu'on en parlât.

Rétablir les communications était le soin le plus urgent. Les chemins de fer ont été réparés aussi vite que les routes. On a jeté de nouveaux ponts de bois. Les Allemands avaient emporté tous les rails. Seuls étaient restés fixés au sol les croisements, les aiguilles qu'il est plus difficile d'arracher. On a prélevé dans le midi de la France des rails à certaines lignes doubles et on les a utilisés dans l'Oise et dans la Somme.

Des gendarmes sagement soupçonneux contrôlent minutieusement les titres de circulation; des soldats distribuent les tickets.

D'un pas rapide, les habitants vont à leur ouvrage. On n'en voit point d'inoccupés. La tâche est immense et beaucoup manquent à l'appel. Les Allemands ont déporté dans leur pays nombre d'hommes encore robustes qu'ils astreignent sans doute là-bas à de dures fatigues. Pour échapper à cette mesure, quelques-uns de nos malins campagnards simulèrent des infirmités. Le maire de Gruny qui est fort ingambe contrefit le bancal. Pendant deux ans et demi, il ne marcha qu'appuyé sur des béquilles. Et comme Sixte-Quint élu pape, il les jeta aussitôt que l'ennemi eut tourné les talons.

La dernière infamie des Germains fut la plus atroce. En partant, ils emmenèrent avec eux des jeunes femmes et des jeunes filles. Que sont-elles devenues? On l'ignore.

Un vieillard, majestueux comme un prophète, tremble de fureur en nous faisant part de ses souffrances passées :

— J'ai déchargé *leurs* wagons. J'ai porté le ciment, les ronces de fer, les pieux pour *leurs* tranchées! Un jour que je n'en pouvais plus, une fripouille de petit lieutenant m'a giflé. Oui, une gifle, à moi, vieillard à barbe blanche !

Il nous parle du prince Eitel qui, personnellement, ordonna les dévastations les plus odieuses. Le ministère de la Guerre a d'ailleurs chargé un officier de noter les ravages spécialement imputables à ce fils de Guillaume II. Il est des comptes qu'il ne faut pas laisser prescrire.

D'autres habitants nous entretiennent des pièges que les Allemands ont montés avant de partir. Nul n'a oublié la tragique explosion de l'hôtel de ville de Bapaume. Elle fut provoquée par le passage d'une personne sur une marche dont le fléchissement déclencha une machine infernale. On nous cite un enfant qui, ces jours-ci, eut les doigts emportés par l'éclatement d'une grenade allemande cachée dans une boîte à ouvrage [1].

Par bonheur, beaucoup de ces embûches furent déjouées. Elles étaient surtout nombreuses dans les sapes profondes que les Germains ont creusées sous les villages et qui forment de véritables forteresses souterraines. Des fils téléphoniques laissés en place étaient attachés à des bombes dissimulées. Des casques abandonnés étaient reliés par une ficelle à des charges explosives. Le déplacement d'un sac de terre à l'entrée d'un gourbi devait faire détoner une douzaine de grenades. Il faut donc continuer à prendre garde. L'ennemi a reculé. Mais peut-être sa cruelle fourberie est-elle encore là, tapie, en embuscade.

Qui ne plaindrait les victimes d'une oppression sauvage qui se prolongea plus de trente mois? Les généreux Américains qui les avaient alimentées pendant l'occupation allemande n'ont cessé de leur venir en aide, et la ville de Washington, par exemple, s'est poétiquement instituée la marraine de Noyon.

Notre administration se montre à hauteur de ses devoirs. Le S. R. R. E. ne mérite guère que des éloges. Le S. R. R. E. c'est le Service de reconstitution des régions envahies.

Un matin, près d'un délégué de l'État, nous assistâmes au défilé des braves gens qui venaient le consulter. C'est un homme jeune qui témoigne d'un solide bon sens. Il fait penser à quelque cadi des *Mille et une Nuits*.

1. Pour que ce crime ne puisse être nié, nous invoquons le témoignage du docteur Braillon de Nesle qui a soigné l'enfant.

Un paysan lui disait :

— Mon voisin est absent. J'ai cultivé sa terre. J'y ai semé de l'avoine.

— Fort bien ! Il ne faudrait laisser aucun champ improductif.

— Je moissonnerai bientôt. Le maître ne revient pas. A qui sera la récolte?

— A vous.

Un autre qui voulait recouvrir sa maison dont le toit avait été enlevé se plaignait d'un bureaucrate qui refusait de lui délivrer plus d'une certaine quantité de carton goudronné. Voilà notre cadi qui se fâche :

— Ce bureaucrate est un âne ! Je vais l'inviter à vous donner gratuitement et sans compter tout ce qui vous est nécessaire pour rendre votre maison habitable.

Un troisième lui dit :

— Si je répare ma ferme, les dégâts ne paraîtront plus et je ne pourrai pas me faire payer mon indemnité de guerre. Ainsi me voilà les bras ballants jusqu'à ce que passe la commission chargée d'évaluer les dommages.

— Non, mon ami, ne l'attendez pas. Les mémoires de votre entrepreneur feront foi auprès d'elle.

L'armée anglaise et l'armée française, qui se partagent ce secteur, rivalisent de zèle pour porter secours aux habitants. Elles les ravitaillent partout où le commerce n'y suffit pas encore. Comme la main-d'œuvre fait défaut, les soldats collaborent aux travaux de culture.

Sollicité de prêter une équipe de ses hommes, un général anglais s'empressa d'obtempérer à cette requête :

— Tout pour la renaissance de la belle France meurtrie ! — s'écria-t-il... — Pourtant une chose est plus nécessaire peut-être... C'est de tuer du Boche !

Et il scandait flegmatiquement ces mots terribles en les répétant :

— Yes, tuer du Boche !

Il parlait de cette opération comme d'un sport, comme d'une chasse à la grosse bête. Il ajoutait :

— Les Boches qui seront tués ne meurtriront plus la belle France !

Un autre général anglais divise nos fonctionnaires en deux catégories : les gras et les maigres. Les maigres sont, à ses yeux, de véritables gentlemen. Il n'aime pas les autres.

Un fonctionnaire maigre le pria d'autoriser le retour de quelques cultivateurs :

— Volontiers, — répond l'Anglais, — mais où s'abriteront-ils? Les Huns ont détruit leurs demeures.

— Samedi prochain, — reprend notre administrateur, — je recevrai pour eux des baraquements que je ferai monter sur l'emplacement de leur village.

— Parfait ! Eh ! bien, pour vous témoigner mon amitié, samedi, je vous enverrai dix lorries (des camions militaires) qui transporteront les baraquements à destination.

Deux jours après, notre fonctionnaire apprend que la livraison des baraquements subira un retard d'une semaine. Il en avertit le général anglais :

— Oh ! — fait celui-ci, — comment tolérez-vous que des fournisseurs manquent à leurs promesses? C'est inconcevable ! Je vous ai promis, moi, de vous envoyer dix voitures samedi. Mes dix voitures viendront samedi. Elles resteront une heure devant votre porte ; ensuite, elles repartiront vides, puisque vous n'aurez pas reçu vos baraquements... Moi, je ne manque jamais à mes promesses !

Le seul spectacle de la magnifique armée britannique est un grand réconfort pour les civils qui vivent au milieu d'elle. Ils la comparent aux soudards qu'ils purent observer trop longtemps, hélas! Les Anglais sont âgés de vingt à trente ans au plus. Ils sont souples comme des lévriers. Leurs mâchoires carrées, toujours rasées de frais et qui semblent de marbre poli leur donnent une expression d'invincible ténacité. Dans leurs cantonnements ils s'entraînent sans cesse par les sports. Le football et la boxe, ce sont leurs deux grandes affaires. Et du matin au soir, ils sifflent des airs de gigue. Leur voisinage rendrait l'espoir aux âmes les plus affligées.

Au moment de l'invasion, la moitié environ de la population non mobilisable était restée dans la contrée. Les habitants qui en 1914 s'étaient enfuis reviennent chaque jour plus nombreux. Il est difficile de donner à ce sujet des chiffres

exacts, puisqu'ils changent sans cesse. Mais dès le 26 mai, c'est-à-dire deux mois seulement après la libération du pays, 1 523 personnes avaient demandé à être réintégrées dans l'Aisne, 3 615 dans l'Oise, et 3 010 dans la Somme.

Notre administration s'est d'abord préoccupée de faire curer et désinfecter les puits que les Barbares avaient emplis de fumier. Ensuite, comme nous l'avons dit, elle a préparé des abris pour les rapatriés. Près d'un village détruit, elle aligne une quinzaine de baraquements. Les pièces démontées de ces constructions sont expédiées par chemin de fer. Des soldats marocains les assemblent.

Un de ces bâtiments mesure environ trente mètres de façade. C'est la mairie-école. Un autre moins important est la cantine de ravitaillement, un troisième, le dépôt des meubles. Un quatrième est aménagé en poste de secours. Car le front n'est pas loin : on perçoit constamment la canonnade ; et les avions allemands franchissent assez fréquemment nos lignes. D'autres maisonnettes servent de logements. Les villageois y sont reçus à leur arrivée. Sur leur demande, on transporte ensuite leur chalet à côté de leur ancienne habitation ruinée. Aux indigents, l'État ne réclame qu'un loyer purement nominal d'un franc. Ceux qui ne sont point dénués de ressources s'engagent à acheter leur baraquement, qui leur est vendu à moitié de sa valeur. Ils ne versent d'ailleurs aucune somme : cette dette leur sera retenue sur leur indemnité de pertes.

L'autorité militaire met des chevaux en vente. Seuls, sont admis aux enchères, les paysans sinistrés ; autrement les maquignons s'adjugeraient toutes les bêtes. Les acquéreurs paient avec des bons dont le montant sera plus tard défalqué de la somme que leur allouera la commission des dommages.

Ils achètent de même des bestiaux, des instruments aratoires, des engrais, des semences, des plants de betteraves, des volailles... Dans de vastes enclos sont rangées des centaines de machines agricoles toutes neuves, toutes flambantes, rouges, jaunes, vertes, bleues.

Les cultivateurs font leur choix, attellent leurs chevaux à une charrue, à une faucheuse et l'emmènent joyeusement

à leur champ. On leur prêche la prudence. On leur dit que la terre recèle beaucoup d'obus qui n'ont pas éclaté :

— Bah ! — répondent-ils, — les obus ça se retourne comme de la salade.

Plusieurs d'entre eux ont déjà payé de leur vie leur témérité. Le coutre heurte un projectile. Attelage et conducteur sont anéantis. L'artillerie procède à des recherches qui éviteront ces accidents. Pour découvrir les obus cachés, on use d'un appareil qui rappelle la baguette des rabdomanciens. C'est un électro-aimant qu'on promène au-dessus de la terre et qui est influencé par toute masse métallique dont on l'approche. Sur les indications qu'il fournit, les artilleurs fouillent le sol et le débarrassent des engins meurtriers. Dans quelques endroits, on se garde de tout danger en appliquant le système Fowler. Il consiste à disposer aux extrémités d'un champ deux locomobiles qui, par deux longs câbles tirent à elles une charrue tantôt dans un sens tantôt dans l'autre.

Le ministère de l'Agriculture a envoyé dans l'Oise et dans la Somme des batteries de tracteurs américains auxquels on accroche des charrues à quatre socs. Ces appareils se déplacent à la vitesse d'un piéton qui allongerait le pas. Ils creusent quatre sillons à la fois. On pratique ainsi des labours sur de très grandes étendues, sans s'arrêter aux limites des propriétés. Cette méthode réalise une telle économie de temps et de main-d'œuvre que certainement les cultivateurs se syndiqueront pour continuer à y recourir après la guerre. L'épouvantable fléau aura du moins enseigné à nos paysans les bienfaits de l'outillage mécanique et du travail en commun. C'est en perspective un changement complet de leurs habitudes surannées.

Et voici maintenant le prodige. Dans beaucoup de vergers, les arbres fruitiers, les poiriers, les pommiers, les pêchers que les Allemands avaient sauvagement entamés à coups de serpe ou de hache, ne sont pourtant pas morts. On les a pansés avec tant de compassion qu'ils ont fleuri quand même et que maintenant les fruits grossissent sur les branches. Dans un jardin de Nesle, un vieux cerisier avait été presque entièrement scié et tombait contre un mur voisin. Il ne tenait plus que par quelques fibres. On l'a redressé, on l'a goudronné. Le mois

dernier, il disparaissait sous une resplendissante charge de gros rubis. C'est un symbole.

Comment, après la guerre, demande-t-on parfois, la France se relèvera-t-elle de cette effroyable épreuve? Comment? Une visite dans l'Oise et dans la Somme nous a donné la réponse. Le miracle qui s'opère à l'heure présente sur le terrain reconquis s'accomplira bientôt partout.

Oui, la terre oublie déjà. Les villages commencent à renaître. Mais nos beaux monuments qui nous les rendra? Notre jolie Péronne, qui la fera revivre?... Pas une maison debout! L'exquis hôtel de ville, mi-partie XVIe et XVIIIe siècles, penche et va s'effondrer : des lézardes décapitent les Salamandres de François Ier et zigzaguent à travers les bas-reliefs qui figurent les quatre grandes vertus antiques : *Temperantia, Prudentia, Fortitudo, Justitia.* Justitia! Dieu! qu'elle est lente à venir, la Justice!

Dans la haute église du XVe siècle, les gros piliers déracinés et comme pris d'ivresse s'étayent mutuellement. Les arcades ogivales s'élancent et, tranchées net, s'arrêtent en surplomb. Les clochetons s'inclinent en porte-à-faux. Les archivoltes rompues pendent aux voûtes comme des stalactites. On dirait qu'un génie extravagant, en déchiquetant ainsi l'énorme carcasse, a voulu narguer toutes les lois de l'équilibre.

On construira d'autres monuments après la victoire. D'autres, sans doute, mais ceux-là!...

Péronne, charmante Péronne, naguère si gracieusement blottie dans la boucle dormante de la Somme, tu fais maintenant songer, pauvre ville, à tes sœurs captives qui frissonnent comme des oiselets encore vivants dans les serres des rapaces.

PAUL GSELL

LE SOVIET DE PÉTROGRAD

I

De tous les organismes créés par la dernière Révolution russe, le Conseil des Soldats et des Ouvriers a le plus étonné l'opinion publique en France. Il ne répond à aucun des rouages auxquels nous a habitués la longue histoire de nos tourmentes révolutionnaires. Le langage tenu par ce Conseil dans ses manifestes nous a même effrayés, et notre inquiétude s'est parfois traduite par des appréciations injustes, ce qui a provoqué un mécontentement non dissimulé dans une partie de la presse russe.

Au moment où les deux démocraties unissent leurs forces pour vaincre un ennemi commun, quand elles tentent de réaliser, par un effort combiné, un idéal de justice internationale, il importe qu'elles s'expliquent et s'entendent.

Le malentendu provient d'abord d'une certaine méconnaissance de la mentalité russe, et de ce que nous faisons trop abstraction du passé des révolutionnaires russes, soudainement appelés à prendre la tête du mouvement; il provient aussi de ce que certains détails de la Révolution nous sont fort mal connus.

Commençons d'abord par expliquer ce qu'est le Conseil des Ouvriers et des Soldats, que l'on nomme en russe le *Soviet*, tout court. Il est une création spontanée, comme, dans les révolutions françaises, les gouvernements de l'Hôtel de Ville ; mais pour bien le comprendre, il faut se représenter exactement la marche de la Révolution russe.

Cette révolution n'a pas été l'œuvre unique de la *Douma*. La lutte de cette dernière contre le gouvernement tsariste, le duel de Milioukoff contre les ministres du tsar l'ont préparée, il est vrai ; mais elle a éclaté dans la rue. La Douma avait espéré canaliser le mouvement et faire accepter à Nicolas II un régime parlementaire à l'occidentale ; elle s'était ralliée à une monarchie constitutionnelle par l'organe de son président Rodzianko ; elle avait négocié jusqu'à la dernière minute avec la dynastie. Mais la Révolution, triomphante dans la rue, était déjà un fait accompli à Pétrograd quand les délégués de la foule se présentèrent au palais de Tauride pour demander à la Douma de se joindre au mouvement et même de se placer à leur tête.

De qui se composait cette foule? D'abord de bourgeois, hommes et femmes, qui protestaient contre la famine et contre le gâchis de l'approvisionnement; puis d'ouvriers qui s'étaient mis en grève pour soutenir la Douma que l'ancien régime venait de suspendre ; puis de soldats qui, au lieu de réprimer la révolte populaire, fraternisaient avec la foule et l'avaient aidée à venir à bout de la police montée, des agents de police et des mitrailleuses préparées par Protopopoff, lequel espérait, par un acte de provocation, pousser à l'émeute la foule et, à la faveur de la répression, décimer les forces organisées de la démocratie et la Douma elle-même.

Ce mouvement était d'abord désordonné et chaotique, laissé à lui-même par la Douma qui cherchait la solution ailleurs; les chefs des partis socialistes en prirent la direction, et ils agirent d'après les précédents de la crise de 1905, en créant immédiatement un *Conseil des Ouvriers*. On ignore généralement qu'en octobre 1905, au milieu de la formidable grève des chemins de fer qui arracha à Nicolas II la charte constitutionnelle, un Conseil des Ouvriers s'était formé et avait essayé de diriger le mouvement gréviste. Ce Conseil eut un moment de puissance ; il parla d'égal à égal avec le comte de Witte, mais il échoua quand, abandonnant le terrain politique, il tenta de faire une révolution économique. Le Conseil fut alors décimé par des poursuites, et la crise avorta lamentablement en décembre sur les barricades de Moscou, où se fit sentir déjà l'action de Lénine.

Ce fut ce rouage que l'on reconstitua en pleine tourmente révolutionnaire le 4 mars (vieux style) 1917, d'après le principe suivant : un représentant était nommé par chaque millier d'ouvriers (de Pétrograd) et par chaque compagnie ou bataillon des soldats ayant participé à la Révolution. Bientôt le *Soviet* compta 2 000 délégués militaires et 800 délégués ouvriers. L'introduction de l'élément militaire a été dictée par l'expérience de la crise de 1905 où le mouvement populaire échoua, faute d'appui de la part de l'armée. Le *Soviet* décida de siéger à Pétrograd, au palais de Tauride.

Là, il se rencontra avec un comité élu par la Douma ou plutôt pris dans la Douma et dont la composition, au moins implicitement, fut soumise à l'approbation du *Soviet*. Ce Comité prit le titre de Gouvernement provisoire. Le *Soviet* ayant, de son côté, choisi dans son sein un comité exécutif, les premiers manifestes furent publiés au nom de ces deux comités. Kerensky formait un trait d'union entre eux, désigné à la fois par le *Soviet* et par le comité de la Douma.

Entre les deux comités, l'entente se fit d'abord très vite, dans l'angoisse et la fièvre de la Révolution. Tous craignaient en effet un retour offensif de l'ancien régime ; on savait que le général Ivanoff marchait sur Pétrograd ; on sentait la nécessité de se grouper autour du même drapeau. Goutchkoff — les éléments avancés du Conseil l'ont trop oublié — avait usé de son autorité pour empêcher les détachements qui arrivaient du front de faire acte d'hostilité contre la Révolution.

Les bases de l'entente furent les suivantes : déchéance de la dynastie des Romanoff, toute idée de régence étant écartée ; ajournement du choix d'une forme définitive de gouvernement jusqu'à la convocation de l'Assemblée constituante ; au point de vue de la guerre, abandon de toute idée de conquête et d'annexion, les buts de guerre de la nouvelle démocratie devant être : « guerre d'accord avec les Alliés pour aboutir à une paix universelle sur la base des droits des peuples de décider de leurs destinées ». Les buts de guerre ainsi stipulés ont été précisés dans une déclaration du 28 mars [1].

1. Voir, pour le détail de ces négociations, la brochure sur les premières journées de la Révolution, publiée en russe par M. V. Tchernoff, actuellement ministre de l'Agriculture dans le nouveau Gouvernement de coalition.

Le *Soviet* se compose de diverses fractions des partis socialistes, et notamment du « parti social-démocrate ». Ce parti qui adopte la formule marxiste de la lutte des classes comprend deux éléments : un dit maximaliste *bolchéviki*, opposé à toute collaboration avec un gouvernement bourgeois, adepte d'une action révolutionnaire systématique ; l'autre, minimaliste *mencheviki*, qui, depuis la crise de 1905, s'était déclaré en faveur d'une collaboration loyale avec la Douma. La scission entre ces deux fractions s'est affirmée au Congrès de Londres en 1909 ; elle a persisté, ranimée par des querelles intestines, et elle a éclaté plus forte que jamais après la Révolution de 1917.

Dans l'intervalle, l'élément modéré a obtenu la majorité. Le président et la majorité des vice-présidents du *Soviet* appartiennent à cette nuance. Les minimalistes sont soutenus par les « Socialistes-révolutionnaires » qui professent une espèce de communisme rural, prenant son point de départ dans le *mir* (propriété collective de la commune rurale en Russie). Par leurs origines et par leurs attaches ainsi que par leurs traditions, les socialistes révolutionnaires exercent une action particulière sur les masses rurales, notamment depuis la constitution d'un parti paysan, au cours de la première Douma qui avait compté près de 190 députés paysans. Les paysans, n'ayant pas de cadres à eux, avaient emprunté, pour les élections au second degré, ceux des Socialistes révolutionnaires et ils se fondirent plus tard dans le grand parti des travaillistes. Le terme « travailliste » fut employé pour la première fois à Saratoff, où l'on désigne par le terme *troudoviki* (travaillistes) ceux qui travaillent la terre ou qui vivent du produit de leur travail manuel dans les usines. Les travaillistes, représentés par Kerenski, celui qu'on appelle le Danton russe, les socialistes-révolutionnaires, ayant comme interprète Victor Tchernoff, se sont unis à la majorité modérée des social-démocrates avec, en tête, Tzeretelli, homme de grand talent, Sokoloff, homme de beaucoup d'énergie et de séduction, Tchkeidzé, un vétéran des luttes politiques, qui préside le *Soviet* de Pétrograd et qui a été également désigné pour présider le Congrès de tous les Soviets régionaux, récemment clos.

Le *Soviet*, ainsi défini dans sa composition et dans ses tendances, a créé des sections, dont l'une s'occupe des questions de politique extérieure. C'est elle qui a élaboré l'appel aux peuples au nom des socialistes russes et la convocation à une conférence internationale.

Le *Soviet* a un organe qui s'appelle *Izwésti*, bulletin ou « Informations », dans lequel sont publiées les décisions officielles du comité et aussi — il ne faut pas l'oublier — des articles de collaborateurs qui expriment leurs opinions particulières et n'engagent pas la majorité. De ces articles, on a parfois détaché des fragments pour en faire endosser les tendances à tout le *Soviet*, d'où des erreurs et des confusions regrettables.

A peine organisé, le *Soviet* a obtenu des adhésions dans toutes les régions de la Russie, où d'autres soviets ont été créés, avec la même composition, comprenant à la fois des ouvriers et des soldats, parfois des officiers; souvent, ces derniers ont formé un conseil à part.

D'autre part, reprenant également une tradition établie en 1905, des congrès paysans ont commencé à fonctionner, avec l'encouragement des soviets; ils représentent plus spécialement les aspirations des masses rurales.

L'armée a reçu le droit de nommer des délégués pris dans chaque compagnie ; ils ont tenu des congrès, pris des résolutions.

Entre ces divers rouages, un lien s'est établi ; les délégués de l'armée gravitent autour des soviets, et notamment autour du *Soviet* de Pétrograd qui, groupant ainsi autour de lui les ouvriers organisés et les délégués de l'armée, c'est-à-dire les forces agissantes des masses révolutionnaires, dispose d'une grande puissance. Le Gouvernement provisoire, sans son aide, ne pouvait gouverner et unifier la Russie nouvelle.

Mais comment ces deux pouvoirs allaient-ils s'entendre? En vertu de ses principes classiques, le parti socialiste ne pouvait pas participer au pouvoir; il ne pouvait que contrôler; mais ayant le pouvoir effectif ou, si l'on veut, la force, son pouvoir de contrôle frisait de très près le gouvernement.

Le *Soviet* de Pétrograd s'est très énergiquement défendu de toute idée de s'immiscer dans le pouvoir et de créer un dua-

lisme. Son point de vue a été le suivant : il représente des tendances socialistes ; il se rend compte que la société russe n'est pas mûre pour le collectivisme ni pour l'internationalisme ; par sagesse, il ajourne la réalisation de l'intégralité de ses idées sociales ; il s'engage à prêter au Gouvernement provisoire toute l'autorité morale et matérielle nécessaire en vue d'organiser le pays ; mais il lui demande la liberté de la presse, celle des réunions et surtout une certaine politique internationale. A ces conditions il prêterait et maintiendrait son concours.

Un conflit ne tarda pas à se produire. Le 18 avril (vieux style), Milioukoff, dans une célèbre déclaration, fit connaître que le nouveau Gouvernement entendait maintenir les conventions passées par l'ancien régime ; alors des troubles éclatèrent à Pétrograd. Lénine voulut renverser le Gouvernement ; il échoua, mais le Gouvernement provisoire dut subir un remaniement et accepter une nouvelle formule de politique extérieure, ou plutôt revenir à celle du 28 mars. En revanche, le *Soviet* a assumé, sans peut-être prévoir toutes les conséquences qui allaient en résulter, la responsabilité du pouvoir; il a délégué cinq membres pour prendre place dans le nouveau Gouvernement. L'entente se fit dans la nuit du 4 au 5 mai, à 2 heures.

Désormais, le *Soviet* nous apparaît sous un double aspect : il fait partie intégrante du Gouvernement et, à ce titre, use de son prestige et de son influence pour l'appuyer auprès du pays ; d'autre part, il représente le socialisme organisé, et c'est à ce titre qu'il a obtenu du Gouvernement russe le droit de convoquer une conférence internationale dans un pays neutre pour préparer la liquidation de la guerre avec, comme objet, la paix universelle.

II

Le *Soviet* a formulé ses idées directrices dans un manifeste du 14 mars 1917 (vieux style) et dans une série de documents dont la pensée dominante est la suivante :

La Russie ne saurait penser à une paix séparée qui serait

une honte pour la démocratie russe et pour l'Internationale. Seule, une paix universelle peut résoudre le problème de la guerre. La paix doit avoir pour base le droit des peuples à disposer de leurs destinées, et exclure toutes contributions et indemnités. En attendant cette paix, l'armée doit garder toute sa force combative et être prête à l'offensive.

Comme moyen pratique d'arriver à cette paix, le socialisme russe, agissant comme organe de l'Internationale, convoque une conférence internationale, où doivent s'élaborer les principes du nouveau droit international. Le public, en Europe, a vu dans cet appel à la paix universelle un acte déplorable ; il lui a attribué l'inaction de l'armée russe et les désertions en masse. On a été jusqu'à insinuer que le *Soviet* penchait pour une entente avec l'Allemagne. Les documents que nous citerons, et qui datent du mois de mars 1917, prouvent que cette opinion est complètement erronée et qu'au contraire le *Soviet* a usé de toute son autorité pour maintenir les soldats dans les tranchées, pour leur faire comprendre que désormais, la guerre n'étant plus une guerre de conquête, mais une guerre d'émancipation, en vue d'établir les bases d'une paix durable et bienfaisante, les soldats de la Révolution doivent déployer plus de bravoure que jamais.

Il s'est trouvé qu'en fait le *Soviet* a été meilleur psychologue que les observateurs étrangers : tandis que la prise de Constantinople, l'annexion de la Galicie n'enflammaient plus l'imagination des soldats et des masses révolutionnaires, l'idée de faire ce que les révolutionnaires appellent, dans leurs documents, une « guerre d'émancipation » les a ramenés dans les tranchées, a maintenu la discipline et les a conduits dans les batailles où, d'après l'aveu des communiqués allemands, les soldats russes se sont montrés plus braves que jamais.

On verra par la succession des extraits qui vont suivre comment, à mesure que le *Soviet* s'employait à démontrer la nécessité d'une guerre offensive, il multipliait ses efforts pour hâter la convocation d'une conférence internationale : à la date du 30 juin, les journaux annoncent que les délégués du *Soviet* partent pour Stockholm ; et le 1er juillet se déclenche l'offensive russe en Galicie ; le 2 juillet, le *Soviet* de toutes

les Russies envoie une adresse enthousiaste à l'armée en répétant la formule : « Maintenant que vous êtes sûrs de vous battre pour une cause juste, remplissez votre devoir vis-à-vis du pays, de la Révolution et de l'Internationale. »

Cette idée, précisée et complétée après un contact avec les socialistes de l'Entente, a été celle de la majorité du *Soviet*.

III

Suivons cette pensée du *Soviet*. Elle apparaît très nette dans le manifeste du 14 mars. Mais ce manifeste est précédé d'articles dus à des collaborateurs divers.

Un de ces articles s'intitule : *la Guerre contemporaine*. Après avoir déclaré, conformément aux principes du parti, que « les masses populaires ont été entraînées dans la guerre contre leur volonté », il continue :

Nous devons déclarer que nous ne voulons pas répandre notre sang pour l'intérêt des classes dominantes. Sans doute, nous ne voulons pas subir le joug de l'Allemagne, mais nous n'avons pas besoin de faire la guerre uniquement pour conquérir de nouveaux territoires. De notre côté, nous ne pouvons pas contraindre les classes gouvernantes en Allemagne, et Guillaume et ses alliés, à renoncer à leurs projets de conquêtes. Il ne nous reste qu'à faire appel aux prolétaires et aux travailleurs allemands et austro-hongrois pour les convier à exercer sur leurs gouvernements une pression énergique en vue de les obliger à renoncer à leurs projets de violence et de conquêtes. Par-dessus la tête des gouvernants, les travailleurs doivent essayer de trouver une base pour la paix future... Il ne peut pas être question de faire une paix avec Guillaume et son gouvernement. Tant que le gouvernement de Guillaume menace la Russie, la continuation de la guerre est inévitable. Nous ne pouvons conclure la paix qu'avec le peuple allemand, quand il aura forcé son gouvernement à déposer les armes. Nous ferons le même appel aux masses ouvrières et populaires de l'Entente, et ce n'est que quand le droit de discuter les conditions de la paix passera entre les mains des peuples qu'on pourra songer à mettre fin à la guerre [1].

Cet article, conforme à la doctrine socialiste sur les rapports internationaux, n'est pas une déclaration gouvernementale ;

1. Voir *Publications du Soviet*, n° 11.

c'est seulement une opinion exprimée dans le journal du *Soviet* et cette opinion est révolutionnaire à l'extrême : elle repousse, pourtant, l'idée d'une paix séparée.

Cette opinion s'inspire de l'espérance que la Révolution russe aura une répercussion retentissante en Allemagne, et y entraînera les masses ouvrières à une action révolutionnaire contre la dynastie des Hohenzollern. Mais cet espoir du début est suivi d'une déception qu'un article du 14 mars nous révèle ; il a pour titre *la Russie et l'Allemagne* :

La Russie démocratique, sans distinction de partis, attend avec impatience des nouvelles de la répercussion de la Révolution russe en Allemagne. Jusqu'à présent, les nouvelles sont maigres. A Dresde et à Leipzig, et dans quelques autres villes, il y a eu des manifestations populaires ; un radio, que nous croyons émaner des social-démocrates allemands, nous est arrivé, contenant ces mots : « Salut, camarades ! Hourrah » ; mais c'est tout. Notre fête de délivrance est obscurcie par les horreurs de la guerre... Si la noblesse prussienne et la dynastie de Hohenzollern réussissent à maintenir dans les liens de la discipline le prolétariat allemand, ils tenteront demain de se forcer un passage jusqu'à nous pour annihiler les effets de la Révolution russe et ramener l'ancien régime. Les Hohenzollern redoutent la contagion de l'exemple. Mais que, sur ce point, il n'y ait pas l'ombre d'un doute : pour lutter contre ce danger, la Russie révolutionnaire et républicaine ne ménagera aucun effort, parce qu'elle ne connaît point de pire sort que celui de retomber sous le talon ensanglanté des Romanoff ramenés par les Hohenzollern.

Ainsi s'affirme l'idée que l'écrasement du militarisme prussien peut seul garantir la Révolution russe contre un retour offensif de l'ancien régime; et l'auteur continue :

Ce serait d'une suprême naïveté que de croire qu'il suffirait du simple fait de la Révolution russe pour pousser les prolétaires allemands vers une démarche révolutionnaire, rien que par sympathie pour la Révolution russe. Il faut se dire sans ambages que le prolétariat allemand ne peut être poussé vers une révolte que par une double cause : une crise intérieure et la situation extérieure.

Dès lors le plan mûrit : il faut laisser entendre aux révolutionnaires allemands que l'armée russe ne profitera pas d'une révolte en Allemagne pour tomber sur leur pays et que, d'autre part, la crise intérieure n'empêchera pas l'armée russe de se défendre contre tout agresseur. Il faut donc, après

avoir démocratisé cette armée, la garder plus forte que jamais pour défendre la cause de la Révolution ; mais en même temps il faut donner au monde l'impression que tout ce qui est humainement possible sera fait en vue d'abréger la durée de la guerre.

Nous arrivons ainsi au célèbre manifeste signé par le *Soviet*, à la date du 28 mars (nouveau style).

Ce manifeste accuse une double tendance. Il s'adresse « aux peuples de l'univers ». C'est donc un appel aux nations qui rappelle le grand cri jeté par la Révolution française. Et c'est en effet de cet exemple que les membres du comité se sont inspirés. Un des orateurs du *Soviet*, Stekloff, l'a dit très nettement en faisant allusion à toutes les révolutions françaises, notamment à celle de 1848 qui a provoqué une émotion profonde, même en Allemagne et en Autriche, et que, seule, l'intervention de Nicolas Ier semble, d'après lui, avoir rendue stérile [1]. Mais, d'autre part, le manifeste débute par ces mots d'une inspiration nettement socialiste : — Camarades et prolétaires de tous les pays — et finit par ceux-ci, connus depuis le fameux appel de l'Internationale en 1864 — Prolétaires de tous les pays, unissez-vous — qui, comme nous avons eu l'occasion de le démontrer, sont dus à l'initiative des socialistes français, dont la tendance constante a été de donner une portée universelle et internationale à leurs manifestations démocratiques [2].

Le document poursuit :

Nous, ouvriers russes et soldats, nous vous annonçons le grand événement de la Révolution russe et nous vous adressons nos vœux enflammés... Notre victoire est une grande victoire de la liberté universelle et de la démocratie. Le Gouvernement russe n'est plus le pilier principal de la réaction universelle et le gendarme de l'Europe... Consciente de sa force révolutionnaire, la démocratie russe déclare que, de tout son pouvoir, elle s'opposera à la politique de conquête des classes dominantes, et elle appelle toutes les nations de l'Europe à des efforts combinés en vue des démarches en faveur de la paix universelle. Et nous nous adressons aussi à vous, frères prolétaires de la coalition austro-hongroise et, avant tout, au prolétariat germanique. Depuis le commencement de la guerre, on a essayé de vous persuader que, prenant les armes contre la Russie autocratique, vous

1. Voir *Informations du Soviet*, n° 18.

2. Voir notre *Histoire du Parti républicain au Coup d'État et sous le Second Empire*, p. 439.

défendiez la culture de l'Europe contre le despotisme asiatique. Beaucoup d'entre vous ont vu, dans ce fait, la justification de l'appui que vous avez prêté à la guerre. Désormais, ce prétexte n'existe plus ; la Russie démocratique n'est plus une menace à la liberté et à la civilisation... Nous défendrons énergiquement notre propre liberté contre toutes les tentatives réactionnaires, aussi bien extérieures qu'intérieures. La Russie révolutionnaire ne reculera pas devant les baïonnettes de l'envahisseur et ne se laissera pas écraser par une force extérieure ; nous vous appelons ! Secouez, vous aussi, à notre exemple, le joug de votre pouvoir semi-autocratique... ; n'acceptez plus d'être un instrument de conquête entre les mains de vos rois, de vos propriétaires fonciers et de vos banquiers ; par des efforts combinés, tâchons de mettre fin à ces sanglants massacres qui souillent l'humanité et qui attristent les grands jours de la naissance de la liberté russe.

Que l'on note bien que ce manifeste n'est pas dû à l'inspiration de Lénine, qui n'était pas encore arrivé en ce moment en Russie. Le rédacteur et l'auteur du manifeste et des résolutions qui l'ont suivi est Tzeretelli, le ministre des Postes et Télégraphes, qui, dans le Gouvernement actuel, a montré, avec Kerenski, le plus de sens gouvernemental. Le manifeste a été suivi de commentaires, de réserves et de discussions, et c'est là que Tzeretelli a eu l'occasion d'expliquer sa pensée :

Dans cet appel aux nations de l'univers du 14 mars, le Conseil des Ouvriers et des Soldats annonçait la ferme intention de la démocratie russe de réaliser, dans le domaine de la politique extérieure, les principes de liberté et de justice qu'elle est décidée à appliquer dans sa vie intérieure... Mais ces conditions ne sont pas encore réalisées et, tant que dure la guerre, la démocratie russe reconnaît que l'ébranlement de l'armée, l'affaiblissement de sa force, de sa stabilité, de son aptitude aux opérations actives seraient le plus grand coup qu'on pourrait porter à la liberté et aux intérêts vitaux du pays. Précisément pour défendre énergiquement la Russie révolutionnaire contre toutes les atteintes du dehors, pour lui permettre d'opposer une résistance résolue à toutes les tentatives faites pour arrêter son développement, le Conseil des Ouvriers et des Soldats appelle la Russie démocratique à mobiliser toutes les forces vives du pays, afin de renforcer le front et l'arrière : cela est impérieusement exigé, dans les moments que nous traversons, pour assurer le succès de la Révolution russe. Le Conseil des Ouvriers et des Soldats fait un appel pressant aux ouvriers de toutes les usines, aux employés des chemins de fer, des mines, des postes et télégraphes et de toutes les autres entreprises qui travaillent pour l'armée, afin de mener le travail avec la plus grande intensité. Non seulement les conquêtes écono-

miques des classes ouvrières et leurs efforts légitimes vers d'autres améliorations ne doivent point affaiblir la force de leur labeur, mais au contraire ils doivent pousser l'intensité de leurs forces productrices jusqu'à leur extrême limite, en vue d'assurer le nécessaire et aux populations et à l'armée.

Même ainsi précisé et éclairé, l'appel sembla dangereux, notamment à la fraction du Conseil composée de militaires : une fraction de l'armée ne serait-elle pas tentée d'interpréter l'appel comme le signe précurseur d'une paix bâclée? Cette confusion se produisit en effet : des soldats en avertirent les membres du *Soviet*; pour bien faire comprendre le sens de l'appel, Tzeretelli dut déclarer :

...Jusqu'à ce moment, nous demandons aux soldats et aux ouvriers de rester à leur poste et d'observer les principes de l'organisation militaire ; les soldats ne doivent pas se contenter de défendre la frontière, ils doivent prendre l'offensive, s'il est nécessaire. Il n'est pas question, pour la Russie, de déclarer son désir d'entrer en paix avec l'Allemagne par-dessus la tête des Alliés. Ce n'est pas le chemin que la démocratie russe veut suivre, que l'Internationale nous recommande. Il ne s'agit pas pour nous de quitter les rangs de nos alliés ; *jamais la démocratie russe n'a placé la question sur ce terrain ;* ce serait néfaste pour la Russie révolutionnaire, parce qu'alors elle serait obligée de conclure une paix honteuse, parce qu'alors, restée seule face à face avec la coalition ennemie, elle serait écrasée ; ce ne serait même pas dans l'intérêt de l'Internationale, parce que l'Internationale est intéressée à la cessation de la guerre en général... Si nous entrions en pourparlers avec l'Allemagne par-dessus la tête des Alliés, nous aurions volontairement abandonné une arme puissante et nous adopterions une tactique qui *couvrirait de honte et d'infamie et la Russie révolutionnaire et l'Internationale.*

Le compte rendu sténographique ajoute que ces déclarations de Tzeretelli ont été saluées par une tempête d'applaudissements[1].

Ces déclarations, remontant à plus de deux mois, se sont retrouvées identiques dans le langage que les journaux ont prêté au même Tzeretelli à la fin de juin. *Sachons donc que, depuis le commencement, le Soviet dans son immense majorité*

1. Voir *Informations du Conseil des Ouvriers et des Soldats*, compte rendu sténographique, nº 34, 20 avril 1917.

et Tzeretelli particulièrement, qui en est l'expression et l'organe, n'ont jamais varié sur ce point précis.

C'est encore à cette même date que Tzeretelli a prononcé ces paroles :

Qui doit décider s'il y a lieu de passer à l'offensive ou que l'attaque est nécessaire? Est-ce aux soldats de scruter dans chaque cas la nature de l'opération? C'est seulement au point de vue politique que nous disons que nous ne faisons pas une guerre de conquête ; il serait désastreux que les soldats nous comprennent comme leur conseillant de s'abstenir de toute opération offensive.

Désormais, la guerre sera définie *guerre pour la liberté.* C'est le titre de l'article paru en première page dans les *Informations du Soviet* du 17 mars 1917. En voici un extrait :

N'est-ce pas, camarades soldats, ne vaut-il pas mieux remplacer le mot d'ordre obscur et comportant des interprétations contradictoires « la guerre jusqu'à la victoire », par un autre mot qui exprime plus complètement notre pensée : « guerre pour la liberté »... Par le viril courage de nos cœurs qu'a enflammés la victoire remportée sur l'ancien régime, *nous allons rendre invincible l'armée russe qui a été désorganisée par la maladresse criminelle de l'ancien régime.* Et, ayant reconquis notre liberté, nous allons accomplir la grande œuvre de l'émancipation de tous les peuples.

Pour faire ressortir plus complètement la tendance et l'esprit du *Soviet,* il faut faire remarquer que son *Bulletin* insérait les résolutions votées par d'autres corps, qui insistaient sur la nécessité de vaincre l'Allemagne en vue de consolider les libertés russes : par exemple, une résolution votée par les délégués des officiers de Pétrograd, de la flotte baltique et de quelques autres détachements, qui s'étaient déclarés pour la Révolution dès le premier jour :

Le Conseil des députés des officiers décide de conduire la guerre contre le militarisme allemand jusqu'à la victoire, de lutter contre les tentatives de la contre-révolution d'où qu'elle vienne ; de saluer l'entente intervenue entre le Conseil des Ouvriers et des Soldats et le Gouvernement provisoire ; d'envoyer des vœux à l'armée active et à la flotte, les assurant que l'arrière travaille avec énergie et sans aucune interruption pour leur fournir les approvisionnements nécessaires, tout en veillant aux libertés conquises.

Les mêmes tendances s'affirment dans une résolution votée par les soldats, officiers et étudiants réunis dans la grande salle de l'Institut technologique, le 16 mars 1917[1] :

Proposer au Comité exécutif des Soldats et des Ouvriers de publier un appel aux ouvriers de toute la Russie, en vue de faire un effort suprême pour intensifier au plus haut degré la production des munitions nécessitées par la défense nationale ; demander à toutes les parties de l'armée et de la flotte de renforcer leur puissance combative ; aux paysans et à toutes les classes laborieuses de la population, d'aider le front dans la cause de la défense des libertés russes *contre Guillaume et Charles* ; consacrer toutes les forces à la consolidation et à l'élargissement des libertés conquises, en se plaçant sous l'égide du Conseil des Soldats et des Ouvriers.

Conformément à ces suggestions, le *Soviet* est en effet intervenu pour régler des conflits entre les patrons et les ouvriers, et pour obtenir de ces derniers la cessation des grèves, la reprise immédiate du travail dans les usines, celles surtout qui travaillaient pour la défense nationale. Et toutes les fois qu'une insinuation était lancée contre les ouvriers de Pétrograd, prétendant que, dans un intérêt égoïste de classe, ils compromettaient la défense du pays, le *Soviet* intervenait pour vérifier le fait, pour envoyer des délégués de l'armée dans les usines ; il publiait le résultat de ces enquêtes dans son *Bulletin*. Un de ces documents mérite d'être cité ; c'est un appel, lancé le 17 avril 1917, par 203 délégués pris dans toutes les parties de la première armée :

Dans les jours mémorables de la Révolution, nous, soldats, nous avons combattu côte à côte avec vous, ouvriers... Par nos efforts communs, nous avons conquis la liberté. Mais cette liberté est menacée par l'ennemi extérieur et intérieur... Le premier, s'il arrive à forcer les tranchées, donnera la main à notre ennemi intérieur, pour nous imposer une double chaîne... Camarades ouvriers ! la plupart d'entre nous sommes des prolétaires comme vous... Nous vous prions de ne pas remettre à l'ordre du jour, d'un seul coup, toutes les questions ; usez de la liberté pour améliorer votre sort, mais n'abandonnez pas le travail, car l'ennemi vigilant est tout près. — *Signé :* Président, Tchentzof ; secrétaire, Romanoukha.

1. Voir *Informations du Soviet*, n° 18.

Voilà qui n'est pas mal parlé pour une prétendue armée de déserteurs. Et voici les constatations faites par des délégués :

Camarades citoyens ! Notre cœur saigne à entendre les insinuations diffamatoires des gens qui prétendent que les ouvriers, dans un intérêt de classes, ont négligé la défense nationale. Nous avons fait le tour de toutes les usines de Pétrograd, sous le tonnerre des machines ; nous avons nous-mêmes entendu et vu nos frères ouvriers travailler à la fabrication de tout ce qui est nécessaire à l'armée moderne. Nos frères ouvriers nous disaient, *avec des larmes dans les yeux*, que toutes leurs forces, toute leur vie, ils les donneraient pour le bien de la société et de l'armée. Nos frères ouvriers n'ayant pas de pain, ayant faim, se procurent des vivres par n'importe quel moyen, et pas un grain de la matière qui leur est confiée n'est perdue pour la production... ; tout est utilisé et la quantité et la productivité ne font qu'augmenter de minute en minute... A toute la Russie, nous adressons cet appel : ne croyez pas à ces inventions mensongères ; sachez que, seuls, les agents provocateurs vous disent le contraire. Frères ouvriers, nous qui avons vu *vos larmes sacrées d'indignation*, offensés que vous êtes dans votre dignité de citoyens, nous porterons dans les tranchées la nouvelle joyeuse que nos frères sont dans les ateliers et que la liberté de la Russie n'a rien à redouter[1].

IV

Ayant nettement tracé son programme, le *Soviet* va essayer de le faire passer dans le domaine de la pratique. Les circonstances l'ont forcé à participer plus étroitement au pouvoir qu'il ne l'aurait voulu. Le souci de renforcer l'esprit combatif de l'armée se manifeste d'une façon plus nette à partir du jour où cinq de ses membres ont consenti à faire partie du Gouvernement provisoire ; mais à mesure que l'activité militaire semble ainsi constituer la partie essentielle de son programme, il affirme de plus en plus énergiquement son désir de convoquer une conférence internationale, afin de se mettre en rapport avec les socialistes de tous les pays, pour élaborer un programme commun de paix universelle.

Une section spéciale, comme nous avons vu, a été formée par le *Soviet* pour s'occuper des questions extérieures ; en

1. Voir *Informations du Conseil des Ouvriers et des Soldats*, n° 32.

vertu d'une entente avec le Gouvernement provisoire, elle se réserve le droit de faire des communications directes à l'étranger [1]. Le 24 avril (vieux style), la section des Affaires extérieures envoie, par l'intermédiaire de l'Agence télégraphique de Pétrograd, une communication en Grande-Bretagne, en France, en Italie, en Suisse et en Suède, par laquelle elle invite les représentants des majorités et des minorités socialistes à se rendre à Pétrograd. En même temps, par l'intermédiaire du ministère des Affaires étrangères, elle adresse aux Gouvernements britannique, français et italien, une dépêche ainsi conçue : « Le comité exécutif du *Soviet* exprime l'espoir que les Gouvernements... prêteront tout leur appui pour seconder le voyage de Russie aux délégués invités par le comité exécutif à Pétrograd du parti social-démocrate et des représentants des partis ouvriers... »

Le 26 avril, la même section a fait connaître en Grande-Bretagne, en France, en Italie et en Suède la décision du comité du *Soviet* de convoquer une conférence internationale dans un pays neutre. En mai, le comité a publié un nouvel appel aux socialistes de tous les pays, pour exposer le programme de la future conférence. Le document débute comme suit :

La Révolution russe est née dans la tourmente de la guerre mondiale. Cette guerre est un crime monstrueux des impérialistes de tous les pays... La Révolution russe est une révolution de travailleurs, d'ouvriers et de soldats ; elle n'est pas seulement une révolte contre le tsarisme, mais aussi contre les horreurs de ce massacre universel... Ce n'est pas seulement une révolution nationale, mais aussi la première étape d'une révolution internationale qui mettra fin à l'opprobre de la guerre, qui rendra la paix à l'humanité. Dès sa naissance, la Révolution russe a consciemment poursuivi cette tâche... *La démocratie révolutionnaire de Russie ne veut point entendre de paix séparée* qui laisserait les coudées franches à la coalition austro-hongroise. Elle sait qu'une pareille paix serait une trahison à la cause de la démocratie de tous les pays qui se trouverait livrée pieds et mains liés à l'impérialisme triomphant. La Russie sait qu'une pareille paix amènerait la défaite militaire des autres pays et établirait pour longtemps en Europe des idées de revanche, la laisserait hérissée de baïonnettes comme elle l'était après la guerre franco-allemande de 1870 et rendrait inévitable une nouvelle guerre dans un avenir

1. Voir *Bulletin du Soviet*, n° 22.

prochain... La démocratie révolutionnaire russe fait appel avant tout aux socialistes des pays alliés. Vous ne devez pas laisser parler dans la solitude la voix de notre Gouvernement provisoire. Vous devez forcer vos Gouvernements respectifs à déclarer catégoriquement et clairement qu'ils acceptent comme base de paix la formule « pas d'annexions ni de contributions » et le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. Vous donnerez ainsi à notre armée révolutionnaire, qui a inscrit sur son drapeau : « Paix parmi les peuples », la certitude que ses nouveaux et sanglants sacrifices ne seront pas vains. Vous lui donnerez la possibilité de remplir sa nouvelle tâche de lutte avec toute l'ardeur de son enthousiasme révolutionnaire. Vous renforcerez en elle la foi que, en défendant les libertés conquises par la révolution, elle lutte aussi pour les intérêts de la démocratie internationale. Vous obligerez les Gouvernements des pays ennemis, ou à renoncer définitivement et sans retour à toute politique de conquête ou de violence, ou à avouer publiquement ces desseins criminels et à déchaîner sur leurs têtes la juste colère des peuples.

Le même document, s'adressant aux socialistes austro-hongrois, les interpelle dans ces termes :

Vous ne pouvez pas admettre qu'à la faveur de la joie qui s'est emparée de l'armée russe, vos Gouvernements massent toutes leurs armées sur le front occidental pour écraser d'abord la France et se précipiter ensuite sur la Russie, sauf à être plus tard vous-mêmes victimes du même nœud coulant qui étranglera la démocratie internationale[1].

On voit que le langage de ce dernier manifeste diffère quelque peu du premier. C'est que, dans l'intervalle, le *Soviet* s'est trouvé en présence d'un sentiment plus clair de sa responsabilité, et d'autre part il a eu le temps de prendre contact avec des socialistes français. La mission d'Albert Thomas, d'Henderson et de Vandervelde a également commencé à produire ses effets.

Quel a été l'état d'esprit auquel les délégués ont eu à faire face, quelles ont été les difficultés qu'ils ont eues à surmonter? C'est encore au *Bulletin du Soviet* que nous laissons le soin de l'exposer. Sous le titre : *la Nouvelle victoire de l'internationalisme*, nous trouvons ces lignes :

On sait que, jusqu'à présent, les tentatives de convoquer une conférence internationale des socialistes se sont heurtées à la résis-

1. Voir *Bulletin du Soviet*, n° 55.

tance des partis socialistes belge, français et anglais. Les représentants de ces partis, dont deux appartiennent à des pays envahis, se refusaient obstinément à toute rencontre avec les social-démocrates allemands. Cet état de choses continua jusqu'à la grande Révolution russe, qui la dernière a donné une grande impulsion à l'idée de la renaissance de l'Internationale... De tous les coins sont venus des saluts et des délégués pour se rendre compte de la réalité russe... Il y a quelques semaines, sont venus à Pétrograd des délégués des majorités socialistes d'Angleterre et de France. Les attaches de ces délégations avec les Gouvernements français et britannique dès le commencement ne faisaient pas de doute, et cela nous donnait l'espoir de nous entendre avec eux sur le terrain d'une plate-forme internationale. Des pourparlers engagés entre eux et le comité exécutif, il résultait en apparence qu'ils acceptaient notre programme, mais en fait il était visible que leur sympathie allait ailleurs. On se rendait bien compte qu'ils n'appréciaient pas assez l'influence du triomphe de la démocratie révolutionnaire en Russie et qu'ils ne savaient pas de quel degré de confiance le *Soviet* jouit auprès des masses laborieuses en Russie. Au cours de la première visite faite au *Soviet* de Pétrograd, l'entente définitive a été impossible : ils ont voulu obtenir des explications sur les termes : « sans annexions ni indemnités » dans le sens qui leur était désirable. Le Comité tenait, avant tout, à apprendre d'eux s'ils étaient disposés à assister à une conférence internationale où les socialistes de tous les pays seraient à même de résoudre entre eux les questions litigieuses et d'élaborer les conditions d'une paix solide basée sur des principes de droit et de justice... Ayant eu l'occasion de voyager en Russie et au front, les délégués français et anglais ont pu s'assurer que le Conseil des Soldats et des Ouvriers exprimait l'état d'esprit des masses laborieuses en Russie... En même temps et pendant leur absence de Pétrograd, le courant pacifiste est devenu plus intense en Europe et notamment les minorités française et anglaise des partis socialistes, contrairement aux décisions des majorités, ont décidé de prendre part à une conférence internationale convoquée d'abord par les camarades hollandais, et actuellement par le *Soviet*... Après de nombreux pourparlers avec le comité exécutif, les délégués français et anglais, satisfaits des explications et des dernières déclarations du *Soviet*, ont déclaré d'abord qu'ils se chargeaient d'amener leurs camarades appartenant à la majorité socialiste à accepter la conférence et ensuite qu'ils s'engageaient à exercer une pression sur leurs Gouvernements en vue de les obliger à renoncer ouvertement et publiquement à toute annexion et contribution, ce qui permettrait à toutes les puissances de l'Entente de réviser sur cette base les traités antérieurement conclus.

Et quelques jours plus tard, dans un nouvel article intitulé : *Vers la paix universelle*, le *Soviet* soulignait le même résul-

tat en ajoutant : « Donc, la démocratie russe n'est plus seule dans la lutte pour la paix universelle. La démocratie française est prête à la soutenir dans cette bataille [1]. »

Le congrès du front auquel les délégués français et anglais ont assisté nous est raconté par un journal socialiste, *la Gazette Ouvrière* [2]. Nous y apprenons que le président du Congrès des délégués leur a confirmé les idées du *Soviet*, les a rassurés contre toute idée de paix séparée, mais a formellement déclaré que l'armée russe ne serait pas disposée à se battre pour des projets de conquête formés et élaborés par l'ancien régime [3].

V

Une fois les assurances prises pour la limitation des buts de guerre dans un sens démocratique, le *Soviet* accentua son action en vue de consolider et de renforcer l'armée. En même temps qu'il a publié son *appel aux socialistes*, il en a adressé un autre à l'armée, qui débute comme suit :

Camarades soldats au front !... Les partis socialistes se sont adressés à tous les peuples, les conviant à mettre fin à la guerre... La Russie attend la réponse à cet appel ; mais rappelez-vous, camarades soldats, que nos appels ne seront qu'un vain mot si les régiments de Guillaume démolissent l'armée révolutionnaire russe avant que les autres nations aient le temps de répondre à l'appel de nos frères. Nos appels ne seront qu'un coup d'épée dans l'eau s'ils ne s'appuient pas sur toute la force de notre peuple en révolution ; si, sur les ruines de la la liberté russe, se consolide le triomphe de Guillaume de Hohenzollern. La perte de la Russie libre sera un malheur irréparable, non seulement pour nous tous, mais pour les travailleurs du monde entier... Les ouvriers et les paysans russes aspirent à la paix de toutes leurs forces ; mais cette paix doit être une paix universelle de tous les peuples. Que va-t-il arriver si nous acceptons une paix séparée?... Il arrivera qu'après avoir abattu nos alliés en Occident, l'impérialisme allemand se précipitera sur nous de tout le poids de ses armes.

1. Voir *Bulletin du Soviet*, 6 mai 1917, n° 59.
2. Voir *Bulletin du Soviet*, du 6 mai 1917, n° 49.
3. Voir dans le *Rétch* du 1er juin, l'organe des cadets, les réserves faites sur l'attitude des délégués des partis socialistes de l'Entente. L'auteur de l'article : *les Alliés et les Zimmervaldistes*, souligne ironiquement le fait que le *Soviet*, après avoir semblé accepter une ligne de conduite commune, a lancé une nouvelle convocation à une conférence internationale qui a provoqué des réserves formelles de la part de MM. Albert Thomas, Henderson et Vandervelde.

Il arrivera que l'empereur allemand, les propriétaires fonciers allemands, les capitalistes allemands nous écraseront sous leur talon, prendront nos terres, nos villes et nous frapperont de lourdes contributions... En défendant votre liberté, évitez les pièges et les provocations. La fraternisation sur le front est un de ces pièges. Avec qui peuvent fraterniser nos armées révolutionnaires? Seulement avec une armée révolutionnaire qui aurait pris la décision de mourir pour la paix et la liberté. Pour le moment, ce n'est pas le cas de l'armée allemande ou austro-hongroise, même s'il y a des hommes de conscience et de probité dans son sein. *Là, les armées suivent leur Guillaume et leur Charles*, leurs propriétaires fonciers, leurs capitalistes; ils combattent pour accaparer des terres, pour piller ; leur état-major escompte à la fois notre crédulité et l'aveugle obéissance de ses soldats... Écartez de vous tout ce qui peut diminuer la force combative de votre armée, tout ce qui peut abattre votre esprit ; votre puissance de combat sert la cause de la paix.

Lénine ne s'est pas mépris sur l'esprit de cet appel à l'armée ; il l'a fortement combattu dans son journal *Pravda*. Sans se laisser émouvoir, le *Soviet* a continué de prêcher contre la fraternisation sur le front ; en même temps, il insiste sur la nécessité de jeter les bases d'une union étroite entre les soldats et les officiers.

Tout le monde, en effet, s'est aperçu, dès les premiers jours de la Révolution, que l'affaiblissement de l'armée provenait en grande partie de la méfiance qui existait entre les soldats et les chefs, quelques-uns de ces derniers renonçant difficilement aux habitudes de l'ancien régime et notamment à la pratique des châtiments corporels; on a compté, dans une seule unité, 143 officiers sur 144 ayant coutume de gifler leurs soldats.

L'attitude du *Soviet* s'est encore accentuée après que ses membres se sont décidés à entrer dans le Gouvernement provisoire reconstitué. L'entente s'établit alors sur le programme extérieur ; c'est le nouveau ministre des Affaires étrangères, M. Teretchenko, qui l'a formulée, et sa formule se trouve rapportée dans le n° 52 du *Bulletin du Soviet*, en gros caractères :

Mon programme est bref : obtenir le plus vite possible une paix universelle sans annexions ni contributions, sur la base du droit des peuples de disposer de leurs destinées, en étroite union avec nos alliés et les démocraties de l'Occident. *Je constate avec une profonde*

satisfaction qu'il ne s'est pas trouvé un seul parti qui, comme les partis réactionnaires de l'ancien régime, prêchât l'idée d'une paix séparée. Je sais qu'il y a une question qui agite de nombreux groupes de la démocratie russe : c'est la question des traités conclus par l'ancien régime ; cette question excite les passions. Mais je crois devoir toucher à cette question et l'élucider complètement. La démocratie russe redoute que, liée par les anciens traités, elle ne se trouve obligée de servir à de certains projets de conquête. On demande la divulgation immédiate de ces traités. Une pareille divulgation équivaudrait à une rupture avec les Alliés ; il faudra donc choisir une autre voie. Sur la base de la confiance à l'égard des démocraties occidentales, due à une sympathie réciproque, nous pouvons établir que le Gouvernement provisoire sera à même d'arriver à une entente avec les Alliés conformément aux déclarations du 27 mars. Mais pour obtenir ce résultat, la Russie libre doit prouver qu'elle est capable de remplir fidèlement ses obligations vis-à-vis des Alliés : obligation d'unir nos forces et de nous prêter assistance réciproque. Pour cela, il est de toute nécessité de créer et de maintenir la puissance armée de la Russie.

En relatant ce programme, le rédacteur du *Soviet* ajoute que l'on n'y trouve pas un seul mot que le comité ne puisse s'approprier et, dans un article intitulé : *Que veut le nouveau Gouvernement provisoire? Paix et guerre*, le rédacteur conclut : « *Pour obtenir la paix universelle, il faut continuer la guerre*; sans cette action militaire, la paix dont nous rêvons ne sera jamais réalisée. » Déduisant les conséquences de cette affirmation, l'article insiste sur la nécessité de se préparer à des opérations offensives, et il fait remarquer que ce programme, en précisant le rôle de l'armée et l'importance de la collaboration militaire, est plus clair et plus net que l'ancien.

Depuis la constitution du nouveau Gouvernement provisoire, l'autorité du *Soviet* a décliné quelque peu ; ses séances ne sont plus aussi régulièrement suivies, mais à Pétrograd même s'est réuni le Congrès du Soviet de toutes les Russies, qui, sur la question de la guerre, sur la nécessité d'une offensive, a confirmé purement et simplement les résolutions du *Soviet* de Pétrograd.

Une de ces résolutions a été publiée quelques jours avant l'offensive russe ; la presse allemande l'a accueillie avec mépris. Dans un article du *Berliner Tageblatt* reproduit par le *Times*, nous lisons ces lignes : « Mais, de la conception à la réalisation, la route est longue. Il faut d'abord constater, que, si les deux

tiers de l'assemblée, excités à la fois par l'or et par l'alcool, ont voté l'offensive, un tiers, conduit par Lénine, l'a repoussée. » Le général von Ardenne a écrit de son côté : « L'armée actuelle en Russie n'est pas l'instrument pliant et aveugle qui, pendant les deux premières années, a supporté les pertes les plus terribles avec résignation. » Quelques jours après, l'offensive russe se déclenche ; le langage des journaux allemands change subitement. La *Gazette de Cologne* constate que jamais l'armée russe n'a déployé une pareille fougue, jamais son offensive n'a été aussi bien préparée. Mais qu'on se rappelle encore (et cette fois, on comprendra le rôle du *Soviet*) que, la veille même de l'offensive, ses délégués se sont rendus à Stockholm pour, de là, aller en tournée dans les pays alliés et préparer le terrain d'une entente internationale. Le jour de l'offensive, le *Soviet* de Pétrograd et le Congrès des Soviets ont publié cet appel :

POUR UNE PAIX GÉNÉRALE ET PROCHAINE

Soldats et Officiers,

Le Gouvernement provisoire révolutionnaire russe vous a appelés à l'offensive. Organisés sur une base démocratique, trempés dans le feu de la Révolution, vous vous êtes lancés hardiment au combat. A vous qui, sur les champs de bataille, défendez la cause de la Révolution, qui dépensez votre sang pour la liberté, pour la paix universelle, le Congrès des Conseils des délégués des Ouvriers et Soldats de toute la Russie, et le Comité exécutif de l'Union des délégués des Paysans de toute la Russie envoient un salut fraternel.

La Révolution russe appelle depuis longtemps les peuples de tous les pays à la lutte pour la paix universelle. Tant que les peuples de l'Europe ne répondent pas à notre appel, la guerre continue, mais non par notre faute. Votre organisation et la force dont témoigne votre offensive donneront du poids à la voix de la Russie révolutionnaire ; ses appels aux pays qui luttent contre elle ainsi qu'aux neutres et aux Alliés, rapprocheront la fin de la guerre.

Toutes nos pensées sont avec vous, fils de l'armée révolutionnaire. En cette heure décisive, le Congrès des Conseils des délégués de toute la Russie et le Comité exécutif du Conseil des délégués des Paysans de toute la Russie appellent le pays à concentrer tous ses efforts pour aider l'armée.

Paysans, donnez votre pain à l'armée ; ouvriers, que l'armée ne souffre pas du manque de munitions.

Soldats et officiers de l'arrière, formez des détachements des régiments de renfort ; allez au front au premier ordre. Citoyens, rappelez-

vous votre devoir : que personne ne cherche, dans le moment actuel, à se soustraire à l'accomplissement de son devoir à l'égard de la patrie. Les Conseils des délégués des Ouvriers et Soldats et les représentants des Paysans veillent à la liberté de la Russie.

Soldats et officiers, que vos cœurs n'éprouvent aucun doute. Vous luttez pour la liberté et le bonheur de la Russie, pour une paix générale et prochaine ; nous vous envoyons le salut chaleureux de vos frères.

Vive la Révolution ! Vive l'armée révolutionnaire !

Maintenant que nous connaissons l'ensemble des documents et des idées du *Soviet* de Pétrograd, nous comprenons son langage et la portée de son programme de paix universelle.

Cependant, il faut ajouter que le contact personnel des socialistes de l'Entente avec les socialistes russes a dissipé plus d'un malentendu. Le langage du *Soviet* est devenu plus clair depuis que, dans les entretiens avec les socialistes alliés, il a pu donner à ses pensées une formule plus précise et plus concrète.

De nouvelles conversations, de nouvelles marques de confiance, sortira une communion plus intime entre les deux démocraties ; elle permettra d'expliquer ce qu'il y a de justifié dans la prétention des Alliés d'obtenir des réparations et des garanties. M. Ernest Lavisse, dans un article que le *Temps* a publié (le 25 mai), en rendant hommage à l'œuvre de la Révolution russe, a parfaitement bien exposé pourquoi la question de l'Alsace-Lorraine n'est pas aussi vivement sentie en Russie qu'en France ; mais la démocratie russe, si sensible aux idées généreuses, finira par admettre la justesse des revendications de la France. Il faudra pour cela que le contact entre des hommes de pensée et de cœur de ces deux démocraties soit plus fréquent. Toutes les révolutions ne se font pas sur le même modèle : si quelques phénomènes de la Révolution russe nous étonnent, pénétrons-nous bien de cette idée que nous nous trouvons en présence d'un grand peuple qui cherche sa voie vers une organisation démocratique libre, parmi les ruines d'un régime qui s'est écroulé de vétusté, et qu'une pareille recherche ne peut être exempte de tâtonnements.

J. TCHERNOFF

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LA COURONNE DOULOUREUSE,
par **Fernand Gregh.**

Quelques-uns de ces poèmes ont paru dans cette *Revue*, et nos lecteurs en ont déjà pu apprécier l'inspiration, dont il est juste de dire qu'elle est à la fois nationale et humaine, et la facture souple, ferme, nuancée habilement selon les émotions du poète et la diversité des sujets. Ces sujets ce sont les événements immenses de cette guerre, retentissant dans une âme faite pour les sentir et pour en traduire avec éloquence le frisson dans une poésie vibrante de sincérité.

DU RÉGIONALISME AU NATIONALISME FINANCIER,
par **Jean Buffet.**

De ces conférences et de ces notes, un peu éparses et diverses, une idée d'ensemble se dégage : la restauration de la prospérité lorraine depuis 1870 est due en grande partie à l'organisation et à l'initiative des banques régionales ; pour reconstituer l'industrie et le commerce nationaux après la guerre, il suffit d'étendre à la France entière les pratiques qui ont montré leur valeur dans le pays de Nancy. Souhaitons que cette voix autorisée soit entendue, et que l'exemple de la Lorraine soit suivi dans les autres provinces françaises.

MIRABELLE DE PAMPELUNE,
par **Colette Yver.**

Mirabelle de Pampelune est une héroïne du temps des croisades, mais ce n'est pas sa légende qui est le sujet de ce roman tout moderne ; elle n'y intervient que par analogie et symbole. Il évolue avec grâce au milieu des terribles actualités de la guerre ; il mêle la sensibilité la plus sincère et la plus délicate à un pittoresque savoureux. Mme Colette Yver a mis dans ces pages un charme particulier. D'autres nouvelles également bien venues complètent ce joli volume.

ESSAI SUR LES NATIONALITÉS,
par **J. de Morgan.**

Le problème posé par M. de Morgan est d'une saisissante actualité, puisque la guerre apparaît de plus en plus comme le moyen de réaliser toutes les revendications nationales des peuples opprimés. En montrant, d'abord par des considérations générales, puis par l'exemple spécial des Arméniens, combien le problème a de multiples éléments et peut comporter de solutions diverses, l'auteur fera utilement réfléchir ceux qui, grisés par une formule, s'abstiennent de descendre dans la complexité des faits.

CONSULTATIONS SUR L'UNION LATINE.

Cette intéressante brochure contient quelques réponses, faites par des personnalités italiennes et françaises, à un questionnaire envoyé par la *Revue des Nations latines* sur la possibilité, les avantages et les inconvénients d'une fédération des nations latines. Elle lance ainsi dans la discussion une idée qui a besoin de mûrir et de se préciser, mais qui peut, en ce temps où les utopies deviennent vite des réalités, apporter bientôt des résultats féconds. Il faut lire et répandre cette brochure, il faut y intéresser le plus tôt possible toute l'opinion française.

LES VAILLANTES,
par **Léon Abensour.**

Les *Vaillantes*, ce sont d'abord les femmes qui remplissent avec une énergie persévérante les tâches sociales que les hommes accomplissaient avant la mobilisation. Aux champs comme à la ville, elles font preuve de dévouement et d'intelligence. D'autres sont inscrites au livre d'or de la bravoure militaire, soignant les blessés sur le front, ou même, comme certaines femmes russes, prenant part aux combats. Héroïnes, martyres, « remplaçantes », M. Abensour les glorifie en décrivant exactement ce qu'elles ont fait. Nul éloge n'est supérieur à celui-là.

LE MONDE BALKANIQUE,
par **Alphonse Muzet.**

La situation balkanique est si compliquée, les prétentions des diverses nationalités si contradictoires qu'un livre comme celui de M. Muzet doit être bien accueilli du public français. C'est un tableau précis de l'état politique, social, économique des Balkans, appuyé sur les résumés historiques nécessaires à l'intelligence des questions. On lira avec un intérêt particulier l'exposé du programme yougo-slave et le chapitre consacré à nos alliés serbes, à qui sont acquises les sympathies de l'auteur.

LE CRAN,
par **Paul Patté.**

Ce livre, qui se présente avec la double recommandation du général Niox et de M. Frédéric Masson, est parfaitement digne du parrainage. Un officier y retrace en esquisses rapides la rude et glorieuse vie qu'il a menée pendant ces années inoubliables. Il y fait connaître l'énergie de l'avant et de l'arrière qui, lui aussi, a ses héros. Il a su ainsi placer en plein relief cette vertu française si belle et si utile qui s'appelle *le Cran*.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.